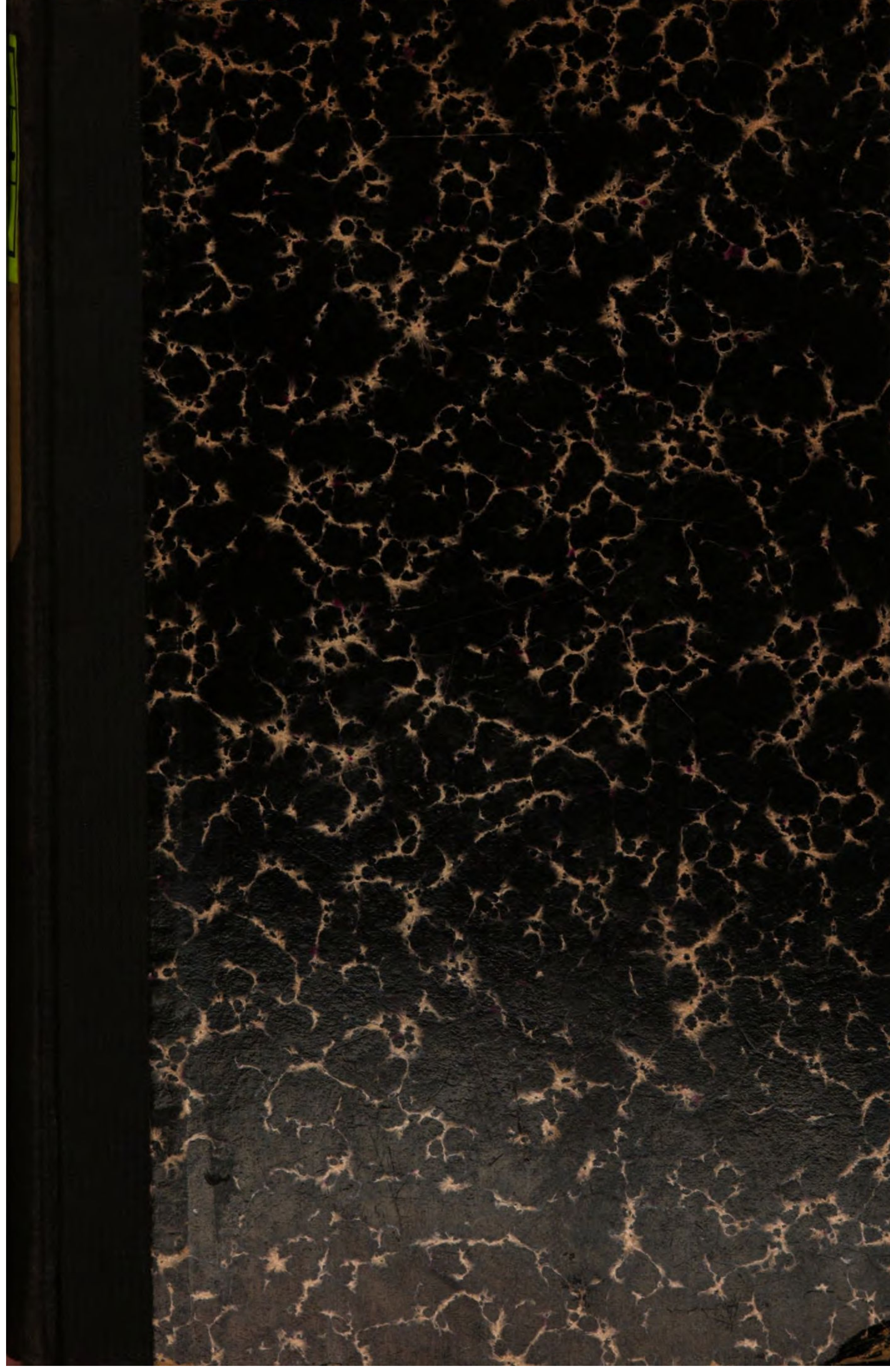




Ulliac

gall.

2214 ew

BIBLIOTHÈQUE DES BONS LIVRES

A 1 FRANC LE VOLUME

SECRETS

DU

FOYER DOMESTIQUE

PAR

M^{LL}E S. ULLIAC TRÉMADEURE

AUTEUR DES *Scènes du monde réel, de la Maîtresse de maison, etc.*

Nos plus grands maux nous viennent de nous.



PARIS

E. MAILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE TRONCHET (PRÈS LA MADELEINE).

1861

74 23



LIBRAIRIE DE E. MAILLET, 15, RUE TRONCHET

PRÈS LA MADELEINE

BIBLIOTHÈQUE DES BONS LIVRES

A 1 FRANC LE VOLUME

SECRETS DU FOYER DOMESTIQUE par Mlle Ulliac Trémadeure. 1 vol in-18 jésus. 1 fr.

Le même ouvrage, imprimé sur beau papier avec frontispice gravé, illustré de 5 jolies lithographies et faisant partie de la bibliothèque de la jeune fille. 3 fr.

Ouvrage religieux et moral, destiné particulièrement aux jeunes femmes et aux jeunes filles. C'est un tableau animé de la vie réelle, une peinture vraie des joies et des douleurs de cette vie de famille, sur laquelle, par sa conduite comme épouse et comme mère, la femme exerce une si grande influence.

Le nom dont cet ouvrage est signé est à la fois une garantie et un appât, car on sait en France, comme à l'étranger, que Mlle Ulliac Trémadeure, auteur tant de fois couronné, a le talent de rendre la morale et la vertu aussi attrayantes qu'aimables.

FERNAN CABALLERO. Un ange sur la terre (*Lagrimas*), traduit de l'espagnol par Alphonse Marchais. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr.

Le même ouvrage, imprimé sur beau papier avec 4 jolies lithographies (faisant partie de la bibliothèque de la jeune fille). 3 fr.

Ouvrage religieux rempli d'intérêt, où se déroulent les scènes les plus variées. L'auteur met en parallèle des caractères opposés, pour faire ressortir davantage celui du principal personnage, qui s'appelle *Lagrimas* (les Larmes), par allusion aux larmes et aux douleurs dont son existence a été remplie.

LE PARFAIT CHRÉTIEN, angélique parure de l'âme fidèle, petite physiologie des vertus chrétiennes, par **Hubert Lebon**, au-

teur de la *Sainte Communion*, *c'est ma vie*, et de divers ouvrages de piété. 1 vol. in-18 jésus (faisant partie de la bibliothèque des bons livres). 1 fr.

Le même ouvrage, format de poche in-18 broché. 1 fr.

Pour paraître prochainement :

VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE autour de sa chambre par Emma Faucon. 2^e édition augmentée par l'auteur. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr.

FERNAN CABALLERO. Scènes de la vie des campagnes, première série. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr.

— Scènes de la vie des campagnes, deuxième série. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr.

— Scènes de la vie du monde. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr.

FERNAN CABALLERO. Élia ou l'Espagne il y a trente ans. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr.

— Un été à Bornas. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr.

— Désirencia. 2 vol. in-18 jésus à 1 fr. 2 fr.

LES BONS LIVRES A BON MARCHÉ ; tel est mon but en fondant cette bibliothèque. En effet, quel est le meilleur moyen de répandre les bons ouvrages, afin d'empêcher que les mauvais ouvrages se propagent ? N'est-ce pas en offrant les bons livres à bon marché comme ces derniers et les mettant à la portée de toutes les bourses ; on verra bientôt ceux-là se propager dans une proportion bien plus grande et devenir en quelque sorte la lecture des familles pieuses.

Plusieurs personnes se plaignent avec raison du prix élevé auquel se vendent les ouvrages recommandables et se privent de les lire pour cette seule cause, en s'étonnant qu'on vende à un franc le volume seulement, les romans d'Alexandre Dumas, G. Sand, etc., et qu'on ne puisse livrer aux mêmes conditions les œuvres des ecclésiastiques et des auteurs religieux.

Je me propose donc, avec l'aide et le concours d'auteurs bien connus et recommandables, d'offrir au public une série d'ouvrages moraux et intéressants qu'on pourra laisser sur la table sans crainte de froisser les opinions de personne, mais qui laisseront au contraire dans l'esprit de son lecteur une bonne pensée à garder, un bon exemple à suivre ou un conseil salutaire à goûter.

SECRETS

DU

FOYER DOMESTIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES JEUNES NATURALISTES, entretiens familiers sur les animaux, les végétaux et les minéraux, 5^e édit. 2 vol. in-12 ornés de 32 vignettes. 6 fr.

ÉMILIE ou la Jeune Fille auteur, ouvrage pour les jeunes personnes. 3^e édition. 1 vol. in-12, vig. 3 fr.

LES JEUNES ARTISTES, nouvelles sur les beaux-arts, 5^e édit. 1 vol. in-12, vig. 3 fr.

CONTES AUX JEUNES NATURALISTES sur les animaux domestiques. 5^e édition. 1 vol. in-12, 4 vig. 3 fr.

LES JEUNES SAVANTS, 2 forts vol. ornés de 100 vignettes. (*Sous presse.*)

CLAUDE BERNARD, ou le Gagne-Petit, ouvrage couronné, 1 v. in-12, 4 vignettes. (*Sous presse.*)

ÉTIENNE ET VALENTIN, ou Mensonge et Probité. ouvrage couronné. 3^e édit. 1 vol. in-12, 4 vig. (*Sous presse.*)

CONTES AUX JEUNES AGRONOMES, 6^e édit. 1 vol. in-12, 4 vignettes. (*Sous presse.*)

NOUVELLES. Scènes du monde réel. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

LA MAITRESSE DE MAISON. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

LE PETIT BOSSU, 1 vol. in-18 Jésus. 1 fr.

— Droits de propriété réservés. —

SECRETS
DU
FOYER DOMESTIQUE

PAR
M^{LLE} S. ULLIAC TRÉMADEURE

AUTEUR DES *Scènes du monde réel, de la Maîtresse de maison, ETC.*

Nos plus grands maux nous viennent de nous.



PARIS
E. MAILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE TRONCHET (PRÈS LA MADELEINE).

1861

Droits réservés.

G. m. 2883

STAMPT

FOYER DOMESTIQUE



PARIS

E. MATHLET, LIBRAIRE-EDITEUR
11, rue de la Harpe, 11

1881

Imprimé chez
M. Mathlet

PRÉFACE

Ce livre est l'imitation très-librement faite d'un ouvrage anglais. Mistress Ellis, auteur justement estimé en Angleterre, a beaucoup écrit en faveur des jeunes femmes. Ses enseignements, marqués au coin d'une saine morale, sont toujours présentés sous une forme attrayante; mais cette forme étant trop anglaise pour être acceptée par le goût français, nous avons cru que mieux valait *imiter* que *traduire*: c'est dire que nous nous sommes permis de très-grands changements, tout en nous attachant à conserver aux différents personnages le type anglais. Nous avons de même conservé avec soin les traits principaux de l'un de ces drames domestiques dans lesquels, comme dans les réalités de la vie de famille, la femme joue souvent un rôle bien difficile et toujours important.



SECRETS

DU

FOYER DOMESTIQUE

I

LA LUNE DE MIEL

Par une belle matinée du mois de mai, pendant que les cloches de Sainte-Marie sonnaient joyeusement à grande volée, plusieurs voitures aux chevaux parés de bouquets et de rubans blancs ainsi que les cochers et les laquais, roulaient avec rapidité vers l'un des faubourgs de la ville de***. Toutes vinrent l'une après l'autre s'arrêter devant une jolie villa qui disparaissait à moitié au milieu d'épais bosquets de lilas et de rosages en fleur. A la porte, se pressaient les domestiques, hommes et femmes, tandis que sous le péristyle étaient réunis les parents, les amis conviés à la noce et très-désireux

de congratuler des premiers les nouveaux époux. La gaieté, la joie brillaient sur toutes les figures ; quelques-unes cependant exprimaient cette émotion que fait naître la pensée de l'acte solennel par lequel sont unies deux destinées ; de l'acte qui remet aux mains d'un homme, que souvent elle connaît peu, le bonheur d'une jeune fille, et qui impose pour premier devoir à cette jeune fille la soumission et l'amour.

Les voisins et les voisines ne se montraient pas moins empressés ; mais ce qui les attirait hors de leur demeure c'était surtout la curiosité et le désir de voir Elinor Bond dans sa toilette de mariée. On voulait voir aussi l'heureux époux, Georges Étanley, médecin en renom et à la mode ; et les voisines, parce qu'il possédait cette mâle beauté qui est toujours un titre de recommandation auprès des femmes, déclaraient que, pour cette fois, c'était un mariage parfaitement assorti ; toutes tiraient les plus heureux présages et de la beauté des deux époux, et du luxe élégant par lequel se distinguaient les parents, les amis, et de la pureté du ciel que n'obscurcissait pas un nuage. On ne pouvait voir en effet une plus magnifique journée. La nature elle-même semblait s'être parée de verdure et de fleurs et répandre à plaisir dans l'air leurs

parfums embaumés, pour célébrer l'union d'Elinor et de George.

Un murmure approbateur se fit entendre lorsque la jeune mariée, appuyée sur le bras de son nouvel époux, monta les marches du péristyle. L'éclatante blancheur et l'élégance de ses vêtements contrastaient avec la sévérité du costume de George, de même que ses cheveux blonds voltigeant sous le voile en boucles dorées, et la couleur de ses yeux bleus, contrastaient avec les cheveux et les yeux noirs de celui qu'elle aimait d'un amour si tendre, et dont elle se sentait si fière de porter le nom.

La noce avait depuis longtemps disparu ; depuis longtemps les portes de la villa s'étaient refermées, et les groupes des voisins et des voisines étaient encore dans la rue à *gloser* sur ce mariage. Quelle que fût la malignité de certaines personnes qui trouvent toujours à blâmer partout, pas la plus légère critique ne se faisait entendre ; on ne découvrait absolument rien à reprendre ni aux mariés, ni à leurs parents, ni aux toilettes, ni aux équipages, ni à la manière dont la noce se faisait. Il est vrai que tout avait été réellement convenable et de bon goût ; qu'aucun détail n'avait été négligé, que rien n'avait été omis ni oublié. Madame Bond aurait joui si elle avait pu recueillir ce concert de louanges ;

car elle était de ces femmes qui attachent la plus grande importance aux applaudissements de la foule, et qui mettent leur gloire à être honorées du titre de personnes de goût.

A la suite d'un repas qui répondit à tout le reste par son élégante magnificence, les nouveaux époux montèrent en chaise de poste et partirent. Ce premier voyage, exigé par la coutume, est souvent le seul que la femme mariée fera de toute sa vie ; et cette coutume, qui paraît bizarre au premier aspect, est, en quelque sorte, symbolique. La jeune fille qui appartenait hier encore à sa famille, n'appartient plus qu'à son époux ; pour le suivre, elle doit rompre toutes les relations ; c'est avec lui seul, et seule avec lui, qu'elle doit faire désormais le pèlerinage d'ici-bas ; il est devenu son guide ; il doit lui tenir lieu de parents, d'amis ; il doit lui tenir lieu de tout !

Le départ des mariés ne produisit, parmi les personnes rassemblées à la villa, qu'une émotion bien légère. On était assuré de les revoir dans un mois ; il n'y avait donc pas lieu, même pour M. et mistress Bond, de s'affliger de cette courte absence, et l'on passa ensemble et gaiement le reste de la journée.

Mistress Bond, heureuse d'avoir établi sa fille,

et tout aussi heureuse peut-être d'avoir pu faire preuve de son talent pour l'entente d'une fête, sut plus d'une fois provoquer des compliments et des félicitations dont s'enivrait son amour propre ; elle accueillit de la manière la plus gracieuse les pronostics flatteurs que chaque convive ne manquait pas de découvrir, pour la félicité future des deux époux, dans la beauté de la journée et dans mille petits présages ; et lorsque le soir elle se trouva seule avec son mari, elle revint avec délices sur tout ce qui avait été dit et fait pendant ce jour mémorable, appuyant sur les éloges reçus, les rappelant, les commentant, et montrant ainsi qu'elle méritait la faveur dont l'honorait le monde, puisqu'elle ne vivait que pour le monde, et que le monde, à ses yeux, était tout.

— Oui, dit M. Bond, homme d'un caractère calme et grave, les choses se sont fort bien passées.

Il allait et venait dans la chambre, tandis que sa femme, mollement étendue sur une dormeuse, jouissait avec délices de quelque repos après les fatigues de la journée.

M. Bond avait la réputation d'être un excellent mari et un excellent père. Pour l'obtenir, il lui avait suffi de laisser faire sa femme et de se contenter d'aimer ses enfants. Quant à madame Bond,

elle avait acquis tout aussi aisément la réputation de femme excellente, de mère estimable, bien qu'au fond elle ne se fût jamais doutée des devoirs qu'imposent le titre d'épouse et celui de mère. L'occupation principale de toute sa vie avait été de rendre sa maison aussi agréable que possible, d'enseigner à ses filles l'art de faire figure, de briller même avec une fortune plus que médiocre et de donner, à leurs grâces naturelles et à leur beauté, ce je ne sais quoi qui plaît et qui vaut parfois une dot. C'est ainsi qu'elle était parvenue à marier Elinor à George Stanley. Le jeune docteur, orphelin depuis l'enfance, n'était pas riche non plus ; mais s'il eût attendu quelques années encore, il aurait pu faire un meilleur mariage ; l'amour en avait décidé autrement.

— Notre gendre a été parfait, reprit mistress Bond. Avec cette figure, avec cette tournure il doit réussir dans le monde et je ne doute pas qu'avant peu il n'ait complètement la vogue. Il pourra alors laisser de côté sa clientèle de petites gens, ou bien la céder à M. West et se réserver seulement la noblesse et le haut commerce. Oui, plus j'y pense, plus je suis satisfaite de ce mariage. Elinor ainsi placée pourra m'aider à établir convenablement ses sœurs. Vous ne dites rien, Frédérick ? Est-ce

que vous ne trouvez pas que nous sommes d'heureux parents ? car enfin notre Elinor est mariée et elle ne quittera pas cette ville !

— Oui, nous sommes d'heureux parents, répondit M. Bond, mais...

— Oh ! voilà les *si* et les *mais* qui vont recommencer ! s'écria impatiemment madame Bond. Vous êtes une objection vivante, ou plutôt vous êtes toutes les objections réunies. Si j'avais voulu vous écouter, ce mariage ne se serait peut-être jamais fait. Vous aviez la prétention de trouver un gendre sans défauts ! Demander que l'homme auquel on confie le bonheur de sa fille n'ait pas de vices, c'est en vérité tout ce que la raison la plus rigide peut dicter à de tendres parents, et certes il n'y a qu'une voix sur le compte de George !

— Je ne dis pas non, reprit M. Bond. Nous avons eu sur lui les meilleurs renseignements ; nous savons que le cœur est bon, que le talent comme médecin est incontestable, mais...

— Eh bien ?

— Eh bien, ma chère amie, je ne peux m'empêcher d'être alarmé, pour le bonheur d'Elinor, de quelques renseignements qui nous ont été donnés, vous le savez, sur la liaison de George avec sir James Cleveland.

— Peut-on avoir l'esprit de travers à ce point ! s'écria mistress Bond avec la plus vive impatience. Mais c'est un honneur, mais c'est un bonheur au contraire que cette liaison ! Mais c'est là le point de départ de la fortune de George ! Le baronnet et lady Cleveland ne donnent-ils pas le ton ici ? Ne sont-ils pas l'un et l'autre les arbitres souverains de la mode ? Ne peuvent-ils pas ouvrir à George les meilleures maisons ?

— Je ne parle pas de lady Cleveland, répliqua paisiblement M. Bond ; je parle de son mari, de sir James qui est... ce qu'on appelle... un *viveur*. On nous a raconté, vous vous en souvenez, certaines parties faites avec George...

— George était garçon alors, et quel est, je vous prie, le jeune homme qui n'a pas à se reprocher quelque peccadille ?

— Je ne dis pas non, Sara, mais un médecin ne peut et ne doit pas s'en permettre d'un certain genre. Les excès de table sont, en eux-mêmes, honteux, et ils peuvent conduire à tous les autres excès. Voyez le docteur West ! Sa réputation a toujours été pure !

— Allons ! il ne manquait plus que cela ! Vous allez comparer le plus lourd, le plus laid, le plus vieux de tous les médecins d'ici à George ! Pour complément à cette belle imagination, il faut citer

sa femme comme exemple à notre Elinor ! mistress West ! Mais ce nom seul suffit pour présenter à l'esprit l'idée du mauvais goût, de l'économie mesquine, du tatillonnage en personne ! Elinor sera bien obligée de voir le mari et la femme puisque l'un et l'autre ont en quelque sorte remplacé les parents dont notre gendre a été privé dès le berceau ; mais son bon sens et son bon goût l'empêcheront, j'en suis sûre, de se lier dans cette maison.

M. Bond ne répondit rien cette fois ; sa figure était devenue soucieuse.

— Considérez donc, mon ami, reprit mistress Bond qui voulait toujours avoir raison, que nous devons nous applaudir sans cesse d'avoir établi notre fille aînée. Nous en avons cinq à marier ! Si Elinor était restée fille encore un an ou deux, ses sœurs cadettes seraient arrivées à l'âge où l'on trouve difficilement un mari, tandis que, je le répète, nous les établirons maintenant très-facilement, et beaucoup mieux encore que leur sœur, grâce à cet ami de George qui vous fait peur, sir James, et grâce à lady Cleveland dont Elinor deviendra de son côté l'amie ; je le lui ai bien recommandé. Il faut voir les choses telles qu'elles sont et non pas telles que nous les présente notre imagination.

— Et un esprit de travers, n'est-ce pas? ajouta M. Bond avec un peu d'amertume.

— Comme il vous plaira, répondit mistress Bond en se levant. Mais restons-en là pour ce soir; la journée a été fatigante, la nuit est avancée et il faut que dès demain je songe à faire arranger la demeure que George et moi nous avons choisie et que nos jeunes époux doivent habiter au retour.

Le père de famille dormit peu, tandis que la mère de famille, enchantée d'être parvenue à marier sa fille, goûta les douceurs d'un paisible sommeil, après s'être encore cent et cent fois félicitée d'avoir assuré et le bonheur d'Elinor et le bonheur futur de ses autres filles. Comme beaucoup de femmes, mistress Bond trouvait qu'il fallait qu'une jeune personne se mariât à tout prix; se marier, c'était prendre le nom de Madame, c'était avoir un état dans le monde, une maison à soi, enfin un premier serviteur.

Le lendemain, elle se livra aux soins domestiques avec une entière liberté d'esprit; et, sans aucun souci de l'avenir d'Elinor, elle sortit pour faire des emplettes de meubles et d'étoffes.

George, de concert avec sa belle-mère, avait loué, dans le plus beau quartier de la ville, une jolie maison. L'entrée en était belle, l'escalier avait

bon air et le salon méritait tout à fait d'être appelé un salon. Il s'agissait maintenant d'achever ce qui était déjà commencé, c'est-à-dire de compléter avec élégance l'ameublement de cette jolie maison. Elle prenait tant de plaisir à faire des emplettes, à surveiller les ouvriers, à exercer son imagination et son goût, que loin de trouver longue l'absence de sa fille, elle l'aurait volontiers prolongée, afin d'avoir le temps de perfectionner son œuvre.

On peut croire qu'élevée par une telle mère, Elinor s'était mariée pour se marier, comme le font tant de jeunes filles; il n'en était rien cependant. Elle tenait de son père un caractère sérieux, réfléchi, et elle avait reçu, dans son enfance, les leçons d'une institutrice, femme de mérite, qui avait concouru à développer chez elle l'âme et la pensée. Certainement Elinor n'avait pas et ne pouvait avoir la connaissance bien distincte des devoirs que le titre de femme impose; mais, s'il est permis de le dire, elle en possédait l'instinct, et sa tendresse pour l'époux de son choix rendait cet instinct assez sûr. Pendant que sa mère s'occupait uniquement de rendre tout à fait *confortable* la maison où elle allait vivre de cette vie commune, quelquefois si douce, Elinor cherchait à se former un plan de conduite pour sa position nouvelle, et George se

prêtait complaisamment aux rêveries de sa jeune femme.

— Sans la religion, disait-elle à George qui l'écoutait souriant, il n'y a pas de bonheur possible ici-bas, n'est-il pas vrai, mon ami ?

— Rien n'est plus vrai, répondait George.

— Il faudra donc, reprenait Elinor, remplir soigneusement nos devoirs de piété, et les faire remplir à nos domestiques.

— Je suis tout à fait de cet avis, mon Elinor. C'est, d'ailleurs, d'un bon exemple et parfaitement convenable dans la maison d'un médecin.

— Le dimanche, nous irons ensemble au temple, puis nous reviendrons et nous dînerons de bonne heure afin que nos domestiques puissent y aller à leur tour. Nous ferons ensemble une pieuse lecture, et avec nos domestiques la prière du soir.

— C'est ce qui se fait partout, répondit George.

— Oh ! pas toujours ! reprit Elinor. Les devoirs du monde l'emportent trop souvent sur ceux de la religion ; on perd l'habitude de la piété, et quand le malheur arrive, on se trouve sans appui et sans consolation !

— Je ne savais pas, s'écria George en riant, que j'avais pour épouse une si excellente prêcheuse !

— Je ne prêche pas, George, reprit Elinor d'un

ton sérieux. Je rapporte seulement les paroles de la personne qui m'a élevée jusqu'à l'âge de quatorze ans, et celles de mon père.

— Passons maintenant à nos devoirs sociaux, dit George. Dans ma position, je dois voir du monde, multiplier le nombre de mes connaissances, me répandre enfin.

— George, faut-il vous le dire ? Cette pensée m'a souvent tourmentée : et, peut-être, si je vous avais moins aimé, aurais-je hésité à vous donner ma main. La femme d'un médecin est souvent bien seule, bien délaissée !

— Mais je prétends, Elinor, que vous, aussi, vous voyiez le monde, le grand monde. Vous ferez des connaissances qui me seront utiles, et vous concourrez ainsi à notre fortune future.

— La fortune ne donne pas le bonheur !

— Elle y contribue du moins.

— Ah ! que ne pouvons-nous vivre comme nous avons vécu depuis trois semaines, uniquement l'un pour l'autre ! s'écria Elinor.

— Cela ne se peut pas, répondit George ; à mon grand regret, ajouta-t-il après un moment d'hésitation bien court, mais qu'Elinor sentit, et son cœur se serra.

— Non cela ne se peut pas, répéta-t-elle machi-

nalement. Moi, je peux et je dois passer ma vie à vous aimer, mais vous, George, vous avez d'autres devoirs à remplir ! En ce moment, pendant ce temps qui nous semble si doux et si court, bien des cœurs souffrants vous appellent au secours de ce qu'ils ont de plus cher !... George, je voudrais vous voir au chevet d'un malade !... Je voudrais entendre les paroles d'encouragement et de consolation que votre cœur vous inspire !... Oui, je comprends que votre âme se partage entre votre amour pour moi, et votre amour pour une si belle profession !... Ne craignez rien, je ne me montrerai ni exigeante, ni injuste, ni... soupçonneuse ! j'aurai foi en vous, George !... et je vous aiderai à faire du bien, beaucoup de bien ! La femme du médecin doit être la Providence visible des pauvres, n'est-il pas vrai ?

— Jamais, sans doute, je ne refuserai mes soins aux malheureux ; mais mon désir est de changer peu à peu ma clientèle.

— Vous avez de l'ambition !

— Mais oui, je ne m'en défends pas. Elle est très-permise à mon âge et avec la réputation que je me suis déjà acquise. Il me manquait d'être marié pour lutter avec avantage contre mon confrère et mon ami, le docteur West.

— Et c'est uniquement pour avoir ce qui vous

manquait, que vous m'avez recherchée ? demanda Elinor avec un sourire qui prouvait que telle n'était pas au fond de sa pensée.

— Vous savez bien le contraire, répondit George; et il porta tendrement à ses lèvres la main qu'Elinor lui avait tendue; puis il passa son bras sous le sien, et tous deux continuèrent la promenade un moment interrompue.

Le hasard les conduisit vers un bouquet d'arbres au delà duquel on entendait les cris joyeux d'un enfant. Elinor avança la tête entre les arbres, et elle invita, par un signe, son mari à regarder aussi. Un charmant tableau s'offrit alors aux regards des deux époux. Un homme, jeune encore, assis à l'entrée d'une jolie maisonnette dont la porte se trouvait ornée, de la manière la plus pittoresque, de plantes grimpantes, faisait sauter une petite fille qui riait aux éclats et le menaçait de la main en badinant. La mère, debout en contemplation devant ce groupe, s'était arrêtée immobile au moment où elle apportait à goûter à l'enfant chéri; sa figure exprimait une douce joie, un bonheur profondément senti. Indifférent à cette scène et tout occupé de mettre en ordre son jardin sans doute, un jeune garçon de dix ans travaillait avec ardeur au-dessous de la fenêtre ouverte.

Elinor se sentait émue, et elle s'appuyait plus fortement sur le bras de son mari.

— Voilà une heureuse famille ! dit-elle à mi-voix.

— Oui, assurément, répondit George. Des enfants, des enfants joyeux et bien portants, sont une source inépuisable de bonheur !... Allons parler à ces bonnes gens, le voulez-vous, Elinor.

— Allons !

A la vue de la *belle* dame et du *beau* monsieur qui s'approchaient, la femme dit à son mari de poser l'enfant à terre et de saluer les étrangers. Le jeune garçon laissa de son côté sa bêche, et la petite fille ouvrant les yeux dans toute leur grandeur, se glissa doucement vers Elinor pour poser ses petites mains sur la robe de soie dont le brillant et la couleur lui plaisaient et l'attiraient. Elinor la prit dans ses bras, et demanda son nom à l'heureuse mère, tandis que George parlait au père de son fils, dont la figure exprimait l'intelligence.

— Oui, Monsieur, répondit le paysan, nous avons tout autant de bonheur qu'on puisse en goûter dans ce monde, en travaillant, bien entendu ; et Tom que voilà me donne beaucoup de satisfaction ; quant à Nelly, on ne sait pas encore ce qu'elle sera. Mais les bons parents font les bons enfants, dit le proverbe ;

et j'en ai deux plus grands qui ne le font pas mentir. Vous comprenez bien, Monsieur, qu'il faut se priver pour élever tout cela ! Du temps que j'étais garçon, j'avais des habitudes et des connaissances qu'il a fallu laisser là... Ça m'a coûté, d'abord, vous comprenez?... Marguerite que voilà peut vous dire que nous n'avons pas toujours été sages ! Heureusement, elle et moi, nous avons la crainte de Dieu et nous aimions nos enfants par dessus tout ; cela fait que j'ai rompu avec les habitudes, les connaissances, avec tout, et quand je reviens le soir de mon ouvrage, je n'ai pas de plus grand plaisir que de jouer avec Nelly. Vous saurez quelque jour ce que c'est que ce plaisir-là, car, si je ne me trompe, Monsieur et Madame sont de nouveaux mariés... j'ai deviné cela rien qu'à la mine. Excusez, ajouta-t-il en voyant Elinor rougir ; mais chacun a passé par là, chacun a eu sa lune de miel ; et vous pouvez m'en croire, demandez-le plutôt à Marguerite, la lune de miel ne vient vraiment que lorsque les marmots arrivent ! Si vous saviez quelle joie c'est d'entendre ces petites voix-là appeler papa, maman, et que de voir ces bambins rire et jouir de la vie que leur donne le bon Dieu !... Venez, Nelly, venez embrasser votre père !... C'est dommage que ça grandisse ; c'est si gentil quand c'est petit !

— Oui, mais quand *cela* grandit, reprit George, on a d'autres jouissances.

— Et d'autres tourments aussi, Monsieur ! ajouta la mère. Ce n'est pas un petit souci que de les élever, que de les bien éduquer et que de leur donner un état !

— Bah ! le bon Dieu est là et le travail du père aidant, comme de juste et comme c'est son devoir, les petits devenus grands se tirent d'affaire à leur tour. Femme, offre donc une tasse de lait à Madame !

Il fallut accepter le lait, les fruits qui furent à l'instant placés sur la table que le père de famille était allé chercher dans la maison.

George et le paysan parlaient tout haut d'agriculture ; Elinor parlait tout bas, avec Marguerite, des devoirs si saints et si doux de la maternité. Tout en causant, elle serrait souvent Nelly sur son cœur ; et elle se représentait avec ivresse le moment où elle bercerait sa fille dans ses bras ; où elle serait mère à son tour ; où elle aurait à aimer encore George dans leur enfant !

Au moment de partir, George glissa une pièce d'or dans la poche du tablier de Nelly, et les deux époux revinrent sur leurs pas, car la nuit arrivait. Chemin faisant, Elinor laissa deviner à son mari

les pensées qui la préoccupaient, et, avec erveur, elle rendit grâce au ciel de trouver en lui ce saint amour de la famille que Dieu, dans sa bonté, a mis dans le cœur de l'homme pour lui faciliter les sacrifices que cette famille exige, et pour le récompenser, par l'amour de ses enfants, de l'amour dont il a entouré leur berceau.

Grâce à l'imagination d'Elinor, de nouveaux projets vinrent s'ajouter à tous les autres projets d'avenir; après avoir tracé un plan de conduite pour elle et son mari, elle en faisait un autre pour l'éducation, pour la direction à donner aux enfants encore à naître, et elle sentait, ainsi que George, la vérité de ce que le paysan avait dit, que leur bonheur serait complet alors seulement que tous deux se verraient appelés à remplir les devoirs les plus saints et les plus doux de la nature.

La dernière huitaine de la lune de miel passa plus rapidement encore que toutes les autres pour Elinor; quant à George, quoique bien amoureux de sa femme, il n'éprouva aucun regret en voyant arriver le moment où les joies du tête à tête seraient rendues plus piquantes par des interruptions forcées. Malgré lui, il éprouvait une sorte d'impatience de jouir de tous les avantages que sa nouvelle position lui assurait comme médecin.

Si Elinor rêvait bonheur domestique, il rêvait, lui, gloire et fortune. Ce fut donc avec plaisir qu'il monta dans la chaise de poste qui devait le ramener avec sa femme à la ville de ***.

La famille d'Elinor attendait les nouveaux mariés dans leur demeure. Après les premiers moments accordés aux émotions bien naturelles des parents et de la jeune fille devenue jeune femme, on prit possession en visitant la maison que les deux époux connaissaient à peine, et mistress Bond fut amplement récompensée des soins qu'elle s'était donnés, par les éloges de son gendre qui admirait hautement la décoration des appartements ; éloges exprimés avec une vivacité flatteuse, avec une joie sincère. George se sentait réellement le plus heureux des hommes en se voyant ainsi entouré des apparences d'une grande aisance ; apparences qu'il pouvait espérer de changer promptement en réalité, car sa réputation était faite, et sa qualité d'homme marié allait lui ouvrir bien des maisons qui seraient restées longtemps fermées peut-être au jeune homme à marier.

Elinor aussi se sentait ravie d'avoir un chez elle, une maison à diriger, un rang à tenir dans le monde. Elle espérait bien qu'elle se montrerait la digne élève de sa mère dans l'art de rendre cette maison

agréable, surtout à son mari. Elinor voulait que George revînt toujours chez lui avec empressement et plaisir; qu'il préférât le foyer domestique à toutes les séductions du monde et qu'après avoir passé la journée au chevet de ses nombreux malades, il ne trouvât, à son retour, que des visages rians.

« Oui, se disait la jeune femme, je lui donnerai une félicité si pure et si complète, que chaque jour de sa vie il bénira celui où nous fûmes à jamais unis ! »

II

UN PREMIER NUAGE.

Les deux époux se montrèrent pour la première fois aux regards curieux le dimanche suivant, en se rendant au temple. Ils étaient vêtus avec cette élégante simplicité qui distingue toujours les gens de bonne compagnie ; un groom marchait derrière eux portant leurs livres richement reliés ; sa livrée était de bon goût. Plus d'une voix murmura sur leur passage : Le beau couple ! Au retour, on dîna de bonne heure, comme Elinor l'avait arrêté d'avance, les domestiques furent envoyés au temple et les nouveaux époux passèrent seuls au logis le reste de la journée. Elinor s'était chargée de faire la lecture dans la Bible ; et George, animé par la ferveur de sa femme, se dit qu'il était facile et doux d'accomplir ses devoirs religieux.

Le jour suivant, il fallut commencer le cours de ces visites qui est un impôt levé par les convenances sur ceux que le mariage vient d'unir. George

ne songeait point à s'en plaindre ; il était heureux et fier de présenter sa jolie femme aux personnes qui l'honoraient de leur confiance ; Elinor, de son côté, prenait plaisir à présenter son mari à ses anciennes amies. Après les visites faites, vinrent les visites rendues, et bien des jours coulèrent ainsi sans laisser de traces.

Peu à peu, les devoirs imposés par la société envahissaient tout. Malgré elle, Elinor se voyait entraînée à négliger sa famille pour cultiver ses nouvelles connaissances ; le soin de sa toilette l'occupait beaucoup plus qu'elle ne l'aurait voulu ; George exigeait qu'elle fût toujours élégamment vêtue, toujours en demi toilette au moins ; il fallait donc y songer afin de satisfaire la vanité de son mari ; et sa propre vanité grandissait en même temps.

Depuis qu'Elinor avait été présentée à lady Cleveland, elle trouvait qu'il manquait beaucoup de choses à son ameublement pour être irréprochable ; son salon surtout n'avait rien de cet air de grandeur, de ce luxe *facile* dont certaines personnes possèdent seules le secret, et elle employait, en futils arrangements, en tentatives inutiles, le temps qu'elle s'était promis de consacrer à des choses plus importantes. Déjà soumise à l'empire que

lady Cleveland exerçait sur tout ce qui l'approchait, Elinor aurait voulu la prendre en tout pour modèle ; elle admirait jusqu'aux travers de cette femme légère et frivole que le monde encensait parce que cette femme était belle, spirituelle et riche.

En vain M. Bond engageait sa fille à prendre garde aux liaisons que son mari, avec l'inexpérience d'un jeune homme, lui faisait former ; en vain il lui disait que le baronnet ne pouvait être pour George qu'un ami *dangereux* ; sir James et lady Cleveland étant, de toutes les personnes qu'elle voyait, les plus séduisantes, les plus aimables, les plus recherchées et les plus à la mode, celle que, dans sa famille, on avait surnommée jadis la *sage* Elinor répondait qu'éviter une si brillante connaissance, c'était enlever à George tout espoir de devenir le médecin de la noblesse du pays.

— La noblesse ne paie pas toujours, répondait M. Bond, tandis que l'ouvrier paie !

— Oh ! George est assez sensé, répliquait Elinor, pour ne pas abandonner ses humbles clients ; mais il faut semer si l'on veut recueillir ; et George est si distingué comme médecin, qu'il n'a besoin que d'une ou deux cures remarquables parmi ses mala-

des du grande monde, pour mettre dans tout leur jour sa science et son talent. D'ailleurs, mon père, sir James n'est pas ce que ses envieux le font.

— Sir James, mon enfant, reprit M. Bond, n'est point un ami désirable pour votre mari, je le répéterai sans cesse. Il se fait honneur d'appartenir à ce qu'on appelle la vieille école anglaise, à ces buveurs intrépides qui peuvent passer la nuit entière à table, sans que les excès altèrent en apparence leur raison. L'un de ses plus grands plaisirs est d'appeler ses amis à ce genre de combat, et votre mère et moi nous n'avons pas dû vous laisser ignorer, lorsque George a demandé votre main, que certains bruits assez fâcheux ont couru au sujet de quelques parties faites avec sir James.

— Mais alors, mon père, George était encore bien jeune !

— Mon enfant, la réputation d'un médecin doit être comme celle d'une jeune fille, complètement pure de toute souillure. J'ajouterai que, pour vous-même, la société de lady Cleveland n'est nullement désirable. On ne lui reproche aucun tort grave ; mais il n'est pas bon de fréquenter, à votre âge, les gens du grand monde. La comparaison que l'on fait, sans le vouloir, de leur position à la sienne, rend celle-ci pénible et la fait même paraître

tre de beaucoup inférieure à ce qu'elle est réellement. Croyez-moi, voyez vos égaux en rang et en fortune. Vous acquerez ainsi des amis, et vous vous éviterez à vous-même mille petits sujets de secrète envie.

— Je suivrais bien volontiers vos conseils, mon père, répondit Elinor par respect plutôt que par conviction, si je le pouvais. Mais une femme mariée n'est pas la maîtresse d'agir comme bon lui semble...

— Une jeune épouse, ma fille, répliqua M. Bond sans la laisser achever, est armée d'un pouvoir tel, que d'elle, en quelque sorte, dépendent son avenir et celui de l'homme qui lui a confié le soin de son bonheur. Du moment que vous le voudrez bien, que vous le voudrez sincèrement et du fond du cœur, vous amènerez insensiblement George, non pas à rompre une liaison qui lui plaît, mais à en relâcher les liens. La soumission est sans aucun doute l'un des premiers devoirs de l'épouse ; cependant cette soumission ne doit pas être tellement passive, que l'épouse fasse une complète abnégation de son intelligence et de sa raison dans les circonstances graves, et telle est celle-ci, je le crains !

Elinor ne répondit pas. Elle-même était sous le

charme ; elle-même trouvait sir James parfaitement aimable ; et il l'était en effet. Sir James possédait une grande connaissance du monde ; aussi à la mode que sa femme, il se distinguait par un esprit vif, par des manières charmantes, par un ton de grand seigneur parfaitement poli. On le citait partout pour sa toilette, ses chevaux, ses équipages ; il brillait aux courses ; il brillait aux affaires publiques, et il apportait dans le monde un enjouement mêlé de gravité qui le mettait à part entre tous. Cependant on le craignait autant qu'on l'aimait, parce qu'au besoin il savait manier habilement le sarcasme et l'ironie. Autour de lui avaient dès longtemps gravité une foule de satellites. George Stanley était l'un des plus fidèles ; George Stanley était, de ces satellites, le plus dévoué et le plus soumis. Quelquefois, pourtant, la raison et la fierté se réveillaient ensemble à la suite de quelque une de ces folies où sir James entraînait avec lui ses admirateurs ; George comprenait que leur position n'était pas la même ; que l'un de ses premiers devoirs était de se respecter en tout afin de se faire respecter de tous. Mais sir James n'avait qu'à vouloir, pour que la sagesse de nouvelle date de son disciple s'évanouît avec la rapidité de l'éclair. Il lui suffisait d'un semblant d'amitié, d'une

légère distinction accordée en public à celui qu'il avait la condescendance d'appeler parfois son ami, pour que George, enchanté de sortir ainsi de la foule, redevînt le très-humble serviteur du baronnet et se piquât de lutter avec lui d'extravagances.

Lady Cleveland, de son côté, avait aussi ses satellites ; et la jeune mariée se sentait toute disposée à se mettre du nombre. De même que sir James, lady Cleveland ne prodiguait pas la faveur de son patronage ou de son amitié si recherchée des jeunes femmes ; et, de même aussi que sir James, elle savait se faire aimer et redouter. Mais elle préférait le premier au second, aussi employait-elle toutes les grâces, toutes les séductions de son esprit à s'attacher quiconque l'approchait.

— Je suis tout cœur ! disait-elle souvent avec le plus charmant sourire, et chacun était tenté de le croire.

Sans talent d'aucune espèce, sans instruction profonde, elle primait cependant partout ; partout chacun s'accordait à la proclamer supérieure. Elle possédait en effet une supériorité marquée, celle que donne un grand usage du monde, un constant désir de plaire à tous et un tact exquis.

Tels étaient les deux *amis* que M. Bond présentait à sa fille comme *dangereux* pour son bonheur

et pour celui de George ! Telles étaient les deux personnes avec lesquelles, disait-il, la sagesse ordonnait de rompre doucement ! Eh ! quoi, il fallait renoncer à *l'honneur* d'avoir été distingués l'un et l'autre par ces deux arbitres de la mode ! Eh ! quoi, il fallait repousser cette affection honorable qui effaçait les différences de fortune, de rang, et qui n'avait qu'à vouloir pour mettre en vogue le jeune docteur George Stanley !

Elinor n'osa pas se dire, même tout bas, que son père avait tort, qu'il ne montrait pas cette fois la justesse d'esprit dont il était doué ; mais pourtant elle jugea *raisonnable* et *sage* de conserver au contraire, à son mari, une amitié *précieuse* et qui devait lui ouvrir, tôt ou tard, la route de la fortune.

« Quelle que soit, pensait-elle, la méchanceté du monde, et en dépit de l'envie que lui inspire quiconque est doué de tous les avantages, il ne peut trouver rien à reprendre dans la conduite du baronnet et de lady Cleveland comme époux, et comme tendres parents. Chacun reconnaît hautement que c'est le ménage le plus uni qu'on puisse voir et qu'ils aiment chèrement leurs enfants. L'un et l'autre ne sont plus, d'ailleurs, de la première jeunesse, et leur expérience est chose si importante pour deux époux de notre âge !... »

L'expérience et la tendresse d'un père ne sont-elles donc pas plus importantes encore ! demanda cette voix qui ne trompe jamais. Elinor rougit, et, pour faire taire sa conscience, elle se promit de réfléchir sérieusement à ce que lui avait dit ce bon père.

Mais le moment de la réflexion n'était pas venu. Elinor avait à s'occuper d'une affaire *majeure*, d'un dîner que George voulait donner. Jusqu'alors on n'avait traité que la famille et les amis intimes ; cette fois, il s'agissait de faire une politesse à sir James et à quelques fins gourmets qui voulaient s'assurer si la cave de George était bien montée. Or, quoique sir James dînât souvent en ville, il était de notoriété publique qu'il n'acceptait que dans les maisons où la chère était délicate, recherchée, et où le service se faisait bien. Elinor désirait de donner tout d'abord une haute idée de son talent, comme maîtresse de maison, aux illustres convives de George et de satisfaire pleinement la vanité de celui-ci en cette grave circonstance ; elle se sentait si novice, qu'elle comprit qu'une aide lui était nécessaire, et, d'abord, elle songea à sa mère. Cette idée fut bientôt repoussée. Depuis qu'Elinor fréquentait la maison de lady Cleveland, elle avait reconnu que le bon goût de sa mère ne tenait que

le second rang ; il lui fallait des conseils meilleurs, d'un ordre plus élevé, et aussitôt elle pensa à miss Mastermann.

Miss Mastermann, parvenue à cette époque de la vie où l'âge d'une femme est devenu un problème qu'elle se garde bien de résoudre jamais, s'était créé, dans le monde, une position telle qu'elle se voyait invitée partout. Douée d'une grande souplesse de caractère, sans fortune, sans figure, elle avait su se rendre agréable aux petits comme aux grands, et se faire rechercher à ce point que chacun voulait avoir miss Mastermann à sa soirée, à son banquet, à son bal. Parfaitement au fait des us et coutumes de la grande société, elle prêtait volontiers le secours de ses lumières aux jeunes femmes surtout, en venant diriger les apprêts d'un dîner, d'une fête, déterminer le nombre, le choix des mets pour chaque service, le genre de rafraîchissements à offrir, enfin ces mille riens si importants à connaître et à mettre en pratique quand on veut recevoir et ne pas s'exposer au ridicule. George avait dit le matin à la hâte à sa femme, et au moment de partir pour ses visites, le nombre et le nom des convives ; ces noms étaient ceux de la *fashion*, des lions les plus *lions*!... Comment, sans le concours de miss Mastermann,

décider le menu du repas? Comment, sans ses conseils, ordonner toute chose de manière à ce que l'amour-propre de George n'eût pas à souffrir?

Elinor mettait donc son chapeau pour aller visiter miss Mastermann, lorsque mistress West fut annoncée.

La pauvre dame ne pouvait venir plus mal à propos : et cependant elle crut devoir débiter par des excuses pour avoir rendu si tardivement la tardive visite de noce qu'elle avait reçue des deux époux. Chaque parole prononcée par mistress West rappelait à Elinor quelque trait malin lancé contre elle par lady Cleveland qui s'en moquait fort agréablement.

Mistress West, bonne par excellence, simple et réservée, pouvait, en réalité, prêter au ridicule pour les personnes frivoles. Occupée, avant tout, de sa maison, de son mari, de ses enfants, elle manquait de dehors, et comme elle ne voyait personne, les idées, toujours rares chez elle, à ce qu'assurait lady Cleveland, ne pouvaient se renouveler et roulaient toujours dans le même cercle ; sa maison, son mari, ses enfants ; ses enfants, son mari, sa maison.

— Et les pauvres ! ajoutait quiconque connaissait l'inépuisable bonté de celle qui avait pris tout

à fait au sérieux les devoirs d'épouse et de mère.

George avait vécu longtemps sous son toit. Privé dès le berceau des soins d'une mère, il avait trouvé dans mistress West une sincère amie, et si l'ambition, si l'orgueil ne l'avaient pas aveuglé en le rendant ingrat, c'est cette femme si digne et si simple qu'il aurait offerte pour modèle à sa jeune épouse. Mais mistress West n'avait pas de *manières* ; elle ne savait parler que des choses ordinaires de la vie ; elle n'allait dans le monde qu'à son corps défendant, et alors elle était continuellement muette.

— Sa prudente réserve, disait lady Cleveland en riant, est comme un reproche perpétuel et tacite de mes *bavarderies* ; je ne puis le supporter, et c'est pourquoi je ne l'invite jamais, non plus que le grave docteur, son digne époux, quoique je les estime grandement l'un et l'autre.

Mais, en petit comité, et avec une jeune femme qui débutait et que George Stanley, qu'elle aimait comme un fils, avait choisie, mistress West se trouvait à l'aise. Elle crut pouvoir s'informer de quelques détails d'intérieur, offrir ses conseils, son aide même si jamais Elinor en sentait le besoin ; mais bientôt, quoique n'ayant pas d'usage, disait-on, elle s'aperçut qu'elle avait eu le malheur de

venir mal à propos, et elle abrégéa de beaucoup le temps qu'elle s'était promis de donner à Elinor.

Celle-ci, libre enfin, se hâta de sortir pour se rendre chez miss Mastermann, qui accepta gracieusement la charge de superintendante pour le jour qu'Elinor désigna, puis la jeune femme crut devoir aller dire à sa mère ce qu'elle avait fait.

Madame Bond, un peu piquée de n'avoir pas été jugée capable, par sa fille, de donner au moins son avis, déclara cependant qu'elle approuvait le choix de miss Mastermann, et elle promit à Elinor de lui envoyer ses deux sœurs aînées dans la matinée du *jour mémorable*, pour l'aider à *édifier* les accessoires du dernier service.

Enchantée de sa prévoyance, Elinor attendit impatiemment le retour de George ; elle avait hâte de lui dire ce qu'elle avait fait.

En l'écoutant, la figure de son mari prit une expression d'humeur si prononcée, qu'Elinor en pâlit. C'était la première fois qu'un nuage obscurcissait ce front ouvert et si beau.

— En vérité, s'écria George se contenant avec peine, vous auriez bien dû, ma chère, ne pas tant vous hâter ! Qu'aviez-vous besoin du secours de miss Mastermann et de vos deux sœurs pour les préparatifs d'un dîner d'hommes ? car, d'après ce

que je vous ait dit ce matin, vous avez dû comprendre qu'il ne s'y trouvera pas d'autre femme que vous, et que ce que vous aurez de mieux à faire, ce sera de quitter la table le plus tôt possible.

— Si je l'avais ainsi compris, répondit Elinor avec douceur, vous pouvez être assuré... vous devez croire, mon cher George... Mais j'étais tellement préoccupée de la crainte que ce repas ne vous fît pas honneur si j'en dirigeais seule l'ordonnance...

— Je ne demanderai jamais de vous, Elinor, que ce que vous êtes en état de faire... Je suis contrarié au dernier point, et je donnerais volontiers cinquante guinées pour que miss Mastermann n'eût pas été invitée ! Miss Mastermann l'inévitable !... miss Mastermann qui colporte d'une maison dans l'autre tous les propos qu'elle entend, toutes les remarques qu'elle fait !... et, pour combler la mesure, vous allez imaginer de vous adjoindre vos sœurs !... Elles auront soin, de leur côté, de faire des récits vrais ou faux de ce qui se sera passé ici, de manière à nous rendre la fable de toute la ville !

— Je n'ai pas invité mes sœurs à dîner, répartit Elinor que ce premier orage peinait au delà de toute expression. Je leur dirai qu'il n'y a pas de place pour elles à table.

— Et votre mère se fâchera, et votre aide de camp, miss Mastermann, ne manquera pas de faire des gorges chaudes sur cette levée en masse de toutes les femmes de la famille pour préparer un repas !... Le mal est fait. Vos sœurs et miss Mastermann viendront à table ; mais ayez soin de vous retirer avec tout ce monde lorsque je vous en donnerai le signal en levant mon verre, et, une autre fois, ne soyez pas si prompte à agir sans me consulter.

— Oh ! je vous le promets ! répondit Elinor les larmes aux yeux. George, êtes-vous sérieusement fâché contre moi ?

— Non, je ne suis pas fâché ; je suis horriblement contrarié, voilà tout !

Et il rentra dans son cabinet, après avoir légèrement pressé la main qu'Elinor lui avait tendue.

Qu'elles font de mal les premières marques de mécontentement de la part de ce qu'on aime ! Elinor fondit en larmes. Son cœur, son amour-propre, tout chez elle était blessé de l'injustice de George ; car il avait été injuste puisque, si elle lui avait déplu, ce n'avait été que par l'effet de la crainte exagérée de lui déplaire.

Après une longue hésitation, elle se hasarda à frapper à la porte du cabinet, puis à entrer, et,

toute en pleurs, elle se jeta au cou de son mari.

— Quel enfantillage ! s'écria celui-ci d'un ton moins sévère. Ne vous chagrinez donc pas ainsi, mon amour, pour un malentendu. Nous ne sommes pas encore montés de manière à donner un repas en règle, mais je peux inviter quelques amis. Dans une circonstance de ce genre, la maîtresse de la maison ne fait que paraître à table, seulement pour accueillir les hôtes de son mari, puis elle disparaît. On s'imaginera, je l'espère, que votre modestie n'a pu supporter l'idée de vous trouver seule en butte à tant de regards, et que c'est pourquoi vous vous êtes entourée de miss Mastermann et de vos sœurs. Ainsi pourra être expliquée cette faute contre les convenances. Voyons, faisons la paix et laissez-moi travailler ; j'ai une consultation ce soir.

Si la pauvre Elinor avait pu lire dans l'avenir, les larmes que lui coûtait déjà cette fête auraient été bien plus amères !

Le jour du dîner arriva, et, dès le matin, commencèrent ces contrariétés que sent plus vivement une personne déjà mal disposée ainsi que l'était Elinor. Elle comptait sur ses deux sœurs aînées dont l'une avait dix-huit ans ; ce furent ses deux sœurs cadettes que mistress Bond envoya en les faisant accompagner de leurs jeunes frères.

— Mais à quoi maman a-t-elle donc pensé ! s'écria Elinor, et que vais-je faire de vous, mes enfants ! Que dira George quand il vous verra ! Il faut vous en retourner à l'instant.

— Nous ne le pouvons pas, ma sœur, répondit Julia, l'aînée des deux jeunes filles. Mistress Merton est venue hier soir proposer à maman de la conduire à une vente avec mes sœurs ; maman a accepté. Mon père ira les rejoindre, et tout le monde dînera chez mistress Merton ; il n'y aura donc personne à la maison, de toute la journée. Marie et moi nous vous aiderons, ne craignez rien : John et Albert seront sages et paisibles, ils l'ont promis.

Il n'y avait d'autre parti à prendre que celui de la résignation... Elinor se résigna.

Il n'en fut pas ainsi de George. Lorsqu'à l'heure du déjeuner il vit tout ce petit monde, ses sourcils se froncèrent, et le feu de la colère brilla dans ses yeux.

— Je ne suis donc pas le maître chez moi ! dit-il de ce ton qui glace d'épouvante une jeune femme accoutumée à l'accent de la tendresse. Il faut donc que mes actions soient surveillées jusque dans mon intérieur !

— Mon ami, je vous en prie, s'écria Elinor, ve-

nez que je vous dise un mot ! Et elle l'entraîna dans son cabinet.

Quand les deux époux revinrent, les yeux d'Elinor étaient rouges et la figure de George exprimait un courroux à peine contenu. Il déjeuna à la hâte, et presque aussitôt il disparut.

Julia, l'aînée des deux jeunes filles, avait regardé plusieurs fois son beau-frère d'un air étonné. Elle voulut, dès qu'il ne fut plus là, faire quelques questions à sa sœur ; mais Elinor répondit vaguement que son mari venait d'éprouver une vive contrariété, et elle envoya les enfants jouer dans le parloir.

Un peu avant l'heure du dîner, George rentra pour s'habiller. Sa femme était déjà prête ; elle s'était parée, elle était belle, charmante...

— Pardonnez-moi mon humeur de ce matin ! dit George en lui prenant la main.

— Elle est pardonnée, répondit Elinor avec douceur. Les enfants dîneront dans mon cabinet ; Julia seule paraîtra à table ainsi que miss Mastermann, et nous nous retirerons aussitôt que vous m'en donnerez le signal.

La douceur, la soumission de sa femme émurent George profondément, car il l'aimait et il sentait que, depuis la veille, il avait été envers elle injuste et dur.

— Vous êtes meilleure que moi, dit-il avec tendresse. Mais avouez du moins que votre mère est bien inconcevable de vous avoir envoyé *aujourd'hui* tous ces enfants !

— J'avouerai tout ce que vous voudrez, répondit Elinor ; seulement, permettez-moi de vous dire que je n'ai rien compris à certains mots qui vous sont échappés ce matin. Personne, croyez-le bien, ne vous *surveille*, ne vous *espionne* ici, pas plus qu'au dehors.

— Laissons cela, mon amour, je sais à quoi m'en tenir. Veuillez donner partout un dernier coup d'œil, celui de maîtresse de maison. Les convives vont arriver. Dans un moment je vous rejoins au salon.

— Oh ! que vous êtes belle ! que vous êtes bien parée, ma sœur ! s'écrièrent tous les enfants en voyant paraître Elinor. Et ils l'entourèrent joyeusement.

Elinor, fort émue, et retenant avec peine ses larmes, allait et venait sans les voir. Elle cherchait à se rendre maîtresse d'elle-même afin que miss Mastermann ne pût lire sur son visage les pensées qui la désolaient.

— Que doit-il donc se passer à ce dîner, se demandait-elle, pour que George craigne ainsi tous

les regards ? pour qu'il ait peur des *rappports* qui peuvent être faits ? Mais à qui ? Mais qui le surveille ? qui l'espionne ? Savais-je que cette fête était un mystère ? que nul *profane* n'y devait être admis ? Laissez-moi, laissez-moi ! dit-elle en cherchant à se dégager des bras des enfants étonnés de son agitation ; ils s'étaient emparés d'une de ses mains, et Alfred, monté sur le canapé, la retenait par la taille, en disant : Mais qu'avez-vous donc, ma sœur ? Pourquoi pleurez-vous ?

— Ma sœur, qu'avez-vous donc ? répétaient-ils tous à l'envi.

— Ce que j'ai, mon Dieu !... s'écria-t-elle d'un ton désespéré. Bien des épines au cœur ! Il faut que je voie George, il le faut !

En ce moment, miss Mastermann parut. Elle était allée réparer le désordre qu'avait pu subir sa toilette depuis son arrivée et dans les soins qu'elle avait pris de concert avec Elinor.

— Eh ! ma chère, ces enfants vont chiffonner votre robe si vous n'y prenez garde ! s'écria-t-elle. Ce serait grand dommage, car vous êtes délicieusement mise, et cette couronne de roses naturelles est d'un effet charmant dans vos cheveux.

A la vue de miss Mastermann, le petit groupe s'était séparé ; Elinor fit effort sur elle-même pour se

rendre maîtresse de son agitation, mais elle fut obligée de s'asseoir un instant; un coup de marteau venait de retentir dans toute la maison. A la hâte, elle congédia les enfants, ne retenant auprès d'elle que Julia, et elle se prépara à recevoir, le sourire sur les lèvres, les convives de son mari.

Beaucoup plus habitué que sa femme à dominer ses pensées, à cacher ses sentiments, George arriva d'un air ouvert et gai dans le salon en même temps que le premier convive, et les présentations commencèrent.

L'agitation contenue qu'éprouvait Elinor donnait à sa figure une expression, à ses yeux un éclat qui la rendait encore plus jolie. George la contemplait par moment avec orgueil, et, peu à peu l'humeur qu'il avait éprouvée depuis quelques jours cédait la place à toutes les joies de la vanité satisfaite. Sa femme était charmante; ses amis l'admiraient, et sir James avait consenti de la meilleure grâce du monde à honorer de sa présence le dîner offert à quelques élus seulement; bien plus, sir James se montrait disposé à être parfaitement aimable et à animer de ses saillies la fête dont il était réellement le héros.

On passa dans la salle du banquet. Rien n'avait été épargné, et le service se fit avec l'ordre, avec

la facilité qui sont les caractères principaux d'une maison bien montée et habilement dirigée. En tout autre circonstance, sir George n'aurait pas *songé* à s'en apercevoir, hautement du moins ; mais, cette fois, il s'agissait d'encourager un *jeune talent*, celui d'Elinor ; il le fit avec la grâce spirituelle qu'il possédait si bien. Les mets furent goûtés, les vins furent savourés et loués par sir James, et par tous les convives, en véritables connaisseurs ; la figure de George rayonnait, et il adressa le plus doux sourire à sa femme en lui donnant le signal du départ.

Elle se leva au moment où les domestiques plaçaient sur la table de nombreux échantillons d'une cave bien montée, et elle disparut avec sa sœur et miss Mastermann.

III

L'ÉPOUSE.

— Ma chère, dit miss Mastermann en se plaçant commodément dans un grand fauteuil, vous pouvez permettre aux enfants de venir près de vous et faire apporter ici leur dessert, car ces messieurs ne paraîtront pas au salon, vous devez y compter.

— Mais, répondit Elinor, vous avez cependant fait préparer le café et le thé ?

— Afin d'être prête à tout événement, répliqua paisiblement miss Mastermann. C'est un dîner d'hommes, songez donc ! Ces messieurs sont bien capables de passer à table toute la nuit, surtout ayant sir James à leur tête. Il va vouloir les mettre hors de combat, les uns après les autres.

— J'espère que non ! s'écria vivement Elinor.

— Vous espérez, vous espérez ! C'est à merveille, mais il n'en sera que ce qui plaira à sir James.

— Et à moi. J'enverrai sans relâche avertir ces messieurs que le café est servi.

— Comme vous voudrez, ma chère ; mais je suis bien certaine d'avance que nous prendrons seules le café et le thé.

— George sait, ajouta Elinor, qu'il est des excès que je ne tolère pas, et depuis que nous sommes mariés, je n'ai pas eu à lui reprocher une seule fois d'avoir sacrifié à la honteuse habitude, beaucoup trop commune en Angleterre, de ne quitter la table qu'après avoir perdu la raison.

— Eh ! combien y a-t-il de temps que vous êtes mariée, ma chère ?

— Mais... près de six mois.

— C'est très-beau de sa part, surtout lié comme il l'est avec sir James qui aime beaucoup à former des *élèves*. Il faut que votre mari ait montré des dispositions remarquables, pour avoir obtenu les bonnes grâces du baronnet ! Me permettez-vous de sonner afin qu'on amène ici vos prisonniers ?

— Des dispositions à quoi, je vous prie, miss Mastermann ?

— Mais... à ne s'enivrer jamais quoiqu'on fasse. Elinor sonna.

— Dites à votre maître que le café est servi au salon !

Ces mots furent adressés au domestique d'un ton qui rendit stupéfaite miss Mastermann.

— Eh! machère, c'est trop tôt, beaucoup trop tôt! s'écria-t-elle. Personne ne viendra.

— Oui, c'est trop tôt en effet, reprit Elinor après avoir regardé la pendule. Faites venir ma sœur et mes frères.

Les enfants accoururent tout joyeux. Ils étaient enchantés d'avoir l'honneur d'être de la compagnie, de celle des *beaux* messieurs surtout qu'ils avaient vus passer l'un après l'autre en entr'ouvrant la porte du parloir.

— Ah! il n'y a plus personne! s'écrièrent-ils fort déconcertés.

Miss Mastermann qui avait pour habitude, afin de se faire bien venir des maîtresses de maison, de se mettre au mieux avec les enfants, eut bientôt attiré autour d'elle Julia, Marie, John et Albert. Les trois enfants avaient trouvé la journée fort longue; miss Mastermann commença à leur raconter des *histoires*.

Elinor, assise à l'écart, sentait son impatience augmenter de minute en minute. Elle se disait que sir James, l'homme de bon ton par excellence, oubliait un peu trop ce soir là les lois des plus simples convenances. Il ne pouvait ignorer que

des femmes attendaient au salon... De temps en temps, les bruits divers qui montaient de la salle à manger, les chants bachiques, les éclats de rire, les cris de joie, les applaudissements à ébranler la maison, lui causaient des tressaillements croissants.

Soudain, elle se lève, ouvre le piano et commence à jouer un air de danse. Aussitôt les enfants s'élancent pour prendre place. Mais Elinor, après avoir joué quelques mesures, se lève de nouveau, ferme le piano, et sonne.

— Dites à votre maître que sa femme l'attend au salon.

Le domestique sort et ne revient pas.

— Je vous dis, ma chère, s'écrie miss Mastermann, que ces messieurs en ont pour la nuit. Ainsi, je suis d'avis de prendre le thé, qu'en pensez-vous?

— Comme il vous plaira, miss Mastermann. J'aurai l'honneur de vous servir ainsi que ces enfants.

Les mains d'Elinor tremblaient.

— Vous vous faites du mal bien inutilement, reprit miss Mastermann qui s'en aperçut. Entendez-vous ces cris de triomphe? Quelque nouveau vaincu a sans doute roulé sous la table.

Elinor ne se contenait qu'avec peine. Elle comprenait maintenant pourquoi George aurait voulu n'avoir chez lui, ce soir-là, aucun témoin indiscret. En moins d'une heure, Elinor sonna quatre fois, et renouvela tout aussi inutilement ses messages. Personne ne se montrait, et le bruit qui se faisait dans la salle à manger augmentait d'une manière sensible.

— Il faut partir, dit-elle à ses jeunes frères et sœurs. Ma mère a oublié sans doute de vous envoyer chercher.

Comme elle prononçait ces mots, la porte du salon s'ouvrit, et l'un des convives parut. Il s'avança lentement vers la table sur laquelle étaient servis le thé et le café, également froids, et il s'assit sans rien dire.

Son air était si singulier, que miss Mastermann, auprès de laquelle il venait de se placer, recula vivement son siège.

Il se versa lui-même le café, et le prit lentement en silence.

— Monsieur, dit Elinor qui s'avançait vers lui avec politesse...

— Que faites-vous donc, ma chère ! s'écria à mi-voix miss Mastermann, et elle la retint par sa robe. Vous ne voyez donc pas dans quel état est M. Thomson ?

Elinor, à son tour, recula véritablement effrayée de l'air hagard avec lequel il la regardait.

Un pas rapide, bruyant, se fait entendre soudain sur l'escalier; la porte s'ouvre de nouveau, mais cette fois avec fracas, et un petit homme, la figure fortement colorée, s'élance d'un bond jusqu'au milieu du salon, saisit Elinor par la taille, la fait rapidement pirouetter, court s'emparer de Julia, qui jette des cris d'épouvante, l'abandonne pour voler vers Marie, et renverse en passant un guéridon couvert de porcelaines. Au bruit du guéridon qui tombe, des porcelaines qui se brisent, des cris des deux jeunes filles, fuyant éperdues, et des deux plus jeunes enfants non moins épouvantés, les domestiques accourent. Mais ils ne peuvent s'empêcher de rire des évolutions extraordinaires du petit homme, voltigeant autour de M. Thomson, toujours impassible, d'Elinor indignée, derrière laquelle se sont réfugiées ses sœurs, et de miss Mastermann qui rit aussi en s'écriant : Monsieur Williams, par grâce, allez-vous-en !

— Monsieur, sortez ! dit Elinor, et elle marche intrépidement vers M. Williams, le *plaisant* obligé de toutes les parties de plaisir.

— Sortir, femme charmante ! s'écrie M. Williams en battant un entrechat. Sortir, avant de

vous avoir montré mes talents comme danseur, comme improvisateur, comme chanteur !...

— Et c'est George qui m'expose à être ainsi insultée ! s'écrie Elinor ; insultée chez moi ! insultée dans mes jeunes sœurs !...

Les larmes, les sanglots jusqu'alors contenus coulent, éclatent ; Elinor tombe sur un siège en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Ma chère, quel enfantillage ! dit miss Mastermann. Voyons, monsieur Williams, partez, allez rejoindre ces messieurs. Vous n'êtes pas en état de vous présenter ici.

Elinor, tenant ses deux sœurs embrassées, pleurerait toujours. John s'était placé devant ce groupe comme pour les défendre toutes les trois, tandis qu'Alfred, à moitié caché derrière le fauteuil de sa sœur, regardait, suspendu entre le rire et la frayeur. M. Williams faisait sa cour à l'impassible M. Thomson pour obtenir, disait-il, une tasse de café *bien chaud*.

— Calmez-vous donc, ma chère ! murmurait miss Mastermann à l'oreille d'Elinor. Les choses se passent toujours ainsi à la suite d'un dîner entre hommes ! M. Williams aime à plaisanter ; il est un peu plus gai que de coutume, mais il n'a pas eu la plus légère idée de vous insulter.

— Qu'on aille chercher George ! s'écria Elinor.

— Quelle folie ! Ma chère, il ne viendra pas, et il viendrait que vous ne vous en trouveriez pas mieux. Le maître de la maison !... Songez donc ! Il a dû se sacrifier complètement pour faire les honneurs de chez lui.

Les pleurs d'Elinor coulèrent avec plus de force encore.

— Ah ! quelle pitié, se dit tout bas miss Mastermann, que ces femmes qui ne savent pas vivre ! On rira bien quand je raconterai toute cette scène ! C'est à n'y pas croire ! Voyons, ma chère, remettez-vous ! Prenez ce verre d'eau, cela vous calmera. M. Williams est maintenant aussi *sage* que M. Thomson. Je vais les faire sortir en disant à un domestique de les rappeler dans la salle à manger de la part de sir James.

Cette ruse réussit en effet. Au nom de sir James, M. Thomson se leva tout d'une pièce, tandis que M. Williams, reculant de quelques pas et prenant son élan, lui sauta par dessus la tête en se servant comme point d'appui des deux épaules du grave personnage. De bruyants éclats de rire, de la part des valets, accueillirent ce tour de gymnastique.

— Si vous m'en croyez, dit alors miss Master-

mann, vous vous retirerez dans votre chambre. Il est tard ; je prendrai un domestique, et avant de rentrer chez moi, je reconduirai les enfants.

Elinor ne put que lui serrer la main pour la remercier. Elle était à la fois révoltée et anéantie ; son cœur battait violemment dans sa poitrine oppressée, et un tremblement nerveux agitait tous ses membres.

Seule enfin après cette rude journée, elle demeura longtemps, sans mouvement et sans pensée distincte, dans le fauteuil où elle s'était jetée. Ses pleurs coulaient, et elle ne savait pas même qu'elle pleurait. Une sorte d'engourdissement tenait captif et son esprit et ses membres. Par moment, les bruits de l'orgie qui continuaient arrivaient à elle ; alors elle se couvrait la figure de ses deux mains, et elle se sentait rougir d'une honte inexprimable. George, ce George qu'elle avait déifié, dans quel état allait-il reparaître à ses yeux !... Et c'était sa maison qu'il avait choisie pour s'avilir à ce point ! Et il n'avait craint que les regards de témoins étrangers !... Et il n'avait pas été effrayé à la seule pensée du moment où il se montrerait devant sa femme, dépouillé de ce qui seul élève l'homme au-dessus de la brute, de son intelligence, de sa raison, de son âme ! Car ils partiraient enfin, ces convives...



Mais George ! George était chez lui... Il avait le droit de pénétrer dans cette chambre où Elinor s'était réfugiée... Elle se leva en poussant un cri de dégoût et d'horreur...

— Non, je ne veux pas le voir !... non, je ne le verrai pas ce soir ! s'écria-t-elle : et elle s'enferma avec soin.

Elinor passa la nuit debout, prêtant l'oreille au moindre bruit, tremblante de s'entendre appeler... Ce fut seulement vers deux heures du matin que les amis de George se retirèrent. Le calme succéda bientôt au tumulte de leur départ ; les domestiques étaient fatigués ; mais eux, du moins, ils pouvaient prendre du repos, tandis qu'Elinor !...

Elle s'était déshabillée cependant, et, enveloppée d'un peignoir, elle avait veillé jusqu'au jour, exaltée par une vive impatience. George serait malade sans doute après les excès de cette soirée... On l'appellerait peut-être pour lui donner des soins... Mais aucun bruit n'était venu troubler le silence pendant le reste de la nuit.

Au petit jour, Elinor descendit. Des bougies brûlaient encore dans la salle à manger. Là régnait un désordre qui fit monter la rougeur au front de la jeune femme. Elle ouvrit les fenêtres donnant sur une cour plantée d'arbres et semée de gazon. L'air

froid lui fit du bien. Elle resta quelques instants les yeux attachés à l'azur du ciel, d'un beau ciel d'automne. Elle n'osait prier. Il lui semblait que Dieu s'était détourné de cette maison souillée.

L'heure à laquelle Elinor pouvait, sans inhumanité, réveiller ses domestiques, sonna enfin, et elle-même veilla à ce que la dernière trace des honteux excès de la soirée précédente fût effacée.

Elle n'avait pas osé s'informer de son mari; mais le domestique ayant cru devoir lui apporter la liste des personnes qui l'avaient fait demander depuis la veille au soir, elle apprit qu'il n'était pas sorti, qu'il reposait encore. Le nom de lady Cleveland se trouvait inscrit sur cette liste; Elinor ne vit distinctement que celui-là. Un nuage passa sur ses yeux. Les avertissements de son père avant et depuis son mariage, lui revinrent tous à la mémoire, et peu s'en fallut qu'elle ne maudit ce nom que, hier encore, elle vénérât! Oui, son père, avait raison; sir James était, pour son mari, un *ami dangereux*! Oui, son père avait raison; il fallait s'efforcer de rompre cette liaison! Lady Cleveland, elle-même, quoique si charmante, quoique si séduisante, n'était pas pour elle un modèle à suivre. Mais comment amener une rupture après avoir pris tant de soins pour multiplier les liens qui l'unis-

saient déjà à lady Cleveland et qui unissaient depuis longtemps son mari à sir James ? A quel prétexte recourir pour colorer, aux yeux du monde, ce qu'on ne manquerait pas d'appeler du nom de folie ou d'ingratitude ?

Absorbée par ces pensées, Elinor avait oublié ce dont elle s'était effrayée depuis la veille, *la nécessité* de revoir son mari, lorsque l'annonce que le déjeuner était servi vint lui rendre le souvenir du présent, de ce présent si difficile ! Elle avait débattu avec elle-même, pendant la nuit précédente, la conduite à tenir dans cette circonstance, sans pouvoir prendre un parti. D'abord elle avait voulu dire à George la scène qui s'était passée dans le salon, afin de le faire rougir d'avoir ainsi abandonné sa femme et ses deux jeunes belles-sœurs aux insultes d'un M. Williams ; puis elle avait pensé que son mari serait déjà assez humilié de reparaître devant elle après cette honteuse orgie faite dans sa propre maison et sous les yeux de celle qu'il devait avant tout respecter. L'amour l'emporta sur la colère ; et la jeune femme descendit, bien décidée à user d'indulgence, et à ramener George à la raison par la douceur plutôt que par les reproches.

— Bonjour, Elinor, dit George d'une voix altérée et en déposant un baiser sur son front. J'espère que

le bruit fait par ces messieurs en se retirant n'aura pas troublé votre sommeil? Tous sont enchantés de vous, mon amie. Et moi, je vous remercie des soins que vous avez pris pour leur faire accueil. Vous êtes fatiguée, n'est-ce pas? Je vous trouve un peu pâle ce matin.

— Oui, je suis très-fatiguée, répondit Elinor; elle se contenait avec peine; car la vue de George, qui portait sur ses traits les traces trop visibles des excès de la veille, avait réveillé son courroux. Le supposant plus embarrassé et plus honteux qu'il ne l'était réellement, elle se hâta de parler d'autre chose; et, avec une extrême volubilité, sans savoir elle-même ce qu'elle disait, elle passa d'un sujet à l'autre. Ce n'était qu'à la dérobée qu'elle le regardait; chaque fois son cœur bondissait dans sa poitrine, tant elle se sentait irritée et indignée.

George n'était pas à l'aise. Heureusement pour lui, la liste des personnes qui l'avaient fait demander avait été placée sur la table à côté du journal qu'il parcourait d'ordinaire chaque matin en déjeunant; il la prit, pour se donner une contenance.

— Ah! lady Cleveland m'a fait demander pour ce matin de bonne heure! s'écria-t-il. Que je suis fâché de ne l'avoir pas su plus tôt!... Qu'y a-t-il donc de nouveau? Tomy, vous l'a-t-on dit?

— Monsieur, le laquais de Sa Seigneurie a recommandé d'avertir Monsieur que s'il voyait sir James en arrivant ce matin chez elle, il annonçât qu'il venait pour l'un des enfants qui est un peu indisposé.

— Qu'est-ce que ce mystère? s'écria George. J'y vais, j'y vais sur le champ ! Et il se leva, trop heureux de pouvoir échapper promptement à un tête-à-tête dont il redoutait la fin, car il devinait, car il sentait qu'Elinor n'était pas dans son état habituel, et sa conscience lui disait les reproches que sa femme était en droit de lui faire.

Elinor, restée seule, fondit en larmes. George n'avait pas eu un seul moment de repentir ! pas un mot d'affection, pas un témoignage de regret sur sa conduite depuis huit jours !... C'en était trop !

Afin de se dérober aux regards inquisiteurs des domestiques, Elinor monta chez elle après avoir fait défendre sa porte ; elle voulait s'accorder du moins l'amère jouissance de pleurer en liberté sur son bonheur à *jamais* perdu. Dans la jeunesse, on porte tout à l'extrême ; on croit alors être heureux à *toujours*, malheureux à *jamais* ; l'expérience n'a pas encore appris qu'il n'y a rien de stable ici-bas, et que bonheur et malheur, malheur et bonheur se succèdent l'un à l'autre.

Les domestiques ne supposant pas que la mère de leur maîtresse eût été comprise dans la consigne qui fermait la porte aux visiteurs, laissèrent monter mistress Bond sans difficulté.

A la vue de sa mère qu'elle n'attendait pas, Elinor essuya vivement ses larmes. Elle était contrariée, peinée de se trouver surprise tout en pleurs. Mais à l'instant son parti fut pris d'excuser George aux yeux de tous.

Mistress Bond s'assit et dit d'un ton froid : — Si vous étiez venue à moi au lieu d'aller à miss Mastermann, tout ce qui a eu lieu ne serait pas arrivé. Je vous aurais avertie de ne pas souffrir que votre mari donnât un dîner d'hommes. Rien de plus inconvenant de la part d'un nouveau marié. Et, pour mettre le comble à votre étourderie, vous me demandez vos deux sœurs aînées !

— J'ignorais, ma mère, que ce dût être un dîner d'hommes.

— Votre père, reprit mistress Bond, l'a appris par hasard, et il a été comme moi d'avis que vos sœurs aînées n'y devaient point paraître. Mais nous avons compris qu'il fallait cependant vous venir en aide, et c'est pourquoi je vous ai envoyé vos deux jeunes sœurs et vos deux frères. Où est George ?

— Il fait ses visites du matin. Lady Cleveland l'a fait demander.

— J'étais venue, reprit mistress Bond, dans l'intention de lui parler. M. Bond voulait venir à ma place ; mais il est tellement irrité de ce qui s'est passé hier, que j'ai craint quelque scène fâcheuse ; et votre père a raison d'être mécontent, mon enfant. Ce qu'a fait George est en dehors de toutes les convenances. Vous devez le sentir. Un dîner d'hommes ! et au bout de six mois de mariage ! Cela n'a pas de nom ! George l'aurait compris si vous m'aviez mise à même de vous donner quelques avis. Mais une miss Mastermann ! que sait-elle autre chose sinon ordonner un repas, en prendre sa part et aller ensuite chez les petites gens, ses seuls amis, faire des gorges chaudes de tout ce qu'elle aura jugé ridicule selon son petit esprit ! Je ne comprends pas que George, qui sait vivre, vous ait permis de vous servir de miss Mastermann. Dans le premier moment, j'ai applaudi à ce choix, étourdie que j'étais de vous voir aller chercher d'autres conseils que ceux de votre mère, et parce que, je le répète, miss Mastermann est un excellent maître d'hôtel... et voilà tout. Mais si vous m'aviez consultée à temps, rien de tout cela ne serait arrivé ; j'aurais parlé à George et ce malheu-

reux dîner n'eût pas été donné. J'espère qu'on n'en glosera pas trop dans le monde et qu'on vous excusera, quoique pourtant vous soyez moins excusable qu'une autre, élevée, comme vous l'avez été, dans la connaissance des usages et du savoir vivre.

A mesure que mistress Bond parlait, Elinor, faisant un retour sur elle-même, reconnaissait qu'en effet elle s'était conduite avec la dernière étourderie et qu'elle avait donné lieu à George, à sa mère, à tout le monde enfin d'être mécontent d'elle; et, chose singulière, sa douleur s'apaisait... C'est qu'en se reconnaissant fautive, elle pouvait excuser complètement son mari; c'est qu'alors, ce qui n'avait été que générosité dans le pardon que, tout d'abord, elle s'était promis de lui accorder, devenait justice; et justice si douce, si facile envers celui qu'on aime! Sans doute George avait eu les premiers torts... Mais Elinor aurait pu les lui épargner; elle aurait pu s'informer de ses projets, faire des représentations qui auraient été écoutées, et leur bonheur n'eût pas été un seul instant troublé!...

— Ma mère, je vous en prie, s'écria Elinor, ne parlez pas à George! Que pas un mot ne soit dit sur tout ceci! Seule je mérite le blâme, mais je vous promets de me conduire, à l'avenir, avec plus de prudence. Oh! que je vous remercie d'être venue!

que votre visite m'a fait de bien!... Croyez-le, désormais je n'agirai que d'après vos conseils et ceux de mon père!

George ne rentra qu'à l'heure du dîner. Lui, aussi, il avait réfléchi depuis le matin; lui, aussi, il avait reconnu les torts dans lesquels l'orgueil, la vanité de faire étalage aux yeux de ses amis de la beauté de sa femme, de l'élégance de son intérieur l'avaient entraîné. Mais, quoique les reproches qu'il s'adressait fussent sincères, il se sentait irrité à la seule pensée de ceux qu'Elinor pourrait lui faire.

— Elle obtiendra tout de moi par la générosité, par la douceur, se disait-il; mais qu'elle ne s'avise pas de prétendre à me dominer comme sa mère domine son père! je ne le souffrirais pas! je suis le maître!

L'accueil qu'il reçut à son retour le toucha si profondément, que prenant sa femme dans ses bras, il s'écria : Pardonne! oh! pardonne!

— Tout est oublié, répondit Elinor, si vous aussi vous voulez me pardonner! J'ai eu des torts!...

— Oh! les miens ont été bien plus grands, mon Elinor! je craignais... je méritais des reproches!... Tu es un ange!

Rarement George parlait à sa femme de ses travaux comme médecin. Naturellement peu commu-

nicatif, il regardait comme l'un des premiers devoirs de son état une grande discrétion au sujet de ses malades. Tant de secrets sont confiés à un médecin ! Il entre si profondément dans l'intérieur des familles ! Il est appelé à soulager tant de douleurs physiques et morales ! à verser quelque baume sur tant de plaies honteuses et cachées ! Mais, cette fois, au lieu de passer dans son cabinet aussitôt après le dîner, comme c'était son habitude, il suivit Elinor au salon.

— J'ai une triste nouvelle à vous apprendre, mon amour, dit-il en s'asseyant auprès d'elle et en prenant tendrement sa main entre les siennes ; oui, bien triste, car vous aimez lady Cleveland !

— Qu'y a-t-il donc ? s'écria Elinor alarmée.

— Aujourd'hui seulement, reprit George, j'ai reçu la confidence d'un mal longtemps caché... trop longtemps, car il est bien tard pour y porter remède, et ce remède sera affreux !... Il s'agit d'une opération toujours cruelle, souvent dangereuse... Lady Cleveland est menacée d'un cancer qui s'est déclaré à la suite d'un coup donné par l'un de ses enfants.

— Ah ! mon Dieu ! et elle a eu le courage de cacher à tout le monde ses souffrances, ses inquiétudes !...

— Elle a eu, en effet, ce *malheureux* courage. Sir James lui-même ignore l'état de sa femme. Il m'a fallu promettre, sur ce que j'ai de plus cher, de ne point l'en instruire. Demain matin, M. West sera appelé en consultation avec moi. Il n'y a plus de temps à perdre et c'est sur mon avis seul que lady Cleveland se décidera. Quelle femme, mon Elinor ! que de fermeté elle montre ! avec quelle présence d'esprit elle m'a parlé des suites probables de cet affreux moment dont la pensée seule me glace d'épouvante !... Quelle responsabilité ! une épouse, une mère ! une existence si précieuse qui peut finir si brusquement !...

George se leva, et se mit à aller et venir dans le salon avec agitation.

— Malheureusement pour moi, dit-il, il faut, dans cette ville, exercer la chirurgie, en même temps que la médecine. Je me suis fait, comme praticien, une réputation bien honorable sans doute ; ma main est sûre, mon coup d'œil est prompt... Mais je m'étais promis de renoncer peu à peu à la chirurgie. Que n'ai-je pu y renoncer depuis longtemps !... Lady Cleveland ne veut que moi pour opérateur.

— Et elle a raison ! s'écria Elinor. Où trouverait-elle ailleurs que chez vous, mon ami, autant d'affection unie à autant d'habileté ?

— Monsieur West ne partagera peut-être pas ma manière de voir, reprit George, et je le désire... Sir James m'attendait au moment où je sortais de chez sa femme. Il a plaisanté de la vive inquiétude qui l'avait portée à m'envoyer chercher pour l'indisposition légère de l'un de ses enfants. Ah ! s'il avait pu entendre ce que sa femme venait d'avouer au médecin !... s'il avait pu savoir qu'il s'agissait de la vie de ce qu'il a de plus cher ! Ma profession est belle, est noble, est grande... mais que de soucis elle éveille dans le cœur !

George ne disait pas tout ; il ne disait pas que les excès de la veille, en affaiblissant ses forces physiques et sa puissance morale, avaient contribué à lui donner ce doute de lui-même qui est si terrible lorsque ce n'est point la modestie, lorsque c'est la conscience qui l'éveille. Il sentait bien que, dans la consultation du matin, sa lucidité ordinaire, cette promptitude de coup d'œil dont il se vantait et qu'en effet il possédait au plus haut degré, lui avaient manquées, et son amour-propre en souffrait d'autant plus que M. West, son collègue, son vieil ami, son maître s'était toujours émerveillé de la justesse de vue de George et prenait plaisir à proclamer que jamais il ne l'avait trouvé en défaut. Il fallait en outre travailler pour se préparer à la consultation qui devait avoir lieu le lendemain, et

George avait la tête pesante; il éprouvait de l'embarras dans les idées, de la lassitude, un dégoût extrême de tout...

Elinor passa une partie de la soirée à le consoler, à le remettre bien avec lui-même. George n'avouait pas ce qui se passait en lui; mais Elinor devinait qu'il se faisait des reproches, qu'il souffrait... Et, avec cette délicatesse qui n'appartient qu'à la femme, elle le relevait à ses propres yeux en lui parlant des cures qu'il avait faites, en portant sa pensée sur les occasions fréquentes où il s'était montré si habile et si heureux.

Lorsqu'il la quitta pour passer enfin dans son cabinet, il était plus calme et mieux disposé au travail.

IV

LE MAÎTRE.

Le lendemain, Elinor attendait impatiemment le retour de son mari pour connaître le résultat de la consultation. Avec la joie la plus vive, elle apprit que la terrible opération était ajournée et qu'on allait tenter des remèdes plus doux. Mais le secret du mal de lady Cleveland devait être soigneusement gardé, et le jour suivant celle-ci donna une soirée à quelques amis afin de se montrer belle, aimable, plus séduisante que jamais, et d'aller ainsi au-devant de toutes les conjectures que pouvait faire naître la visite de M. West à l'heure où le docteur Stanley était venu chez elle ; car tout se sait dans une petite ville.

Elinor et son mari avaient été des premiers invités. Ce fut avec une vive émotion que la jeune femme entra dans l'élégant salon ; ce fut avec une vive émotion qu'elle aborda lady Cleveland et qu'elle la suivit des yeux toute la soirée. Elle ne

comprenait pas qu'on pût sourire ainsi, qu'on pût être ainsi gaie et frivole, alors qu'une terrible perspective s'ouvrait dans le lointain ; alors que des souffrances trop réelles, et de chaque instant, devaient rappeler sans cesse un mal affreux !

Il ne pouvait plus être question maintenant de rompre avec sir James et lady Cleveland, ou seulement de se retirer peu à peu de leur société. L'intimité devait, au contraire, aller en augmentant. A l'admiration naïve d'Elinor pour la femme à la mode, s'unissaient, à présent, l'admiration pour la femme forte, une tendre pitié pour sir James, pour ses enfants, et une vive reconnaissance de la confiance sans bornes témoignée à son mari.

Cependant, lorsqu'Elinor apprit un matin, indirectement, dans une visite faite à lady Cleveland, que sir James voulait à son tour donner un dîner d'hommes aux mêmes convives que George avait réunis chez lui, elle éprouva un mouvement intérieur si douloureux, qu'elle pâlit, et, à l'instant, tous les souvenirs d'une honteuse soirée se réveillant, elle fut ramenée brusquement à la pensée des dangers de cette liaison à laquelle elle s'était laissée plus que jamais entraîner.

Elinor revint chez elle dans une agitation extrême. Elle se demandait si George accepterait ;

puis, comment il pourrait ne pas accepter ? Elle se demandait encore si elle devait, en rappelant le passé, s'exposer à troubler sans fruit leur bonne intelligence, et se montrer, aux yeux de son mari, exigeante, sans générosité, sans foi en lui ?..

Le temps s'écoulait dans ces incertitudes, et un jour l'invitation arriva. Ce fut Elinor qui la reçut. Elle posa la lettre sur la table à côté d'elle ; ce papier lui brûlait les doigts. En un instant, son imagination enfanta mille circonstances qui pouvaient faire que cette invitation eût été perdue, égarée, oubliée par la négligence d'un domestique, et que, venant trop tard ou ne venant pas, George ignorât le jour précis de la partie projetée... Mais c'était impossible. Il voyait sir James tous les jours ; il avait été averti et invité sans aucun doute longtemps d'avance, et cependant il n'en avait pas parlé à Elinor !.. d'ailleurs, faire disparaître une lettre adressée à son mari !.. Non, non, jamais !

Lorsque George rentra, Elinor lui remit en silence l'invitation de sir James.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est pour demain ! j'aurais mieux aimé un autre jour. J'ai tant de malades, que je ne pourrai rentrer qu'à l'heure de faire toilette tout au plus, et je serai bien fatigué.

— Si vous refusiez ? demanda timidement Elinor.

— Refuser ! ma chère amie, c'est impossible. C'est moi qui suis le héros de la fête. Il s'agit d'un défi porté.

Elinor frissonna.

— George, dit-elle, avec douceur, je suis fort souffrante, vous le savez...

— Oui, je le sais, mon amour. Mais ces souffrances-là sont sans danger. Dans quelques mois nous commencerons notre vraie lune de miel, n'est-ce pas ? notre lune de miel comme l'entendait ce brave paysan dont nous avons admiré les beaux enfants.

— Eh ! bien, reprit Elinor, en tâchant de se donner le courage de parler et en rougissant, au nom de celui qui s'agite déjà dans mon sein, de celui qui bientôt verra le jour, ne me quittez pas !

— Je vous quitte le moins possible, mon amour. Malheureusement mes affaires m'entraînent sans relâche au-dehors.

— C'est pourquoi, mon ami, *il faut* que vous restiez quand... lorsque...

— Lorsqu'il ne s'agit que d'un plaisir, n'est-ce pas ? répondit George avec un peu d'aigreur. Je dois me refuser toute espèce de distraction, repousser mes amis, ne vivre que pour l'étude et le travail, sans trêve ni relâche !...

Elinor baissa la tête.

— J'irai dîner demain chez sir James, reprit George, d'un ton froid. Ayez, je vous prie, l'obligance de veiller à ce qu'à mon retour, je trouve prêt ce qui est nécessaire pour m'habiller.

« Comment faire, mon Dieu, comment faire, se demanda cent et cent fois Elinor le reste du jour et le lendemain, pour empêcher cette partie ! Ah ! si j'osais lui dire les bruits que répandent ses ennemis !.. si j'osais lui dire qu'on l'accuse de se livrer au vice le plus honteux !.. Mais comment l'essayer !.. comment hasarder un seul mot sur un tel sujet ! »

Elinor n'en trouva pas le courage.

Cependant, le lendemain, pendant que son mari s'habillait, elle tenta encore de le retenir.

— Ma chère amie, dit George avec impatience, je me suis marié sans doute, mais je n'ai pas pris un *tuteur*. Toutes vos petites ruses de femme ne me détourneront pas de faire ma volonté, et je vous sauverai, malgré vous, du ridicule d'avoir votre mari enchaîné à votre ceinture. Eh bien ! voilà des pleurs !.. il ne manque plus qu'une attaque de nerfs à présent !... voyons, êtes-vous prête ?

— Ah ! George ! George ! s'écria Elinor. Elle

pâlit, sa vue se troubla, ses jambes se dérochèrent sous elle, et elle tomba sur un siège comme anéantie.

George ouvrit paisiblement une fenêtre, et fit respirer des sels à Elinor.

— Vous êtes mieux, dit-il. Ces spasmes n'ont rien d'étonnant, rien d'alarmant surtout. Remettez-vous, ma chère amie. Si vous m'en croyez, vous mangerez peu et vous vous coucherez de bonne heure. Maintenant, au revoir, à la hâte... je suis en retard d'un bon quart d'heure !

Il déposa un froid baiser sur le front de sa femme, et il partit en s'applaudissant d'avoir montré qu'il était le maître.

Afin de le bien prouver, il dîna hors de chez lui tous les autres jours de la semaine ; et cependant, il aimait sa femme ; et jusqu'alors il avait sacrifié ses goûts aux siens ; mais il s'était imaginé que mistress Bond soufflait à sa fille l'esprit de domination dont elle-même était possédée, et George, encouragé d'ailleurs par les conseils de ses amis, avait jugé nécessaire de déployer tout d'abord son autorité et de maintenir sa suprématie. Qui pourrait dire dans combien de folies les hommes se laissent entraîner par la seule crainte de *paraître* n'être pas *maîtres* au logis !

Elinor, cette fois, était blessée jusqu'au fond de l'âme. Comme beaucoup de jeunes femmes, elle avait cru que les souffrances d'une première grossesse lui donnaient le droit de se montrer plus exigeante que de coutume, et que George devait aller plus que jamais au devant de ses moindres désirs. Elle bouda ; il n'en tint aucun compte ; elle resta renfermée dans sa chambre ; il se contenta de venir la visiter *comme médecin*, lui ordonnant l'exercice, des potions calmantes, et disparaissant lorsque la *consultation* était donnée. Elinor savait qu'il ne rentrait que fort avant dans la nuit ; que souvent on venait le chercher en vain pour des malades qui le demandaient ; et elle entendait parfois les domestiques répondre : Monsieur est incommodé. On pouvait le croire, car la figure de George portait des traces trop visibles des excès auxquels il se laissait journellement entraîner.

Mistress Bond, par son imprudence, entretenait Elinor dans une exaspération qu'il aurait fallu calmer au contraire ; elle lui rapportait les bruits qui couraient dans la ville sur le compte de George ; et M. Bond, de son côté, revenait sans cesse sur l'impérieuse nécessité de rompre avec le baronnet dont les folies occupaient tout le monde et qui

emportait dans son tourbillon les admirateurs de son esprit et de sa magnificence.

Il était une personne encore, mistress West, qui s'intéressait vivement au bonheur d'Elinor, et qui lui aurait parlé raison, si Elinor avait voulu, ou plutôt si elle avait daigné l'écouter ; mais l'excellente femme était rarement reçue, et lorsqu'enfin elle parvenait jusqu'à Elinor, ne se trouvant pas encouragée dans les avis indirects qu'elle se permettait de donner sur la manière de s'y prendre pour ramener George, ce George dont elle connaissait si bien le caractère, elle retombait bientôt dans le silence, et se retirait le cœur gonflé de chagrin, car il lui semblait que les deux époux faisaient, chacun de son côté, tout ce qu'ils pouvaient pour se rendre malheureux.

Une espèce de raccommodement eut lieu pourtant quelques semaines avant la délivrance d'Elinor. Mais George avait mis des conditions au traité de paix ; ces conditions étaient que pas un mot ne serait dit sur le passé, et que sa femme s'abstien-drait, à l'avenir, de tout reproche et de toute remarque sur ce qu'il jugerait bon et à propos de faire ou de ne pas faire.

Le jour seulement où Elinor lui donna un fils, la réconciliation fut complète, fut sincère, et la jeune

mère commença à espérer qu'elle verrait renaître d'heureux jours. Elle voulut nourrir ; George y consentit, et, pendant quelques semaines, le calme du cœur, une félicité douce et sentie remplacèrent l'aigreur et l'amertume.

Depuis bien longtemps Elinor n'était pas allée dans le monde. George désira qu'elle y reparût, et comme les désirs de George étaient redevenus sa loi, Elinor se montra, pour la première fois, à une soirée chez lady Cleveland.

Elle l'avait vue quelque temps auparavant, et elle avait été frappée de son changement. Mais ce soir-là, ce changement était réellement effrayant. Elinor en fut d'autant plus touchée, qu'elle savait par son mari qu'il n'y avait plus qu'un seul remède à tenter, l'opération, et que lady Cleveland y était résignée. Elle en retardait le moment, parce que sir James devait partir pour aller passer un mois chez un ami, et elle voulait profiter de son absence afin de lui épargner d'affreuses angoisses. Inquiet de sa femme, sir James ayant voulu avoir l'avis de George et du docteur West, tous deux, d'après la prière de lady Cleveland, s'étaient entendus pour dire qu'au retour de la belle saison, on tenterait de nouveaux essais, et que sa position ne présentait rien d'alarmant.

Lady Cleveland faisait, ce soir-là, les honneurs de chez elle avec sa grâce accoutumée ; mais vainement elle espérait cacher sous un sourire sa préoccupation et ses souffrances, la contrainte qu'elle s'imposait devenait de plus en plus visible ; enfin elle s'échappa un moment.

Plusieurs groupes alors se formèrent, et l'on s'entretint à mi-voix de l'aveuglement de sir James, qui était peut-être le seul à ne pas s'apercevoir que sa femme dépérissait de jour en jour.

— Qu'en disent les médecins ? demanda quelqu'un.

— Mais, selon quelques mots que m'a dit l'autre jour Stanley, son état n'est pas dangereux, répondit-on.

— Si j'étais à la place de sir James, reprit le premier interlocuteur, j'en appellerais à Philippe à jeun !

— Comment, à Philippe à jeun ?

— Eh ! parbleu, rien n'est plus clair ! Il faut prendre le cher docteur entre le saut du lit et le déjeuner, et encore ne sais-je si Philippe serait à jeun !

Des éclats de rire accueillirent cette saillie.

Elinor, pâle et tremblante, fit un mouvement pour se lever ; mais craignant d'attirer les regards

sur elle, elle demeura immobile. La voix publique venait de lui apprendre comment était jugé son mari !

Dès qu'elle put sortir du salon sans être remarquée, elle s'échappa et se fit reconduire chez elle. George l'avait quittée peu de temps après leur arrivée chez lady Cleveland, pour aller voir un malade ; elle résolut d'attendre son retour.

Vers minuit, il rentra : mais un homme arrivait presque en même temps que lui, et venait le chercher pour une personne qui se mourait ; c'était hors de la ville, et il n'y avait pas un moment à perdre. George refusa d'abord ; le messenger insista, disant que la famille n'avait de confiance que dans le docteur Stanley ; George consentit enfin à le suivre.

Elinor perdant tout espoir de parler à son mari le jour même, se résigna à se mettre au lit. Vainement elle invoqua le sommeil ; la pensée de la tâche qu'elle avait à remplir le bannissait de ses paupières. Elle voulait, elle devait dire la vérité tout entière à George... Parfois elle doutait d'en avoir le courage... Mais sa fermeté renaissait lorsqu'elle portait les yeux vers le berceau de son enfant, qui dormait si paisiblement sous la protection de sa mère. Il ne s'agissait plus maintenant de

ménagement coupable ; son devoir était de rappeler George au respect de lui-même... La jeune mère aurait la force de tenter ce que la jeune femme n'avait pas osé faire !

Elle entendit son mari rentrer enfin ; et aussitôt elle se leva, quoiqu'il ne fût pas jour encore. Elinor savait qu'il sortirait de meilleure heure que de coutume pour se rendre à une campagne où il était attendu, et où il comptait aller en chassant.

Bientôt, quelques mouvements eurent lieu dans la maison. A la hâte, elle quitta son appartement et se rendit au salon. A son grand étonnement, elle y trouva George. Il ne s'était pas couché, et il avait passé la nuit dans un fauteuil.

— Eh ! quoi ! déjà debout ! s'écria-t-il en voyant paraître sa femme ; et il lui tendit les bras.

Elinor s'y précipita ; mais presque aussitôt se laissant glisser à ses genoux, elle se cacha la tête dans sa poitrine.

— Elinor ! que faites-vous ! qu'avez-vous ? s'écria George en s'efforçant de la relever.

— Non, laissez-moi ainsi ! C'est à genoux que je dois vous supplier d'avoir pitié de votre femme, de votre enfant et de vous-même !

— Au nom du ciel, relevez-vous ! Elinor ! que signifie cette scène ?

— George, laissez-moi appuyer mon front brûlant contre votre cœur ! Laissez-moi cacher dans votre sein la rougeur qui couvre mes joues au seul souvenir de ce que j'ai entendu hier !

— Eh ! qu'avez-vous entendu qui ait pu couvrir vos joues de rougeur ? Parlez ! Elinor ! A mon tour je vous supplie !

— Non, jamais mes lèvres ne pourront répéter ces mots affreux !... Et pourtant, il le faut... oui, il le faut !

— En vérité, Elinor, vous m'effrayez ! Regardez-moi !...

— Non, non !

— Vous aurait-on insultée ? aurait-on osé s'oublier ?...

— George... Il ne s'agit pas de moi... il s'agit de vous !... Chez lady Cleveland... hier soir... on s'est étonné de l'aveuglement de sir James... sur l'état de sa femme... On a demandé ce qu'en disent les médecins qui la soignent... Votre nom a été prononcé...

— Eh bien ! après ?

— Vos paroles ont été répétées...

— Lesquelles ?

— Vous avez dit, pour obéir à lady Cleveland, que son état... que sa maladie est sans danger...

— Mais c'est une chose convenue, vous le savez ?

— George, on a répondu qu'à la place de sir James...

— On prendrait un autre médecin, n'est-ce pas ?

— On a répondu qu'on en appellerait... à Philippe à jeun !

George tressaillit et fit un mouvement brusque pour se dégager des bras qui l'étreignaient, puis il repoussa Elinor. Elle se cacha la figure dans ses deux mains, et elle demeura à genoux, comme anéantie.

Soudain, Elinor se lève, et elle court chercher son fils, dont elle venait d'entendre la voix dans la pièce voisine ; elle le prend des bras de la berceuse sans s'apercevoir qu'un étranger était là, et, fermant la porte derrière elle, elle revient pour déposer l'enfant sur les genoux de George... Mais George s'est levé à son tour... Il va, il vient, sans regarder Elinor... Elinor, tout en pleurs, s'assied sur le canapé et presse étroitement son fils contre son sein.

— Voilà donc le monde ! s'écrie George tout à coup. Toujours méchant... toujours injuste !

— Ah ! dit Elinor, il n'est pas *toujours* ni *complètement* injuste et méchant !

— Que voulez-vous dire ? Eh ! quoi ? vous aussi, vous m'accusez, lorsque vous savez pourquoi je me tais ! Lorsque vous savez comment et pourquoi je consens à passer... pour un homme... qui ne sait pas son métier !

Elinor ne répondit pas ; elle berçait doucement l'enfant pour apaiser ses cris, et ses larmes continuaient de couler.

— George, dit-elle enfin avec résolution, et en tournant vers lui son visage baigné de pleurs, j'en appelle à votre conscience ! Êtes-vous pur de tout reproche ?... Et ces mots, ces mots d'une dérision si cruelle : *j'en appellerais à Philippe...*

— Taisez-vous ! s'écria George avec impétuosité. Je ne sais en vérité si ce n'est pas votre mère qui vous a soufflé cette infernale méchanceté !

— Ah ! George, pouvez-vous croire...

— Oh ! je connais les femmes ! je connais leurs ruses, leur constance pour arriver à dompter un mari qui ose vouloir être le maître ! Je prouverai à vous, d'abord, qu'ici les rôles ne seront pas intervertis, et, au public... que Philippe est à jeun !

A ces mots, George sortit en appelant ses chiens, et il ferma la porte après lui avec violence.

« Qu'ai-je fait, mon Dieu, qu'ai-je fait ! disait Elinor désespérée. O mon fils, mon Frédérik !...

Pauvre enfant ! Ta vue même n'a pu l'attendrir !... La mère, l'enfant, il repousse tout !... Il nous rejette !... Il nous fuit !... Qu'est devenu l'amour qu'il me jurait !... Qu'est devenue cette tendresse qui devait être éternelle ! Quelques mois ont suffi pour tout anéantir !... Sans remords, sans honte, il retourne à sa vie passée ! car, je le vois trop à présent, mon père avait raison !... ce n'étaient point des calomnies !... Tais-toi, oh ! tais-toi, cher enfant !... Ta mère doit pleurer, mais toi !... oh ! toi aussi tu pleureras un jour, pauvre ange !... et elles seront bien amères les larmes que tu verseras... car ton père ne t'aime pas !... Est-il possible que ce soit là ce George si admiré, et qui m'apparut comme si digne de l'être !... A-t-il donc oublié l'exemple donné par ce pauvre paysan, qui nous promettait la lune de miel quand viendraient au monde des enfants ! A-t-il donc perdu la mémoire de ces mots si simples : J'ai rompu, pour mes enfants, avec les habitudes, avec les connaissances qui m'avaient empêché d'être sage... Ah ! George ! George ! Au lieu de rompre ces liens honteux, vous les avez renoués !... Et cependant votre intelligence est supérieure ! Et cependant les lumières apportées par l'éducation ne vous ont pas manqué !...

Mon Dieu, ayez pitié de lui et de moi ! Mon Dieu, prenez en pitié la mère et l'enfant ! »

Pendant qu'Elinor s'abandonnait à une trop juste douleur, George, marchant à grands pas, sortait de la ville et se rendait à la maison de campagne où il était attendu. Malgré lui, sa conscience, qu'Elinor venait d'invoquer, parlait bien haut, et la rougeur de la honte se mêlait sur ses joues à celle de la colère. Non, le monde, qu'il avait accusé d'injustice et de méchanceté, ne se montrait, cette fois, ni méchant ni injuste ; il était trop vrai que, depuis quelques mois surtout, un affreux penchant pour cette surexcitation factice que donne l'usage des liqueurs spiritueuses l'avait emporté presque constamment sur la résolution prise de fuir les occasions où la contagion de l'exemple, l'indulgence assez générale de la société, et l'usage où l'on est, en Angleterre, de prolonger les plaisirs de la table, étaient venues l'entraîner en l'excusant à ses propres yeux.

George se trouvait obligé de reconnaître, au moins tout bas, que sa conduite n'était pas faite pour lui acquérir la confiance des parents, des amis de ceux pour lesquels on réclamait ses soins ; il se disait même, ce qu'Elinor n'avait pas osé lui dire, que la société de sir James ne lui valait rien,

et que, pour échapper au danger, il devait refuser les nombreuses invitations à dîner que chacun lui faisait à l'envi. George, à la fin d'un repas, était pétillant d'esprit, de malice et de fine raillerie ; alors sir James proclamait en lui son digne disciple, un élève dont il se montrait fier. Quelquefois aussi, George avait trouvé, dans cet état d'excitation, une puissance pour l'étude qui lui rendait le travail si prompt, si facile, qu'il était émerveillé de ce que sa plume produisait ; et, peu à peu, lorsqu'il devait passer la nuit au travail, lorsqu'il avait à faire de ces longues et laborieuses recherches qui exigent l'emploi de toutes les puissances intellectuelles, il s'était accoutumé à recourir, dans son cabinet même, aux stimulants perfides, qui le laissaient le lendemain sans force physique, sans force morale, abattu, énérvé, et tellement différent de lui-même, que vainement il cherchait à rassembler ses idées.

Pauvre Elinor ! ah ! le mal était déjà bien plus grand qu'elle ne se le figurait, et la science acquise par le médecin contribuait, en ce moment, autant que la conscience, à effrayer George sur le présent et sur l'avenir.

Mais son orgueil se réveillait à la seule pensée de paraître céder aux représentations de sa femme,

et de se soumettre, comme son beau-père, au *joug conjugal*. Loin de savoir gré à Elinor d'avoir donné l'éveil à des réflexions salutaires, il s'indignait contre celle qui était parvenue à le mettre si mal avec lui-même, que son esprit fut, pendant toute cette journée, harcelé, dominé par ces mots : *J'en appellerais à Philippe à jeun !...*

Il ne rentra que fort tard, et, s'habillant à la hâte, il dit à un domestique, sans même s'informer de sa femme et de son enfant : « Si l'on vient me demander pour quelque malade, vous enverrez chez sir James ; c'est là que je dîne. »

Elinor comprit que la scène du matin avait produit un effet tout à fait contraire à celui qu'elle espérait, et elle demanda à Dieu la force de se résigner à un malheur peut-être sans remède.

Dans la nuit, on vint chercher le docteur Stanley ; il n'était pas rentré. Elinor, qui veillait tristement auprès du berceau de son fils, descendit pour s'informer s'il y avait urgence.

— Oui, madame, oh ! oui ! mon enfant est au plus mal ! s'écria le malheureux père.

— Courez chez le docteur West, dit-elle à l'un de ses domestiques ; avertissez-le que c'est pour un cas pressant...

— Je ne veux pas du docteur West, s'écria le

paysan ; c'est le docteur Stanley que je veux.

— Mais... c'est qu'il est... occupé... je doute qu'il puisse venir à l'instant...

— Madame, je vous en supplie, envoyez-le chercher, ou plutôt donnez-moi l'adresse, je cours le chercher à l'instant...

— Je vais envoyer... allez toujours devant...

— Non ! non ! non ! je ne sors d'ici qu'avec le docteur, ou bien pour aller le chercher moi-même.

Elinor savait trop que son mari, en supposant qu'il consentît à se déranger, ne serait pas en état de donner des soins à un malade. Son anxiété était affreuse.

— Attendez vite le cabriolet, dit-elle enfin ; la course est longue... Mon brave homme, si vous m'en croyez, demandez plutôt le docteur West...

— Le docteur West ne sort plus la nuit, répondit le paysan. D'ailleurs, nous n'avons pas confiance en lui...

— Mais si le danger est imminent, il vaudrait mieux pourtant aller chez M. West ; il a un élève fort instruit...

— Je veux le docteur Stanley, et pas d'autre.

— Mais, malheureux, s'il ne peut vous accompagner, et que, pendant tous ces débats, votre enfant succombe !

— Oh ! il n'y a pas de temps perdu, puisqu'on attelle le cabriolet. Quant à ne pas venir, je n'en ai pas peur, le docteur sait que nous payons bien !

— Vous ne paieriez pas, s'écria Elinor vivement, que mon mari ne vous refuserait pas ses soins... Il ne les refuse à personne.

— Pardon, excuse, Madame. Je suis si troublé...

— Tommy, allez à l'instant chercher votre maître.

— J'y vais aussi...

— Non, restez. Il faudra, dans tous les cas, repasser par ici, et je veux que George prenne un manteau... Les nuits sont froides.

— Que de retards, bon Dieu ! s'écria le pauvre père. Pourvu que nous arrivions encore à temps !

Elinor partageait ses angoisses, et, à celles qu'elle éprouvait, se joignait la crainte trop fondée que George ne fût hors d'état d'aller donner des soins au petit mourant.

Afin de s'étourdir elle-même, autant que pour faire prendre patience au paysan, elle s'informa quelle était la maladie de l'enfant ; si cette maladie datait de loin ; à peine Elinor comprenait-elle les réponses, tant son esprit était obscurci par une douloureuse préoccupation... Enfin, le bruit d'une

voiture courant rapidement se fit entendre... Elinor se précipita la première à la porte... Un coup-d'œil lui suffit pour reconnaître que ses craintes n'avaient été que trop fondées...

— Vous êtes malade, mon cher George, dit-elle en dissimulant l'indignation et le dégoût qu'elle éprouvait.

— Partons, partons ! s'écria le paysan ; et, s'élançant dans la voiture, il mit le cheval au galop.

V

UNE AMIE.

Au petit jour, Elinor entendit rentrer son mari ; elle avait passé le reste de la nuit dans de vives inquiétudes. Impatiente de savoir si George était arrivé à temps, ce qu'il avait fait, ou plutôt ce qu'il avait pu faire, et cependant tremblante à la seule idée de ce qu'elle allait apprendre, elle attendit que la porte de l'appartement de George se fût fermée, pour sonner ; mais abandonnant aussitôt le cordon de la sonnette, elle prit le parti de descendre.

— Eh bien ? demanda-t-elle à Tommy.

— Madame, l'enfant était mort quand Monsieur est arrivé.

— Mort !

— Oui, Madame. Selon ce qu'a dit la mère, il a passé un instant après que le père venait de partir ; ainsi Monsieur serait arrivé une heure plus tôt, qu'il n'en aurait été ni plus ni moins.

« Mon Dieu, je vous rends grâces d'avoir épargné à George un affreux remords ! » murmura tout bas Elinor, en appuyant ses deux mains sur son cœur qui battait violemment ; et elle remonta dans son appartement.

Abattue par les secousses qui, depuis l'avant-veille, s'étaient succédées sans relâche, Elinor se coucha enfin, et un sommeil agité l'enleva pour quelques instants au sentiment de ses peines. Elle eut de ces rêves effrayants qui rendent le sommeil aussi cruel que la veille ; elle vit mourir cet enfant pour lequel le père était venu chercher George ; elle assista aux scènes déchirantes qui précèdent et qui suivent le moment suprême où l'âme se détache de son enveloppe terrestre, et où ceux qui doivent survivre voient les progrès du mal sans pouvoir s'y opposer ; où ils sentent, pour ainsi dire, la disparition de la vie...

Elinor s'éveilla en jetant un cri d'effroi ; cet enfant qu'elle venait de voir mourir, avait les traits de son fils !... Une sueur froide la baignait tout entière. Elle s'élance hors de son lit, court au berceau... le berceau était vide.

« Mon fils ! mon fils ! » crie Elinor hors d'elle-même ; elle ouvre la porte, et tombe sans connaissance sur le seuil.....

Le jour suivant, Elinor en proie à une fièvre ardente, ne reconnaissait aucune des personnes qui veillaient autour d'elle. George ne quittait son chevet que rarement, et toujours pour peu de temps. Il était redevenu pour elle le George d'autrefois, l'époux amant qu'elle avait aimé. Sans cesse Elinor l'appelait, alors même qu'il était auprès d'elle ; elle appelait aussi son fils avec des cris déchirants, son fils qu'on mettait dans ses bras sans que ses yeux égarés pussent le reconnaître ; mais, par un instinct de mère, elle cherchait de la main le berceau qu'on avait placé tout auprès de son lit, et si, en tâtonnant, elle n'y trouvait pas l'enfant, comme il était arrivé le jour où la berceuse était venue le prendre pour qu'il n'interrompît pas le sommeil de sa mère, son délire augmentait.

Un matin, mistress West vit entrer chez elle le docteur Stanley. Il était pâle et changé.

— Ma chère dame West, dit-il, non sans quelque hésitation, je viens vous demander un service !

— Parlez, George ; vous savez quelle est mon affection pour vous !

— C'est parce que je le sais, chère madame, que j'ai la hardiesse de vous supplier de laisser pour quelques jours à miss Marie le soin de votre maison, et de venir surveiller la stricte exécution des

ordonnances que le docteur West et moi nous avons faites pour ma malheureuse femme.

— Est-elle donc si mal ?

— Oui, elle est bien mal, très-mal !

— Sa mère est sans doute auprès d'elle ainsi que ses sœurs aînées ?

Un nuage passa sur le front de George.

— Ma belle-mère et moi, dit-il, nous ne pouvons nous accorder ; nous sommes en cet instant à peu-près brouillés... Quant à mes belles-sœurs, ce sont des étourdies, incapables d'avoir deux idées qui aient de la suite.

Il y eut un moment de silence. Mistress West avait pour système de ne jamais catéchiser un homme qui est en colère ou qui a du chagrin, et quoiqu'elle désapprouvât George de s'être brouillé avec sa belle-mère dans un pareil moment, elle ne dit pas un mot et ne se permit pas un geste qui pût faire deviner sa désapprobation.

— Je comprends, reprit-elle, après un moment de silence et en hésitant, qu'il y ait besoin de surveillance autour de la malade et chez vous, mon cher George. Puisque vous n'avez plus qu'une garde et des domestiques, tout doit aller mal. Votre femme nourrit, il me semble ?

— Elle nourrissait, mais le lait a disparu, il s'est

porté à la tête ; c'est ce qui rend plus dangereuse encore sa position ; et comme si tout devait se réunir pour me désoler, la nourrice que j'ai prise ne veut pas rester ; j'avais promis, en effet, de la garder peu de jours et de lui laisser emporter l'enfant à la campagne ; mais Elinor cherche sans cesse son fils... Je vous en prie, mistress West, venez ! La douleur, la maladie, le désordre sont chez moi, et je ne peux abandonner tous mes malades pour me consacrer à tant de soins. Je le ferais d'ailleurs, que je ne remplacerais jamais une femme, et une femme telle que vous !

— Si j'hésite, reprit mistress West, après un moment de silence, c'est que je crains... de contrarier par ma présence mistress Stanley. J'ai quelque raison de croire que mes soins pourraient lui paraître peu agréables.

— Oubliez le passé, je vous en conjure, chère Madame, et ayez pitié de nous deux, de nous trois hélas ! Elinor ne reconnaît personne.

— Eh ! bien, je vais chez vous à l'instant. Permettez-moi seulement de prendre le temps nécessaire pour mettre ma maison sur un tel pied qu'on puisse se passer de moi, et que mon mari, mes enfants n'aient pas à souffrir de mon absence.

Cette tâche était facile, car il n'y avait pas de

maison mieux ordonnée que celle de mistress West. Les choses étaient arrangées de telle sorte, que jamais on n'y entendait gronder, et que tout y marchait avec autant de régularité que de ponctualité.

Mistress West laissa à sa fille aînée un petit mot pour son mari, et elle se rendit aussitôt chez George. Il l'attendait, mais il n'eut que le temps de la conduire à la chambre de sa femme, car au moment où elle arrivait, on venait le chercher pour lady Cleveland.

Mistress West s'approcha doucement du lit sur lequel Elinor était étendue sans mouvement ; un anéantissement complet succédait presque toujours aux accès de délire. Elinor, par sa complète immobilité, aurait pu passer pour morte, si la vive coloration de ses joues et sa respiration haletante n'avaient fait reconnaître qu'elle vivait et qu'elle souffrait.

— Pouvez-vous sangloter ainsi dans la chambre d'une pauvre malade ? dit à mi-voix mistress West, en allant vers la fenêtre auprès de laquelle la nourrice pleurait sans se contraindre. Elle prit cette femme par la main et lui fit des représentations affectueuses en lui montrant le lit et la malade, dont la main étendue vers une berceuse vide et placée à terre, témoignait assez de ses constantes pré-

occupations. Venez, il n'est pas possible de s'expliquer ici; et elle l'entraîna doucement hors de la chambre.

Il fut facile à mistress West d'obtenir de la nourrice l'aveu des principales causes de son chagrin; elle apprit ainsi que mistress Bond, au lieu de calmer l'exaspération de cette femme, l'avait augmentée par son extrême dureté, en lui disant qu'on la payait assez chèrement pour pouvoir disposer d'elle.

— Nous causerons de tout cela plus tard, reprit doucement mistress West. Le docteur comprendra que, prise à l'improviste et croyant ne pas rester, vous avez besoin d'aller pour quelques heures chez vous; pendant ce temps, je veillerai sur l'enfant. Où est-il? Où est la garde-malade?

— A l'office, tous les deux, Madame. Le petit criait si fort, qu'il a fallu l'emporter, et moi, je suis restée auprès de Madame, tandis que la garde-malade allait déjeuner, répondit la nourrice déjà consolée par les bonnes paroles qui venaient de lui être adressées.

— Eh! bien, il faut aller déjeuner paisiblement avec elle et la prévenir qu'elle peut prendre un peu de repos. Je n'aurai pas besoin d'elle de toute la matinée.

Mistress West rentra dans la chambre d'Elinor,

et s'agenouillant auprès de son lit, elle pria avec ferveur pour la jeune femme, pour George, et pour l'enfant.

Ainsi fortifiée, mistress West se releva et jetant un coup d'œil autour d'elle, elle se demanda par où elle commencerait pour établir un peu d'ordre dans cette chambre. Mistress West ne se trouvait pas à l'aise lorsqu'autour d'elle chaque chose n'était pas à sa place ; elle portait l'amour de l'ordre et de la propreté jusqu'à la minutie.

Accoutumée à aller et venir dans la chambre d'un malade sans manifester sa présence par le plus léger bruit, mistress West fit disparaître un chapeau et une cravache, oubliés sur une chaise depuis plus d'un jour, et qui, dès en entrant, avaient choqué sa vue ; elle enleva une cage dans laquelle criait et chantait un oiseau des Canaries ; la berce-lonnette fut placée de manière à ce qu'Elinor, en allongeant un peu le bras, pût la toucher ; les fioles, les tasses éparses sur la toilette, sur la cheminée et sur les tables, furent réunies et *classées* de telle façon qu'on n'eût pas à chercher pour trouver à l'instant ce qu'il fallait ; la poussière disparut peu à peu, car mistress West avait pour principe que la propreté la plus recherchée est aussi nécessaire à un malade que le silence ; et l'on voyait de reste

que la pauvre Elinor avait été livrée aux seuls soins de mercenaires.

Mais ce n'était pas seulement dans cette chambre qu'il fallait rétablir l'ordre et maintenir le silence. Les domestiques n'obéissent pas volontiers les uns aux autres ; les garde-malades, les nourrices sont, de leur côté, fort disposées à user envers eux d'une autorité despotique, et il en résulte souvent des querelles, dont les bruits parviennent jusqu'au lit de douleur. Du jour où mistress West se fut établie au chevet d'Elinor, la paix régna partout ; les ordonnances des deux médecins furent exécutées avec la plus stricte ponctualité ; rien ne vint plus troubler le silence et le repos autour de la jeune malade, et l'action bienfaisante de ces soins éclairés tarda peu à se faire sentir.

George, plus d'une fois, fut ému jusqu'au fond du cœur du dévouement presque maternel de cette femme si simple, si bonne, qu'il aurait dû présenter à Elinor comme un modèle à suivre, tandis qu'au contraire il avait nourri les injustes préventions excitées par le monde, qui donne trop souvent le nom de *ridicules* à ces vertus domestiques dont la pratique constante asseoit sur des bases solides le bonheur intérieur. Mistress West était sans doute minutieuse ; elle n'aurait pu briller dans un

salon ; mais son mari trouvait en elle du bon sens, de la raison, et cette raison, ce bon sens étaient souvent, pour lui, de bon conseil. Ainsi qu'il arrive aux personnes dont l'imagination est paisible, dont l'esprit ne *s'éparpille* pas sur une foule de choses à la fois, mistress West voyait juste et bien, et si elle parlait peu, elle savait écouter et comprendre.

George, avant de se marier, avait vécu dans son intimité, mais il ne l'avait pas jugée comme il la jugeait maintenant ; c'est que la jeunesse n'aime que ce qui est poétique ; que ce qui séduit sa vue par des dehors élégants et gracieux, et son imagination par l'inattendu ; le positif la repousse ; dans sa folie, elle s'en indigne ; dans sa folie, elle va jusqu'à mépriser quiconque en fait la principale affaire de la vie.

Mistress West, de son côté, voyait George sous un tout autre aspect que précédemment, et la surprise qu'elle éprouvait était loin d'être flatteuse comme celle qu'elle faisait naître. Vainement elle cherchait à retrouver en lui cette activité de la pensée et cette expression animée qui donnaient jadis à ses yeux et à tous ses traits un attrait irrésistible ; l'œil infiltré de sang n'avait plus d'éclat ; la bouche, quand elle souriait, se contractait par un mouve-



ment involontaire, et exprimait, non plus la franchise et la gaieté, mais quelque chose de contraint et souvent une sorte de niaiserie touchant à l'imbécillité. Par moment, mistress West croyait retrouver le George d'autrefois ; mais, bientôt elle devinait la source de cette animation passagère, et, d'autant plus aisément, que les désordres auxquels il se livrait commençaient à être connus de tous.

« Je prierai mon mari de lui parler, se disait l'excellente femme. Quel dommage si le plus affreux des vices venait détruire un bel avenir, et le bonheur de cette jeune mère et de son enfant ! »

Mistress West avait passé auprès d'Elinor une semaine tout entière, ne se permettant que de rares et courtes apparitions chez elle. Déjà Elinor avait recouvré sa raison, et elle montrait qu'elle reconnaissait ceux qui l'entouraient. Plusieurs fois, ses yeux s'étaient fixés sur mistress West avec l'expression d'un profond étonnement ; elle semblait douter d'elle-même et se demander si quelque illusion ne l'abusait pas.

Un matin, mistress West venait de la quitter, Elinor dit à George qui était assis auprès d'elle et qui consultait son pouls avec attention : — Mon ami, je dois avoir encore la fièvre, car je rêve encore, et

l'un de mes rêves, c'est de voir toujours et toujours devant moi la figure de mistress West... D'abord il m'a semblé qu'un bon ange était descendu sur la terre pour me secourir, tant j'éprouvais du soulagement des soins qui m'étaient donnés... Peu à peu, ce bon ange a pris les traits de mistress West ! Et il les conserve encore à présent.

— Il les conservera toujours, répondit George d'un ton sérieux, car ce bon ange n'est autre que mistress West elle-même ; vous et moi, nous avons été bien injustes envers elle !

— Oh ! bénie soit-elle ! s'écria Elinor ; et bénie soit aussi cette affreuse maladie, qui vous a ramené près de moi, qui m'a rendu votre tendresse ! George, vos soins m'ont prouvé que vous m'aimez toujours !

— Ne vous agitez pas ainsi, mon amour, reprit George avec douceur. Renaissez paisiblement à la vie.

— Et au bonheur, n'est-ce pas ? George, vous m'avez pardonné ma hardiesse ?

— Ne parlons plus du passé, vivons l'un pour l'autre, vivons pour notre enfant !

A ces paroles, de douces larmes coulèrent lentement sur les joues amaigries d'Elinor. Elle passa les bras autour du cou de son mari, et murmura à voix basse ces mots : Non, ne parlons plus du passé, et qu'il soit effacé sans retour !

C'est dans la jeunesse surtout que le bien-être de la convalescence se fait sentir dans toute sa plénitude. Elinor ressaisissait la vie avec un bonheur ineffable, et rien, pendant les premiers jours, ne vint troubler ces sensations délicieuses, dont la source première est dans la cessation de toutes les douleurs; mais bientôt elle s'étonna de ne voir ni sa mère ni ses sœurs; mistress West était la seule personne qui pénétrât auprès de la convalescente. Peu à peu, aussi, George se montra moins assidu. Le premier mouvement d'Elinor fut de s'en plaindre; puis elle se dit que George, passant sa vie auprès des malades, était fort excusable ne pas s'enfermer, en rentrant, dans la chambre d'une personne qui ne pouvait lui offrir aucune distraction. Aucune distraction! et pourtant Elinor avait toujours à lui raconter tant de choses charmantes de l'intelligence déjà si remarquable, assurait-elle, que montrait leur fils! Mais il arrivait souvent que George écoutait d'un air distrait; Elinor le lui pardonnait encore, en se disant : « Pour nous autres femmes, la principale affaire est d'aimer; pour l'homme, ce n'est qu'une chose secondaire! » Bien des fois déjà, le nom de sa mère était venu sur ses lèvres, et elle n'avait pas osé le prononcer. Un secret pressentiment lui disait que quelque discussion avait eu lieu sans doute pendant sa maladie;

mais à qui s'en informer? Mistress West en était instruite vraisemblablement... Elinor répugnait à lui en parler. Les anciennes préventions renaissaient contre cette excellente femme, en dépit de la reconnaissance, d'une reconnaissance bien sincère. Elinor ne pouvait s'empêcher de trouver le temps long lorsque mistress West était là. Malgré elle, elle remarquait ses continuelles minuties, l'étroitesse du cercle dans lequel tournaient ses idées... *Heureusement*, mistress West parlait fort peu, et volontiers elle passait dans le silence des heures entières, pourvu qu'elle eût entre les mains un travail à l'aiguille.

« A quoi pense-t-elle ? se demandait parfois Elinor. A rien, sans aucun doute. » Et dans le moment même où elle se faisait cette question, mistress West débattait peut-être avec elle-même la question de savoir si elle exciterait son mari à parler à George, ou bien si elle ne chercherait pas à attirer l'attention d'Elinor sur un sujet que mistress West jugeait lui être totalement inconnu, sur les devoirs d'une épouse... Telle est la puissance des jugements injustes du monde, que la femme du monde n'ose en appeler, et tel est l'éloignement des gens frivoles pour ceux qui n'ont que du bon sens, que cet éloignement l'emporte sur les plus

nobles sentiments du cœur. Ainsi, mistress West, qui avait tout sacrifié pour venir soigner Elinor dans une maladie cruelle, alors que tant de prétendues amies s'étaient contentées de s'écrire ou de se faire écrire à sa porte, voyait renaître les préventions premières ; ainsi elle n'obtenait, en retour de son affection si vraie et si désintéressée, que quelques expressions d'une gratitude étouffée par l'antipathie qu'inspiraient ses habitudes, ses manières et sa droite raison qui lui faisait envisager les choses sous leur véritable aspect !

Déjà, plus d'une fois, Elinor avait eu la pensée d'écrire à son père, ou bien à sa mère, pour leur dire combien elle regrettait de se trouver privée de leur présence, pour leur adresser de doux reproches sur l'abandon où tous deux la laissaient ; toujours elle avait hésité, ignorant ce qui avait pu se passer entre ses parents et son mari et jusqu'à quel point elle pouvait se permettre une plainte... Un soir enfin, elle se hasarda à en parler à George.

Dès les premiers mots, sa figure se rembrunit,

— J'ai dû, dit-il, après un moment d'hésitation, mettre fin à toutes les récriminations que se permettait votre mère. Elle serait femme à souffler la discorde partout où les lois divines et humaines ne sont pas méconnues comme on le voit chez elle,

c'est-à-dire, partout où le mari n'obéit pas à sa femme. Elle s'est permis de blâmer ma conduite, de condamner votre *longanimité* à mon égard ; elle a prétendu me faire rompre des liaisons qui ont aujourd'hui le malheur de lui déplaire...

— George, dit Elinor doucement, je ne veux pas revenir sur le passé, puisque je l'ai promis ; mais ma mère n'a-t-elle pas eu raison de vous faire quelques observations... toutes dans votre intérêt ?

— Expliquons-nous une bonne fois, s'écria George impatientement. Je suis d'âge à savoir me conduire, je pense ! Je suis d'âge encore à sentir les torts que je peux avoir eus. Il n'est donc pas nécessaire de venir me les reprocher sans cesse et de me sermonner, de me catéchiser comme si je n'étais qu'un écolier. J'ai des envieux, j'ai des ennemis. On a fait sonner bien haut, parce qu'il s'agissait de moi, des choses qui passent en général inaperçues...

— Mon ami, c'est que la position d'un médecin est si différente...

— Ah ! faites-moi grâce ! s'écria George, et veuillez croire que mon propre intérêt me guidera mieux et me retiendra plus puissamment que toutes les représentations du monde ! Quant à rompre avec sir James, je n'en vois ni la nécessité, ni la possibilité.

— Comme vous, mon ami, je trouve que c'est impossible, seulement vous pourriez peut-être refuser...

— Ses invitations à dîner, n'est-ce pas cela que vous voulez dire ? Qu'arrivera-t-il, si je les refuse ? Il faudra alors refuser partout ailleurs, vivre en ermite, devenir un ours inabordable, et cela, au moment où j'ai plus que jamais besoin de me lancer dans le monde ! La guérison de lady Cleveland, car je ne doute pas de cette cure, la malade est courageuse et la maladie n'est chez elle que la suite d'un accident, va établir enfin ma réputation de telle façon, que je pourrai me délivrer de l'espèce d'association que j'ai formée, en débutant, avec mon confrère, le docteur West. C'est là le but de mon ambition. Pour l'atteindre, l'amitié, la protection de sir James me sont nécessaires ; je ne romprai donc ni avec sir James ni avec le monde. Votre mère n'a pas voulu reconnaître que j'ai raison. Elle m'a parlé d'un ton... qu'il ne m'était pas possible de tolérer ; voilà ce qui a eu lieu entre nous deux, et voilà pourquoi, à la suite de quelques mots un peu vifs, elle est sortie de cette maison en promettant de n'y point rentrer et de ne pas *permettre à son mari* et à ses enfants d'en approcher tant que je ne me serai pas soumis à sa *volonté suprême*. C'est maintenant à vous de voir, Elinor, ce

que vous avez à faire. Je comprends que vous désiriez de ne point rompre avec vos parents ; ce serait d'ailleurs d'un mauvais effet dans le monde ; mais vous devez, à votre tour, comprendre que je ne me laisserai pas mener comme un petit garçon. Je ne vous dirai pas de choisir entre vos parents et votre mari ; les choses n'en sont pas là, Dieu merci ! mais je vous dirai de vous arranger de manière à ce que votre mère ne me tourmente pas et se contente de mener son mari puisqu'il veut bien se laisser faire... Parlons d'autre chose. Lady Cleveland veut absolument que je l'excuse auprès de vous pour n'être pas venue vous visiter pendant votre maladie. Personne, assurément, n'est plus excusable. Elle donnera bientôt une soirée, et elle compte vous y voir. Je vous annonce une foule d'autres invitations qu'il faudra accepter ; votre état de nourrice vous retenait forcément au logis ; maintenant rien ne s'opposera plus à ce que vous preniez part des plaisirs que nous offre le monde. Vous savez que je dîne en ville aujourd'hui.

Elinor pâlit ; elle allait se permettre peut-être quelque observation, mais en ce moment on annonça mistress West, et George s'esquiva, après avoir engagé cette dernière à tenir compagnie à sa femme pour le dîner et pour toute la soirée.

Comme toujours, la pauvre dame était arrivée mal à propos. Elle tarda peu à s'en apercevoir; mais comment se retirer à présent qu'elle avait accepté? Quel prétexte imaginer alors qu'elle était venue dans l'espoir de trouver Elinor seule et de lui parler enfin d'un sujet délicat à traiter, mais dont elle sentait de plus en plus l'importance et même l'urgence?

Timide et un peu gauche, ainsi que le sont les personnes auxquelles manque l'usage du monde, mistress West s'assit auprès du fauteuil d'Elinor, et prenant l'ouvrage qu'elle emportait toujours avec elle, elle se mit à travailler sans rien dire.

Elinor gardait également le silence. Elle s'irritait tout bas du manque de savoir-vivre de mistress West; elle se disait que mistress West aurait dû comprendre que son invitation n'étant pas venue appuyer celle de son mari, il aurait fallu refuser. Mais *il y a des gens* qui ne comprennent rien; *il y a des gens* dont on ne peut se débarrasser...

— Quelles nouvelles? demanda Elinor, en cachant avec peine la vive contrariété qu'elle éprouvait.

Mistress West répondit avec douceur qu'elle ne savait rien de nouveau, si ce n'était la mort d'une jeune femme qui venait de succomber à une ma-

ladie à peu près semblable à celle qu'avait éprouvée Elinor. Le docteur West l'avait soignée, et il avait eu la douleur de la voir mourir.

— Les uns meurent, les autres vivent, on ne sait trop pourquoi, reprit Elinor d'un air distrait.

— Mais la Providence le sait ! répliqua mistress West.

— Ce pourquoi, ajouta Elinor, je me le suis déjà demandé plus d'une fois. La jeune femme dont vous parlez était peut-être plus utile que moi sur la terre !.. Et pourtant elle s'en va... tandis que je reste !

— Elinor, pouvez-vous parler ainsi ? .. N'avez-vous donc pas une tâche à remplir ? et une tâche difficile !

Elinor regarda mistress West d'un air surpris.

— Écoutez-moi, je vous prie ! continua mistress West, en puisant du courage dans la droiture de ses intentions. Si je suis venue aujourd'hui, si j'ai accepté une invitation que vous n'avez pas sanctionnée, c'est que j'avais un motif... un motif sérieux de venir, un besoin réel de me trouver seule avec vous.

— Ce début m'alarme en vérité ! répliqua Elinor, en s'efforçant de sourire.

— Je ne veux, ma chère enfant, ni vous alarmer,

ni vous affliger... et pourtant... je dois parler et je parlerai !

Après ces mots, il y eut un long silence. Elinor ne se sentait pas disposée à le rompre ; et mistress West, quoiqu'elle se fût préparée à cet entretien, ne pouvait réussir à trouver le premier mot de l'entrée en matière.

— Oui, dit-elle enfin, vous avez une grande tâche à remplir, et c'est pourquoi la divine Providence vous a laissée sur la terre... Cette tâche, Elinor, vous l'avez acceptée en prenant George pour époux... vous devez le comprendre maintenant... et me comprendre aussi !

— Je ne sais réellement, chère Madame, répliqua Elinor d'un ton froid, ce que vous voulez dire !

— Vous le savez fort bien, ma chère enfant, et nous nous entendons à demi-mot. Mais, avant tout, permettez-moi de faire ici mon apologie. Je sais, et toute femme sensée doit le savoir, que s'immiscer dans l'intérieur d'un ménage, est chose difficile toujours, dangereuse quelquefois...

— Oui, Madame, difficile et dangereuse *toujours* ! dit Elinor avec sécheresse.

— Mais quand on aime sincèrement les gens, reprit mistress West d'un ton paisible, on sait vaincre les difficultés et braver le danger.

La porte s'ouvrit, et le domestique annonça que Madame était servie.

Elinor se leva. Pour la première fois elle allait descendre dans la salle à manger ; elle avait espéré que son mari assisterait à cette fête d'intérieur ; qu'il voudrait la ramener lui-même à la place que la maîtresse de maison occupe à table... place qui était restée vide depuis si longtemps, et qui pouvait rester vide à jamais !... Il n'y avait même pas pensé ! Il voyait, dans le retour d'Elinor à la santé, le retour de sa liberté, et il en profitait pour voler de nouveau à de honteux plaisirs !

VI

UN PARJURE.

Le dîner fut silencieux et court. Elinor et mistress West, également préoccupées, quittèrent en même temps la table, et l'on remonta dans la chambre de la jeune femme, où le thé avait été servi.

Reprendre l'entretien sans s'y voir encouragée était difficile pour mistress West. Elinor ne se montrait pas disposée à faire le moindre effort pour l'aider... Mais soudain, réfléchissant que mistress West était femme à rester jusqu'à ce qu'elle eût trouvé moyen de se faire écouter, et que si elle ne s'en allait que tard, elle pourrait voir de ses propres yeux dans quel état rentrerait George, trop probablement, Elinor se décida à provoquer le *sermon* que, d'abord, elle avait résolu d'éviter à tout prix.

— N'aviez-vous pas quelque chose à me dire,

Madame? demanda-t-elle d'un air peu engageant.

— Oui... en effet, répondit mistress West, déconcertée par cette brusque interpellation; quelque chose de pénible... mais Dieu me donnera la force d'accomplir mon devoir... car c'est un devoir pour une amie... pour une personne qui vous est tendrement attachée, vous le savez, Elinor!..

— Au fait, Madame, je vous en prie! j'ai hâte de vous voir délivrée du fardeau qui vous oppresse.

— Eh! bien, c'est au sujet de votre mari que j'ai à vous parler.

Une vive rougeur colora les joues encore amaigries de la jeune femme.

— De mon mari? répéta-t-elle avec un sourire contraint.

— Ma chère Elinor, dit mistress West en lui prenant la main, il n'y a pas bien longtemps que je vous connais, il n'y a pas bien longtemps que je vous aime... le lien qui nous unit peut être facilement rompu; bien facilement vous pouvez vous délivrer de moi si je vous importune, mais il n'en est pas ainsi en ce qui touche votre mari. Il était orphelin, il était l'élève de M. West; il a tenu et il tient encore, dans ma maison et dans mon cœur, la place d'un fils, Oui, j'ai été pour lui une mère,

et les yeux d'une mère sont clairvoyants ! les yeux d'une mère découvrent de loin ce qui peut menacer le bonheur de son enfant ! M. West et moi, nous nous sommes aperçus que George...

— Assez, Madame, assez ! s'écria Elinor toute émue. Pas un mot de plus, c'est inutile... mais moi, je vous dirai, puisque vous me forcez à parler, que le danger est passé.

— Et comment ?

— George a compris que ses intérêts exigent... qu'il change de conduite, et il en changera, j'en ai la certitude.

— Sans doute, ma chère enfant, son intérêt exige... qu'il se conduise autrement, s'il veut conserver l'estime publique et sa clientèle. Mais croyez-vous que cela suffira pour le retenir ?

— Madame, mon mari est en âge de raison !

— Écoutez-moi, Elinor, je vous en prie ! Vous comprenez bien, ma chère enfant, que si j'ai pris la résolution de vous parler à ce sujet, alors que vous relevez à peine d'une cruelle maladie, c'est que ce danger que vous croyez passé est plus que jamais pressant.. Je ne vois personne, vous le savez, il n'en est pas de même de M. West ; il voit beaucoup de monde, il entend dire beaucoup de choses... et son intention... n'est pas... ne peut pas

être... de continuer... l'association formée avec George.

— George, Madame, n'a pas non plus l'intention de la continuer, répliqua Elinor avec une certaine hauteur.

— Voyons, ne nous aigrissons pas, dit doucement mistress West. Ma chère enfant, il faut m'écouter comme je vous parle, tranquillement, paisiblement. George n'est pas naturellement vicieux... Laissez-moi donc dire ! Mais il est léger de caractère ; mais il aime tout ce qui fait du bruit, tout ce qui fait de l'éclat, et c'est ainsi qu'il s'est attaché à sir James. Mon mari lui avait dit cent et cent fois que cette connaissance ne valait rien pour un jeune homme ; que sir James finirait tôt ou tard par lui porter un grand préjudice... Lorsque George nous annonça qu'il allait se marier, nous pensâmes que sa jeune femme obtiendrait ce que nous n'avions pu obtenir, si surtout elle était avertie du danger... Ce n'est pas un reproche que je veux vous faire, ma chère enfant, mais au lieu de rechercher les vrais amis de votre mari, vous les avez fuis. Je comptais vous donner quelques conseils... ceux de vos parents ne pouvaient vous manquer, sans aucun doute, mais moi, je connaissais le caractère de George. Une jeune femme ne sait pas toujours user de son

empire dans un but utile au bonheur à venir. Toute enchantée d'avoir un mari amant qui court au-devant de ses moindres volontés, elle croit qu'elle régnera toujours... Cet empire disparaît, et comme elle n'a rien fondé de durable, il ne reste rien, absolument rien du passé, que des regrets bien inutiles !

— Madame, dit Elinor avec un peu d'amertume, vous oubliez que sir James est placé de manière à ouvrir à mon mari toutes les portes... Pouvais-je... devais-je?...

— Et s'il les lui ferme toutes, ma pauvre enfant ! Est-ce en vivant dans le monde que M. West a fait fortune ? Est-ce qu'un médecin est un homme comme un autre ? Est-ce qu'il a le temps de courir les bals, les fêtes, les concerts, et de dîner en ville?... surtout un jeune médecin !

— Que voulez-vous, Madame, le passé est passé, et il n'est pas possible de rompre maintenant avec sir James...

— Et ses amis, ajouta mistress West ; car s'il n'y avait encore que sir James, une fois lady Cleveland guérie, il serait encore possible... mais, vous avez raison, le passé est passé ; voyons maintenant le présent. C'est dans le présent qu'il faut agir. Ma chère enfant, vous voilà rétablie ; vous allez de nou-

veau vous lancer dans le monde ; vous allez recommencer cette vie si frivole qui détache de plus en plus une femme de la vie intérieure et de ses premiers devoirs, et vous oublierez, comme déjà vous l'avez fait, permettez que je vous le dise, que vous êtes épouse et chrétienne !

— Mais, Madame, en vérité...

— Elinor, il m'a fallu du courage pour commencer ; j'aurai du courage pour aller jusqu'au bout. Comme épouse, comme chrétienne, et, aujourd'hui, comme mère, votre devoir est de rappeler George à lui-même.

— Je l'ai fait, Madame.

— Vous l'avez fait une fois peut-être !

— Puis-je donc me rendre importune ? puis-je donc tourmenter mon mari sans cesse ni relâche ? D'ailleurs, j'ai promis d'oublier le passé...

— Je vous en prie, écoutez-moi patiemment. Une épouse, voyez-vous, c'est l'amie de son époux, la meilleure de toutes les amies, et si elle doit ne pas le tourmenter pour des bagatelles, elle doit oser tout dire quand il s'agit de ce qui peut compromettre leur bonheur à tous deux, en ce monde et dans l'autre. Est-ce que les intérêts humains, ma chère enfant, peuvent suffire à retenir un seul d'entre nous dans la bonne voie ? Est-ce que l'a-

mour et la crainte de Dieu ne doivent pas nous guider, nous éclairer et nous soutenir sans cesse ? Est-ce que la prière n'est pas notre refuge et notre force ! Est-ce que la parole de Dieu n'a pas été écrite pour être lue et relue, non pas des yeux seulement, mais du cœur, mais avec ferveur et gratitude ? Ma chère enfant, l'épouse chrétienne n'est pas l'esclave de son mari ; elle est la compagne de celui qu'en face de Dieu et des hommes elle a promis d'aimer et d'honorer.

— Elle a promis aussi, Madame, une soumission complète...

— Dites-moi, Elinor, si votre mari était malade de corps, votre soumission irait-elle jusqu'à ne pas lui donner les soins qu'il repousserait ? jusqu'à ne pas faire tous vos efforts pour obtenir qu'il obéît aux ordonnances du médecin ? jusqu'à ne pas braver sa colère, s'il le fallait, afin que ces ordonnances salutaires fussent exécutées de point en point ? Eh bien ! ce n'est pas le corps, c'est l'âme qui est malade ! c'est cette âme que souille un vice honteux... C'est cette âme qui est en danger de mort en ce monde et dans l'autre ; et vous ne ferez rien pour la sauver ? et vous, l'amie, la compagne de George, vous n'aurez pas le courage de lui présenter le tableau de la ruine vers laquelle il court ?

Et vous ne chercherez pas à l'aider de votre amour, de votre raison?...

— En vérité, Madame, dit Elinor, je rends justice à vos bonnes intentions. Mais s'immiscer ainsi dans l'intérieur d'un ménage est au moins inutile...

— Inutile, pauvre enfant, lorsque je vois le mal aller en grandissant ! Elinor, ma chère Elinor, ses propres intérêts ne suffisent pas à retenir votre mari, vous le voyez bien, puisqu'il ne peut ignorer comment le public le juge et puisqu'il continue à mériter le blâme du public !

— Mais que puis-je faire moi, Madame ! s'écria Elinor enfin ébranlée.

— Ce que vous pouvez, chère, bien chère enfant ! reprit mistress West, qui saisit la main d'Elinor avec la plus tendre affection. Vous pouvez et vous devez parler raison à votre mari. Vous pouvez, avec douceur, avec tendresse, lui montrer le gouffre vers lequel il court ! Elinor, implorez la protection de Celui qui peut tout ! Agenouillez-vous devant Dieu ! demandez qu'il vous éclaire, qu'il vous soutienne dans cette tâche difficile... et Dieu lui-même daignera vous inspirer ! Dieu lui-même donnera à vos paroles la douceur et la force qui persuadent.

— J'ai déjà tenté... d'avertir George, répondit

Elinor d'un ton de découragement ; et George s'est éloigné de moi : et George s'est montré... dur... oui, bien dur envers celle qu'il aimait tant jadis !... Le danger que j'ai couru l'a ramené... Puis-je m'exposer à perdre de nouveau sa tendresse !...

— Ma chère enfant, si votre esprit était constamment et sérieusement nourri de la lecture des livres saints, vous vous rappelleriez sans cesse ces paroles : *Ne soyez point lâche dans ce qui est votre devoir !* Et croyez-le bien, Elinor, votre mari vous reprochera un jour de ne l'avoir pas aidé à éviter sa ruine !

Il y eut un long silence. Elinor, absorbée dans des pensées bien douloureuses, et rappelée, malgré elle, au souvenir de tous les avertissements que lui avait donnés son père avant et depuis son mariage, commençait à comprendre ses devoirs d'épouse.

— Je réfléchirai, dit-elle enfin.

— Priez, priez surtout , ma chère enfant ! priez avec ferveur, et Dieu vous enverra des réflexions salutaires, car toujours, oui toujours, il daigne, dans sa bonté, venir au secours de celui qui l'implore !

Elinor avait oublié ses craintes au sujet du retour de George, pendant que mistress West serait encore auprès d'elle. Au bruit d'une voiture qui

approchait, ses terreurs revinrent toutes. Elle tressaillit et prêta l'oreille avec anxiété... La voiture passa outre. Un instant elle se rassura ; l'aiguille de la pendule marquait dix heures seulement ; George avait promis de rentrer de bonne heure... Il fallait à tout prix que mistress West s'en allât, et mistress West continuait de travailler sans paraître songer qu'il était temps de plier son ouvrage. L'agitation d'Elinor allait en augmentant... au moindre bruit dans la rue elle tressaillait...

— Si vous vous mettiez au lit ? dit mistress West. Il ne faut pas faire abus de vos forces.

— Elle ne s'en ira pas ! murmura tout bas Elinor avec irritation. Elle ne comprend pas que j'ai besoin d'être seule !... Ah ! la voilà qui plie son ouvrage... Enfin !

Mistress West avait en effet deviné d'où venait l'agitation d'Elinor.

— Priez, priez, ma chère enfant ! répéta-t-elle en lui serrant la main ; et Dieu vous donnera du courage !

Bien résolue à attendre son mari toute la nuit s'il le fallait, Elinor ordonna aux domestiques de se coucher, et elle se trouva seule, seule avec les pensées que mistress West, par sa persévérance, était parvenue à éveiller. Mais vainement elle voulut

prier : ses lèvres prononçaient des mots auxquels son esprit distrait ne donnait aucun sens. C'est que, jusqu'alors, Elinor, comme une foule de personnes, avait fait consister la religion et la piété dans l'accomplissement de certaines pratiques, dans la ponctualité à répéter les prières que contient le livre d'office ; elle n'avait pas éprouvé encore cette ferveur qui détache l'âme de son enveloppe terrestre et qui la fait monter jusqu'aux pieds du Créateur. Comme jeune fille, elle avait été élevée pour le monde, et le malheur n'était pas venu courber sa tête sous son joug de fer ; comme femme, elle avait vécu pour le monde, et les douleurs qu'elle avait eu à supporter étaient trop nouvelles pour qu'elle eût pu sentir encore le besoin de se réfugier dans le sein de Dieu et de lui demander ce que le monde ne donne pas, ce qu'il détruit au contraire, le courage et la force de remplir des devoirs souvent bien pénibles !

Au petit jour, de violents coups de marteau retentirent à la porte et ébranlèrent toute la maison.

Elinor descendit précipitamment... On ramenait son mari ; il n'aurait pas été capable de revenir sans l'assistance de deux amis qui étaient à peu près dans le même état que lui.

Ces messieurs voulaient entrer et le conduire jusqu'à sa chambre.

— Je vous remercie, dit Elinor, je n'ai besoin de l'assistance de personne. Et après avoir fait asseoir George sur une chaise qui se trouvait dans le vestibule, elle ferma la porte.

Pour la première fois, Elinor voyait de ses propres yeux l'abrutissement complet de celui qu'elle avait promis d'aimer et d'honorer ! Jusqu'alors elle avait évité cet affreux spectacle ; jusqu'alors elle avait cru devoir épargner à George la honte d'avoir eu sa femme pour témoin des suites de ses excès...

Au sentiment d'une trop juste indignation, succéda bientôt la pitié. Avec la douceur d'un ange, Elinor aida ce malheureux à se rendre à sa chambre et à se mettre au lit. Pas une expression dure ou méprisante ne fut adressée à George, qui balbutiait des mots sans suite. Il paraissait éprouver le sentiment vague de la présence d'Elinor, et chercher à reprendre ses sens, afin de dissimuler l'état où il se trouvait. La pauvre Elinor, avide de saisir la moindre lueur d'espérance, s'aperçut des efforts que faisait George ; elle lui en sut gré ; elle se dit que tout n'était pas perdu encore, puisqu'il se montrait accessible à la honte, et elle passa le reste de la nuit, assise dans un fauteuil au pied de son lit, attendant avec anxiété le moment de son réveil.

Il était tard lorsque le lendemain George ouvrit les yeux. A la vue de sa femme, pâle, défaite et assise en face de lui, il crut rêver. Il ferma les yeux, les rouvrit... ce n'était pas un rêve !...

— Elinor ! que faites-vous là ? s'écria-t-il, en se mettant brusquement sur son séant.

— Vous avez été malade cette nuit, mon ami, répondit Elinor avec douceur, et je vous ai veillé à mon tour.

— Moi, malade ! j'ai été malade ! répéta-t-il ; et une vague espérance qu'Elinor avait pu se méprendre sur sa *maladie* s'empara de son esprit. Mais presque aussitôt il comprit que c'était impossible, et, se couvrant la figure de ses deux mains, il s'écria : Oh ! pardonne ! pardonne !

Alors eut lieu une de ces scènes dans lesquelles l'amour et le mépris, la douleur et la honte livrent à l'âme humaine les plus cruels combats. Elinor, en voyant George profondément humilié devant elle par le sentiment de son propre abaissement, n'eut pas le courage d'augmenter, en parlant avec sévérité, cette cruelle humiliation. Touchée, effrayée de son désespoir, elle ne songea plus qu'à lui trouver des excuses, afin de le remettre en paix avec lui-même ; vingt et vingt fois elle répéta qu'elle pardonnait, afin qu'il pût se pardonner. Elle ne se souvenait plus de tout ce qu'elle avait voulu lui dire ;

elle n'avait plus le courage de faire entendre à son mari sous quel aspect de honteux penchans le montraient à ceux mêmes dont il était aimé... George pleurait ! oui, il pleurait, et Elinor souffrait de la pensée que sa conscience lui adressait des reproches bien plus amers encore que ceux qu'elle lui épargnait !

Cependant, elle eut la force de dire quelques mots de la nécessité de se retirer peu à peu de ce monde dans lequel George avait vécu jusqu'alors ; George reconnut avec elle cette nécessité, et, allant au devant de ce qu'elle ne demandait pas, il s'engagea solennellement à refuser désormais toutes les invitations qui lui seraient faites.

— Oui, mon Elinor, disait-il, je veux maintenant ne vivre que pour ma femme et mon fils ! Je veux recouvrer l'estime publique ! je veux prouver que l'homme a en lui la puissance de vaincre ses mauvaises passions !

Et la joie succéda dans cet intérieur, depuis quelques mois si malheureux, aux plus affreuses amertumes.

« Je n'ai pas perdu mon empire ! » se disait Elinor, confiante dans son époux et dans l'avenir, comme on l'est alors qu'une triste expérience n'est pas encore venue détruire les illusions de la jeu-

nesse. Elle amena une réconciliation entre son mari et sa famille ; mais elle ne put rétablir les relations telles qu'elles étaient autrefois. Jamais, après une rupture, ne renaissent complètement l'abandon et l'intimité. M. Bond, d'ailleurs, ne partageait pas la croyance de sa fille dans la guérison de George ; il l'avait témoigné, et la jeune femme s'était sentie refroidie pour son père ; mistress Bond, de son côté, ne voyait plus son gendre des mêmes yeux ; elle s'expliquait avec aigreur sur le compte de George et cherchait à ébranler la foi d'Elinor dans son époux : car mistress Bond, blessée dans son amour-propre, ne pardonnait jamais, et George avait blessé cet amour-propre si susceptible... La réconciliation fut donc plus apparente que réelle, et ces liens du cœur, ces liens du sang, les premiers, les plus solides de tous, se trouvèrent sinon rompus, du moins tellement relâchés, qu'ils perdirent à la fois leur puissance et leurs charmes. Mais le monde était là. Il offrait, pour remplir un vide pénible, ses fausses joies, ses vains plaisirs ; et, bientôt, Elinor entraînée malgré elle par l'habitude, par le pouvoir qu'exercent les convenances et les devoirs sociaux auxquels on ne peut échapper qu'avec une volonté ferme et persévérante, reprit le genre de vie accoutumée.

Lady Cleveland donnait des fêtes plus brillantes que jamais. Elinor admirait son courage, et cependant ce courage méritait plutôt la pitié que l'admiration. Comme épouse, comme mère, lady Cleveland aurait dû avoir des préoccupations sérieuses pour son mari, pour ses enfants, alors que ses jours étaient en danger ; alors que, dans un mois peut-être, ses enfants seraient orphelins et se trouveraient sous la seule direction d'un père qui aimait trop le plaisir pour leur faire le moindre sacrifice ! Mais elle voulait s'étourdir ; mais elle avait peur de la mort, qu'aux yeux de ses médecins elle semblait braver ; mais elle croyait être véritablement une héroïne, parce qu'elle se couronnait de fleurs.

Le départ de sir James fut décidément fixé au commencement de la semaine suivante, et il annonça qu'il donnerait un dîner d'adieu à ses amis.

Elinor se trouvait présente en ce moment. Elle chercha des yeux son mari ; leurs regards se rencontrèrent ; il lui sourit en faisant de la tête un léger signe qui indiquait que l'invitation serait refusée. Elinor se sentit rassurée.

Le soir, les deux époux causèrent longuement de lady Cleveland.

— Sa confiance en moi, dit George, est entière. Je sais ce que mon confrère ignore encore, qu'elle veut être opérée le lendemain du départ de son

mari. M. West s'inquiète beaucoup de cette absence, parce que l'opération lui paraît devenir urgente; lady Cleveland et moi nous le laissons dire; aussitôt après le départ de sir James, il saura ce que lady Cleveland a résolu.

Elinor n'osa pas dire à George : Ainsi, vous refuserez l'invitation de sir James ? Elle aurait cru faire injure à son bon sens, à sa droiture. George ne devait-il pas comprendre qu'il fallait, la veille de cette terrible opération, ne rien faire qui pût lui ôter son sang-froid, sa raison, et rendre sa main tremblante ? D'ailleurs n'avait-il pas promis solennellement d'éviter surtout les occasions *dangereuses* ? Et, assurément, celles qu'offrait sir James étaient, de toutes, les plus à redouter.

Mistress West, qui ne se montrait plus que de temps en temps chez Elinor, parce qu'elle avait compris que vainement elle chercherait à obtenir l'entière confiance de la jeune femme, et aussi parce que fort rarement on trouvait Elinor chez elle, vint la voir la veille du jour fixé par sir James pour le dîner d'adieu. Avec son bon sens ordinaire, elle détruisit en partie l'admiration inspirée à Elinor par le *courage* de lady Cleveland, en parlant des inquiétudes sérieuses que donnait au docteur West l'état de cette malheureuse femme, et de la

vive contrariété qu'il ressentait de l'absence de sir James en ce moment.

« M. West, dit-elle, en perd le sommeil et l'appétit. Il a l'idée que lady Cleveland veut profiter de l'absence de sir James pour se faire opérer, ce qui prouve que cette pauvre femme ne comprend pas qu'une épouse, qu'une mère de famille ne peut disposer ainsi de sa vie ; car il y va de la vie, ma chère enfant ! Et imaginez-vous qu'afin de se montrer *brave*, c'est-à-dire de cacher à tout le monde sa cruelle maladie, elle prend de l'opium à haute dose, ce qui l'entretient dans un état d'exaltation parce qu'elle est très-nerveuse. Au lieu de se préparer à paraître peut-être devant Dieu, qui lui demandera compte de l'oubli où elle aura laissé ses enfants, en ne songeant pas d'avance à leur assurer les soins d'une personne capable et digne qui puisse la remplacer, elle passe de fêtes en fêtes... »

— Mais, Madame, s'écria Elinor, mécontente de sentir que mistress West avait raison, peut-on la blâmer de vouloir épargner à sir James des angoisses inutiles ?

— Inutiles, ma chère enfant ! Ah ! ne parlez pas ainsi ! Est-il donc inutile d'appeler l'attention de sir James sur un malheur possible ? Est-il donc inutile de l'amener à penser que ses charmantes filles peuvent se trouver privées de l'appui d'une

mère à l'âge où cet appui est plus que jamais nécessaire? Rien ne serait plus utile au contraire! Vous ne le comprenez pas encore, parce que vous n'avez qu'un fils. Et cependant, pour peu que vous ayez réfléchi quelquefois, ma chère et jeune amie, sur l'abandon où se trouvent les pauvres enfants qui n'ont plus de mère, vous devez reconnaître que lady Cleveland a des devoirs bien plus sérieux, bien plus importants à remplir, que ceux qu'elle s'impose afin de conserver à sir James une sécurité complète et de cacher aux yeux de tous ses souffrances et son effroi. Nous devons, sans aucun doute, nous sacrifier à notre mari à tous les instants de la vie ; mais ne nous devons-nous pas aussi à nos enfants?

— Qui sait, Madame, répondit Elinor, si lady Cleveland n'a pas songé... n'a pas pris des dispositions...

Elle s'interrompit dans la crainte de laisser échapper le secret que lui avait confié son mari, au sujet de la détermination de lady Cleveland, et détournant l'entretien, elle tarda peu à le laisser tomber.

Rien n'était plus facile avec mistress West ; peu parleuse par nature, elle ne disait rien lorsqu'elle croyait n'avoir rien à dire, et bientôt elle quitta Elinor ; mais elle avait ouvert un vaste champ à ses réflexions, et la jeune femme rendant justice,

malgré elle, à la droite raison de mistress West, reconnaissait, du moins tout bas, qu'une amie si sensée était un trésor dont elle n'avait pas jusqu'alors senti tout le prix.

Une invitation au dîner d'adieu de sir James arriva. Cette fois, Elinor, bien certaine de la résolution de George de refuser, la lui remit en souriant.

Il sourit aussi.

— Nous sommes assurés, dit-il, de dîner en tête à tête demain et de ne voir, le soir, aucun de nos habitués, car toute la ville sera là. Et il n'en fut plus question.

Mais le lendemain, le dîner en tête à tête n'eut pas lieu. George rentra de bonne heure, puis il s'éclipa sans passer chez sa femme avant de sortir. Vainement elle l'attendit ; vainement elle s'informa si Monsieur n'avait pas dit à quelle heure il reviendrait... Tommy répondit que Monsieur s'était habillé et qu'il était parti, sans même indiquer dans quel lieu on le trouverait si quelque malade le faisait demander.

Véritablement inquiète, et voyant une partie de la soirée déjà écoulée, Elinor envoya les deux domestiques dans toute la ville à la recherche de leur maître. Il n'y avait rien d'étrange à cette démarche ; chaque jour on envoyait ainsi chercher George

dans le lieu où il avait annoncé qu'on pourrait le trouver.

Les deux domestiques revinrent apportant la même réponse, parce que tous les deux avaient eu l'idée d'aller chez lady Cleveland, après avoir parcouru la ville. Le docteur Stanley dînait avec sir James.

« C'est impossible ! » s'écria Elinor, comme frappée au cœur par un dard acéré.

« C'est impossible ! » répéta-t-elle en rentrant dans le parloir tremblante d'émotion.

Elle se jeta sur un siège, car elle ne pouvait plus se soutenir. George manquer à ses serments ! George feindre depuis huit jours pour arriver à la mieux tromper ! George parjure ! George hypocrite et menteur ! Non, non ! Elinor le verrait de ses propres yeux, qu'elle ne le croirait pas !

« Je veux le savoir ! Je veux le savoir ! » s'écria-t-elle en se levant.

Elle monte à sa chambre, jette sur ses épaules un châle, met à la hâte un chapeau, et saisissant le moment où les domestiques sont à l'office, elle s'échappe et court vers la taverne fréquentée par la *fashion* ; c'est là que sir James traite d'ordinaire ses amis, lorsqu'aucune femme n'est admise au repas ; là est le rendez-vous ; Elinor le sait.

On dirait qu'elle a des ailes. Occupée d'une seule

pensée, elle ne s'effraie pas de se trouver le soir, et pour la première fois, seule dans les rues ; elle ne se demande pas comment elle fera pour pénétrer jusqu'à George, s'il est vrai que George soit là ! Elle va, elle va, comme emportée par un tourbillon...

Mais arrivée devant la taverne, Elinor s'arrête... Un homme passe auprès d'elle, lui adresse quelques mots... Elle fuit et prend une ruelle qui tourne autour d'un jardin... une porte est entr'ouverte, Elinor qui se croit poursuivie, entre, referme la porte derrière elle, et demeure un moment immobile... Peu à peu ses terreurs se calment. La lune brille au firmament ; mais, à travers les arbres, paraissent d'autres clartés. Elinor s'avance de ce côté ; plus elle approche, plus ces clartés augmentent... Elle approche encore... Soudain elle s'écrie en joignant les mains sur sa poitrine : « Il est là. » Et, défaillante, elle s'appuie contre l'arbre auprès duquel elle s'était arrêtée.

Oui, George était là ! Oui, Elinor était arrivée à peu de distance de la salle du festin ! Les rideaux ouverts permettaient à ses yeux de voir ce qu'elle ne pouvait croire encore, George le parjure, George le menteur, George l'hypocrite, debout, le verre en main et portant sur ses traits l'expression de la gaieté !...

VII

SCÈNES D'INTÉRIEUR.

Elinor n'aurait pu dire comment elle était revenue chez elle. Il y avait bien dans son esprit une idée vague d'avoir été surprise dans un jardin, d'avoir dû donner son nom et se laisser reconduire jusqu'à sa demeure, au grand étonnement de ses domestiques, qui la croyaient enfermée dans sa chambre ; mais que lui importait tout cela ! L'affreuse déception qu'elle venait d'éprouver occupait seule sa pensée.

Jusqu'alors elle n'avait pu pleurer, les larmes se firent jour enfin, et, en coulant, soulagèrent son cœur oppressé.

Être trompée... trompée par celui qu'on aime ! quelle inexprimable amertume !...

Elinor passa debout une partie de la nuit, non qu'elle attendît le retour de George, comme il lui était arrivé tant de fois, seulement pour acquérir la certitude qu'il était revenu sans accident ; mais

parce qu'elle avait besoin d'aller, de venir à tout instant, et d'alléger ainsi, par une agitation factice, l'agitation intérieure et cruelle qu'elle éprouvait.

Vers le jour enfin, elle s'endormit.

Le réveil fut pour elle un bienfait, tant ses rêves avaient été affreux. Elle ne sonna point pour s'informer à quelle heure son mari était rentré, si quelque malade l'avait fait demander, s'il était levé, s'il était sorti... Que lui importait maintenant !

A l'heure du déjeuner, la femme de chambre inquiète entra sans avoir été appelée. Sa maîtresse était habillée.

— Je n'ai besoin de rien, dit Elinor avec impatience. Laissez-moi !

Un instant après, un coup léger, frappé à la porte de la chambre, annonça George.

— Bonjour, mon amour, dit-il en pressant de ses lèvres le front de sa femme qui demeura immobile. Je viens de chez lady Cleveland.

— De chez lady Cleveland ! répéta Elinor, et elle attacha sur lui un regard si expressif, que George ne put le soutenir. Il détourna la tête et se jetant dans un fauteuil : — En vérité, dit-il, le brave docteur West commence à radoter. Lady Cleveland et moi, d'un commun accord, nous avons tout

préparé pour l'opération. Il n'a pas voulu en entendre parler. Il veut, il prétend que sir James soit présent. Pauvre lady Cleveland ! c'était bien la peine de prendre tant de précautions pour laisser à son mari une sécurité parfaite afin qu'il puisse jouir de tous les plaisirs que lui offrira son voyage ! Cette femme est admirable ! Elle a un sang-froid, un courage !... Oui, tout était prêt, lorsque le docteur West est arrivé. Elle avait supporté sans trembler la vue de mes préparatifs... Et c'est à recommencer !... M. West exige qu'elle écrive à son mari et qu'elle obtienne du moins son assentiment. Comme elle annonçait l'intention de se passer de lui, brave docteur, il s'est adressé à moi et il m'a demandé si j'étais assez sûr de cette cure pour m'en charger seul. Quelle barbarie ! Faire une semblable question en présence de la malade même ! Lady Cleveland en a pris une attaque de nerfs... Mais je parle seul ; et sans être assuré qu'on m'écoute. N'avez-vous donc rien à me dire, mon amie ?

— Rien, répondit sèchement Elinor.

— Allons, faisons la paix ! s'écria George, et il avança son siège près du sien, en voulant lui prendre la main.

Elinor recula vivement.

— Comme il vous plaira ! dit George, qui se renversa plus à l'aise sur son fauteuil. C'est une bouderie en règle, je le vois ! Vous m'en voulez de ce que j'ai accepté l'invitation de sir James, après avoir dit que je refuserais. Mais ne le fallait-il pas, pour qu'il n'eût aucun soupçon de ce que sa femme méditait ?

— Oui, certes, il le fallait ! repliqua Elinor d'un ton froid. Sir James doit bien savoir que ce n'est pas en passant la nuit à table, qu'un médecin, qu'un chirurgien, se prépare à opérer un malade ! Il a donc pu partir bien convaincu...

— Elinor, ne me poussez pas à bout ! la douceur seule réussit auprès de moi, vous le savez !

— En quoi et à quoi réussit-elle, je vous prie ?

— Vous voulez une scène, je le vois ! s'écria George qui se leva d'un air furieux.

— Oh ! je voudrais ce qui est à jamais perdu ! répondit Elinor en fondant en larmes.

— Toujours, toujours des pleurs ! reprit George, que les observations du docteur West et que les excès de la nuit précédente avaient déjà contribué à mettre hors de lui.

Il arpentait la chambre à grands pas.

— Je me suis marié, disait-il, pour qu'au moins, après une journée passée au milieu des gémisse-

ments et des douleurs, je trouvasse en rentrant chez moi une figure qui me sourit, des yeux brillants de la joie de me revoir ! On m'accueille par des reproches, par des airs de superbe dédain, par des larmes à torrent ! Et quel est mon crime ! Mon crime, c'est de ne pas soumettre en tout ma volonté à celle de ma femme ! Mon crime, c'est de ne pas renoncer à tout pour vivre à ses pieds ! Mon crime...

— Assez, George, assez ! Ne joignez pas l'injustice au manque de foi ! Et surtout, ne pensez pas me faire croire que vous vous méprenez sur la cause de ma trop juste douleur !

A ces mots, Elinor, les yeux couverts de son mouchoir, s'enfuit dans son cabinet de toilette où elle s'enferma.

Plusieurs jours se passèrent avant qu'Elinor pût se mettre d'accord avec elle-même sur la conduite à tenir envers George, et pendant ces jours de solitude et de réflexions amères, il ne fit pas une seule tentative pour se rapprocher de sa femme.

Le superbe dédain qu'il lui avait reproché, reproche mérité cette fois, avait duré deux jours ; alors elle avait recommencé à s'inquiéter de ce que faisait, de ce que devenait son mari. Elle avait appris qu'on ne le trouvait chez lui qu'à l'heure de

ses consultations ; passé ce moment, il ne rentrait plus de toute la journée, et, trop souvent, de toute la nuit.

Le premier mouvement d'Elinor avait été un mouvement d'indignation ; et elle eut à soutenir de longs combats avec elle-même avant d'arriver à comprendre que si elle persévérait à boudier, le mal déjà fait deviendrait peut-être irréparable : mais il lui avait fallu encore deux jours avant de pouvoir se décider à revenir la première ; et, une fois décidée enfin, était resté l'occasion à trouver.

Aller chercher George dans son cabinet à l'heure des consultations, était impossible... Lui faire dire qu'elle le demandait... Oh ! non, non ! c'eût été donner de la solennité à ce qui devait se passer simplement...

Un matin, ayant appris que son mari déjeûnait à la maison, elle descendit dans la salle à manger, et se mettant à sa place accoutumée, elle l'attendit, le cœur palpitant et fort incertaine encore sur l'accueil qu'elle lui ferait.

— Ah ! vous voilà, Elinor ! dit George en l'apercevant. Votre santé est rétablie à ce que je présume, puisque vous pouvez descendre ?

— George ! s'écria Elinor avec émotion, et elle lui tendit la main.

— Bonjour, bonjour, ma chère. Déjeunons, s'il vous plaît; je suis pressé.

George prit le journal, et, ce jour-là, il n'y eut pas d'explication; il n'y en eut pas non plus les jours suivants. Elinor comprit que peut-être valait-il mieux qu'il en fût ainsi. George se montrait disposé à user d'une entière liberté, et sa femme sentit que les reproches, que les représentations en l'aigrissant de nouveau, l'éloigneraient de plus en plus de la maison. Maintenant elle redoutait, autant qu'elle l'avait souhaité d'abord, de voir son mari instruit de la démarche qu'elle avait faite pour s'assurer s'il était au nombre des convives de sir James. Elle avait eu la pensée de le lui dire, afin d'amener l'occasion de lui faire des représentations sur sa conduite, des reproches sur son manque de foi; plus calme, elle avait craint d'être accusée, comme précédemment, d'un vil espionnage. George voulait se voir reçu à son retour avec un visage riant; sa femme s'étudia, dès ce jour, à cacher la tristesse dont elle était accablée; il voulait des yeux brillants de joie à sa vue; Elinor retenait ses larmes long-temps avant l'heure où elle l'attendait, et si ses yeux ne brillaient pas encore, du moins ils n'étaient plus rougis ou gonflés par les pleurs. Dans quelques mois elle serait mère pour la se-

conde fois ; sans se plaindre, ainsi qu'elle avait fait jadis, elle supportait les souffrances de cette nouvelle grossesse ; elle ne voulait pas qu'en quittant ses malades, George trouvât, lorsqu'il rentrait chez lui, encore une malade. La seule consolation qu'Elinor se permit, c'était de vivre dans la solitude, c'était d'éviter ce monde que, tout d'abord, elle aurait dû fuir ; ce monde qu'elle accusait d'avoir détaché d'elle son époux. Elle espérait, par cette conduite soutenue, émouvoir le cœur de George, le ramener à elle, ressaisir cet empire dont elle n'avait pas su user sagement, elle le reconnaissait à présent ; et, en attendant ce jour qu'elle souhaitait, qu'elle espérait avec tout l'ardeur de la jeunesse, elle cherchait à rendre la vie commune aussi douce que possible à l'homme qu'elle aimait uniquement.

Mistress West venait plus souvent qu'autrefois visiter sa jeune amie, et elle la soutenait par ses conseils pleins de sens et de raison. La digne femme s'était opposée, autant qu'elle avait pu, à la dissolution de l'association qui unissait les deux docteurs West et Stanley, et qui les engageait à se suppléer l'un l'autre auprès des malades que chacun d'eux soignait ; mais elle avait dû céder enfin aux justes observations de son mari. Il ne voulait

plus que son nom fût uni à celui du docteur Stanley, dont les désordres étaient maintenant connus de tous ; et George, dans sa folie, se glorifiait de marcher seul ; il se vantait, non pas encore tout haut, mais du moins à quelques amis, d'avoir rompu avec son ancien professeur, dont les idées commençaient à se trouver de beaucoup *en arrière* des idées nouvelles.

Quoique la bonne intelligence parût régner entre George et sa femme, les douces causeries de l'intimité n'avaient plus lieu dans l'intérieur d'où le mari était absent le plus qu'il pouvait ; ce fut donc par mistress West qu'Elinor apprit que lady Cleveland avait écrit à sir James, et qu'on attendait de jour en jour la réponse de ce dernier. Elle sut encore, par mistress West, que lady Cleveland continuait de se montrer spirituelle et gaie aux soirées qu'elle donnait ; Elinor recevait toujours des invitations ; mais, prétextant les ménagements nécessaires dans son état, la jeune femme refusait. Le goût si vif qu'elle avait ressenti pour les plaisirs du monde était passé, et, d'ailleurs, que serait-elle allée chercher désormais dans son tourbillon ? De nouvelles amertumes ; car plus d'une fois déjà, elle avait pu entendre certains mots, certaines plaisanteries qui lui avaient trop prouvé

que l'estime publique se retirait peu à peu du malheureux George.

Un matin, Elinor apprit qu'en ce moment même son mari était chez lady Cleveland avec le docteur West. Elle comprit que le terrible moment était arrivé, et, à cette pensée, elle éprouva un affreux bouleversement. George lui avait promis bien des fois que, ce jour-là, il viendrait chercher auprès d'elle du courage, de la fermeté... Il n'était pas venu ! mistress West, la veille, ne lui avait rien dit... Une excuse fut promptement trouvée pour son mari et pour son amie ; tous deux avaient voulu lui épargner des émotions dangereuses... Le cœur de la femme est un trésor d'indulgence ; trésor dont souvent on abuse, trésor trop souvent méconnu !

Elinor s'agenouilla devant Celui qui peut tout ! devant Celui qui, dès ce monde, récompense le juste par l'approbation de sa conscience ; qui, dès ce monde, punit le méchant par le remords ; et longtemps elle pria. Elle pria pour cette épouse, pour cette mère dont les jours ne tenaient plus qu'à un fil, et qui, pour éviter la mort, se livrait à d'horribles tortures dont le résultat serait peut-être la mort ! Elle pria pour ces pauvres enfants que déjà elle voyait orphelins ; et, dans la prière, Elinor

trouva ce que la prière donne toujours quand elle part du fond du cœur et d'une âme pénétrée de la bonté sans bornes de Dieu ; elle trouva du soulagement et du courage. George pouvait-il être oublié ? Oh ! non ! Elinor demanda à Dieu de diriger sa main, de le soutenir dans ce moment terrible, et de le récompenser par la guérison de lady Cleveland !

George ne revint pas de toute la journée, et la réponse aux personnes qui l'envoyèrent demander, fut qu'il était auprès d'une malade qu'il ne pouvait quitter.

Elinor, vers le soir, se fit conduire chez mistress West. L'incertitude où elle vivait depuis le matin n'était plus supportable ; elle recommanda qu'on vînt la chercher dès que son mari rentrerait.

— Vous saviez donc qu'aujourd'hui était le jour de l'opération ! s'écria mistress West, en la voyant paraître.

— Je l'ai deviné, répondit Elinor.

— Alors, chère enfant, vous avez eu une journée aussi cruelle que moi ! Mais, rassurez-vous ; j'ai vu un instant M. West. Tout s'est passé aussi bien que possible, quoique lady Cleveland ait perdu toute sa fermeté au dernier moment.

— Pauvre femme !... Oh ! je le comprends !

— C'est que, voyez-vous, ma chère Elinor, la

véritable résignation est tout autre chose que le courage factice dont lady Cleveland a fait montre devant le monde ! Ce courage-là n'a pas de racine dans le cœur comme celui que procure l'entière confiance en Dieu et dans sa miséricorde infinie ! Enfin, la pauvre femme, elle adore le monde par dessus tout ; mais le monde ne donne rien en échange ! Votre mari a très-bien fait son devoir. M. West est content de lui.

— Oh ! merci pour ces bonnes paroles ! Si vous saviez quel bien elles me font !

— Je le crois, mais calmez-vous !

— Sir James a donc consenti ?.. Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas revenu, lui qui aime tant sa femme !

— Ma chère enfant, mon mari et moi, comme vous, nous n'y concevons rien. M. West, mais ceci est un secret, entendez-vous, avait écrit à sir James, poste restante, dans un village par lequel le baronnet devait passer et où il devait même s'arrêter. Dans l'intervalle, lady Cleveland a reçu deux lettres de son mari dont elle a lu des passages à M. West ; et ces passages étaient un consentement formel à ce que l'opération eût lieu sur le champ. La dernière des deux lettres est arrivée hier, et lady Cleveland a voulu que tout fût ter-

miné aujourd'hui. Cette nuit, M. West a eu l'idée qu'elle le trompait... Et cette idée, je l'ai eue aussi. Ce matin, il est allé pour demander à lire par ses yeux le consentement de sir James, qui aurait pu et dû lui répondre directement depuis huit jours... Imaginez que tout était prêt ! Lady Cleveland a déclaré que si on ne l'opérait pas sur le champ, elle se porterait à quelque extrémité ; qu'il y avait une horrible barbarie à la soumettre deux fois de suite à tous ces préparatifs, sans autre résultat que de reculer encore et de prolonger, de centupler ainsi son supplice. M. West a dû se rendre à ces représentations trop justes, et, maintenant, le cruel moment est passé. Mon mari restera auprès de lady Cleveland la moitié de la nuit ; George ira le remplacer vers les deux heures du matin. Espérons que les suites seront aussi heureuses que l'a été l'opération même.

Elinor passa toute la soirée avec mistress West. Elle aurait voulu voir M. West avant de se retirer ; mais le docteur ne parut pas. Elle rentra enfin chez elle, et elle attendit le retour de George.

Il ne rentra pas de toute la nuit.

Elinor envoya chez lady Cleveland ; on revint lui dire que les deux médecins ne quittaient pas la malade d'un seul instant. « Mon Dieu ! Elle

est donc bien mal ! » se dit Elinor avec effroi.

Au point du jour, un léger coup de marteau, frappé à la porte, lui fit deviner le retour de George. Elle descendit à la hâte, et elle se jeta à son cou en pleurant.

— Je suis très-fatigué, dit George, qui se dirigea aussitôt vers son appartement.

Elinor le suivit. A toutes les sollicitations de sa femme pour qu'il prît quelque calmant, il répondit que ce qui lui était le plus nécessaire, c'était le repos, un repos absolu, complet. Il était extrêmement pâle ; ses yeux avaient quelque chose d'égaré, et toute sa contenance exprimait l'abattement.

Après avoir veillé avec une tendresse inquiète à ce qu'il fût entouré de ce dont il pouvait avoir besoin, pour le cas où il ne dormirait pas, Elinor se retira le cœur serré. Elle devinait que George redoutait les suites de la cruelle opération qu'il avait dû faire, et elle partageait ses angoisses ; elle souffrait avec lui, pour lui, loin de lui, tandis que si George avait voulu permettre qu'elle ne le quittât pas, elle aurait trouvé, pour relever son courage, des mots consolants et doux.

Dans la journée suivante, Elinor ne revit George qu'un instant, et elle comprit son empressement à retourner auprès de lady Cleveland.

Impatiente d'avoir des nouvelles, elle alla de nouveau chez mistress West. Là, elle apprit que la nuit avait été fort mauvaise et que le silence le plus absolu était ordonné dans l'hôtel de lady Cleveland. Elinor s'informa des enfants auxquels elle n'avait pas pensé jusqu'alors ; on les avait envoyés depuis huit jours à la maison de campagne d'une amie. Ainsi, lady Cleveland était seule, absolument seule, sans un parent auprès d'elle ! Volontairement elle s'était privée de l'appui, des consolations qu'elle aurait trouvées dans la présence de son mari ! Et ce mari savait... non, ce n'était pas possible ! lady Cleveland avait trompé les médecins ; Elinor n'en doutait plus, personne n'en pouvait plus douter, car tout le monde connaissait la tendresse qui unissait les deux époux... Quelle serait alors l'indignation de sir James, quand il apprendrait que, sans son consentement formel, qu'en son absence, une opération qui mettait en danger les jours de sa femme avait été faite !

Elinor revint chez elle le cœur serré.

Elle passa le reste de la journée dans le parloir, afin de voir George, ne fût-ce qu'un instant, si, par hasard, il revenait chez lui avant la nuit. Elle envoyait, toutes les demi-heures, chercher des nouvelles de lady Cleveland. Incapable de s'oc-

cuper, de penser, elle comptait les minutes...

George ne parut pas de toute cette longue journée.

Vers le soir, Tommy, qui était retourné à l'hôtel Cleveland, rentra avec une figure si bouleversée, qu'Elinor s'écria hors d'elle-même : Tout est fini ! elle est morte !

— Non, Madame, répondit Tommy, mais sir James vient d'arriver...

— Sir James!...

— Oui, Madame, en chaise de poste, avec un chirurgien et un médecin. Le postillon a frappé à grands coups à la porte. Le concierge est venu en toute hâte imposer silence. Il n'était plus temps. Le concierge, à la vue de son maître, qui criait d'ouvrir la porte, est devenu tout blême. — Ouvrez, ouvrez donc ! criait sir James en colère. Voyant qu'on n'ouvrait pas, il a sauté hors de la chaise, et il est entré dans l'hôtel, avant que le concierge eût pu lui rien dire ; c'est le concierge qui nous a raconté cela après. Sir James est monté vite, vite, avec les deux Messieurs qui le suivaient. Un instant après, j'ai entendu un grand cri!... Je vivrais cent ans, que je l'entendrais encore!... C'était la voix de lady Cleveland...

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Elinor. Elle était si tremblante, qu'on entendait ses dents

claquer. Et mon mari, et votre maître? dit-elle en balbutiant.

— Je suis resté un moment à attendre, répondit Tommy; et puis, j'ai pensé que Madame se tourmenterait...

— Retournez, retournez vite, à l'instant; reprit Elinor. Je veux que votre maître... revienne... Il faut que... vous lui parliez... dites-lui... que s'il ne vient pas... j'irai... le chercher... moi-même!

A peine le domestique était-il parti, qu'Elinor se dit qu'elle aurait dû aller sur le champ à l'hôtel Cleveland. Elle voulut monter chez elle pour se préparer à sortir; mais elle tremblait si violemment, qu'elle retomba sur sa chaise, après s'être soulevée avec effort.

— Mon Dieu! mon Dieu! c'était tout ce que ses lèvres pouvaient articuler. Tommy revint enfin.

— Où est Monsieur? demanda Elinor.

— Madame, Monsieur est en consultation avec le docteur West et les autres docteurs que sir James a amenés. Il paraît que sir James ne se doutait de rien. C'est une lettre qui lui a été renvoyée d'un village par où il devait passer et où il n'est pas allé, qui lui a appris que Milady était en danger. Justement les deux docteurs se trou-

vaient avec lui, parce qu'au fait il était allé les chercher à Londres sans rien dire, inquiet qu'il était de l'état de Milady. C'est le valet de chambre qui m'a tout conté.

— Ainsi, vous n'avez pas vu votre maître ?

— Non, Madame, mais j'ai bien recommandé qu'on lui dise, aussitôt que possible, que Madame l'attend.

— Courez chez mistress West, reprit Elinor, dont l'émotion était toujours aussi vive, et dites-lui... que je la conjure... que je la supplie de venir... J'y serais allée moi-même... mais... je ne peux... me soutenir...

— Madame, voilà mistress West ! s'écria Tommy, qui l'avait vue passer devant la fenêtre du parloir, et il courut lui ouvrir.

— Elinor ! dans quel état vous voilà ! Pauvre enfant ! j'arrive trop tard, je le vois, vous savez tout !

Elinor laissa tomber sa tête sur l'épaule de mistress West, qui s'était assise auprès d'elle et qui l'entourait affectueusement de ses bras.

— J'accourais justement pour vous épargner cette secousse, continua l'excellente femme. Je suis allée à l'hôtel et j'ai pu voir un instant M. West.

— Eh bien? murmura Elinor.

— Eh bien, ma chère enfant, il paraît que les deux docteurs de Londres trouvent que l'opération a été bien faite, et faite à temps.

— Dieu soit loué! mille et mille fois loué!

— Cependant, il ne faut pas encore se réjouir, car l'imprudence de sir James peut avoir des suites... très-graves.

— Il a vu sa femme?

— Il l'a vue. Je ne sais pas les détails; M. West n'a pu me donner que deux minutes. Ce sera lui qui passera la nuit prochaine.

— Et George? Que fait-il?

— Vous comprenez bien, ma mignonne, que M. West ne m'a pas donné le loisir de m'en informer. Votre mari était dans le salon avec les autres docteurs. Tout aussitôt, je suis venue ici en hâte... Voyons, il faut vous calmer maintenant. Vous allez monter dans votre chambre, vous mettre au lit, et tâcher de prendre un peu de repos. Je resterai près de vous, et aussitôt que George reviendra, je vous l'amènerai.

Elinor, épuisée par la violente émotion qu'elle venait d'éprouver, obéit, et bientôt, succombant à la fatigue, elle s'endormit.

Le soir, elle revit son mari. Il était changé,

défait, et sa figure assombrie portait le cachet d'une profonde préoccupation. Elinor voulut obtenir quelque détail sur ce qui s'était passé à l'hôtel Cleveland, lors de l'arrivée de sir James; mais George, d'un ton irrité, lui imposa silence en disant : — Jamais, jamais un mot là-dessus ! et il alla s'enfermer dans son cabinet.

Les jours suivants, George sortit dès le matin et ne rentra que fort avant dans la nuit. Elinor le voyait à peine, et seulement un instant. Elle n'osait lui demander des nouvelles de lady Cleveland, car, à ce nom seul, ses traits s'altéraient. Elinor savait, par mistress West, que le danger allait grandissant de jour en jour, et elle comprenait, elle partageait l'amère douleur de George. Mais il ne voulait pas de consolation ; il repoussait les soins de sa femme, et il passait, enfermé dans son cabinet, le peu d'heures pendant lesquelles on le voyait à la maison.

— Mistress West, dit-elle un soir, racontez-moi ce que vous savez, je vous en conjure, de la scène qui a dû avoir lieu à l'arrivée de sir James ! Je crains que, dans le premier moment, il ne lui soit échappé quelque parole blessante pour mon mari... Vous hésitez?... Vous détournez la tête!.. Oh ! par pitié, parlez ! cette incertitude est affreuse !

— Ma chère enfant, répondit mistress West, le plus coupable dans tout ceci, c'est la malheureuse lady Cleveland. Elle a osé faire un mensonge ; elle a osé tromper mon mari et le vôtre...

— Le mien ! George a-t-il été réellement convaincu que sir James consentait à cette affreuse opération ? Mais, au nom du Ciel, que lui a dit sir James ?

— Quelques mots... un peu vifs.

— Mais encore ?

— Il lui a dit, puisque vous voulez absolument le savoir : — Je vous croyais mon ami, et vous m'avez caché le danger où était ma femme ! Je vous croyais mon ami, et vous avez cru, vous, pouvoir disposer à mon insu de la vie de ce que j'ai de plus cher au monde !

— Ah ! M. West n'a pas agi ainsi ! s'écria Elinor. Malheureux George !... s'il consentait à me parler du poids qui oppresse son cœur, je trouverais des paroles pour le consoler, pour l'encourager ! Oh ! je comprends quelle est sa douleur !... Et si lady Cleveland succombe, que deviendra-t-il, mon Dieu, avec un si cruel remords dans le cœur !

Mistress West ne disait pas tout ; elle ne disait pas à Elinor que sir James avait défendu de laisser George approcher de la chambre de la mourante ;

défense faite dans le premier mouvement d'empor-
tement, et qui avait été révoquée depuis, sur la de-
mande formelle de lady Cleveland et du docteur
West. Ainsi, George était *souffert*, et à peine
souffert, dans cette maison où, jadis, sa présence
était accueillie avec l'empressement le plus flatteur !

Le neuvième jour, lady Cleveland cessa de souf-
frir, et George, éperdu, fut ramené chez lui par le
docteur West profondément touché de son amère
douleur.

Elinor passa la journée et la nuit suivante auprès
de son mari. Elle pleurait, elle l'accablait de cares-
ses sans pouvoir le faire pleurer, sans pouvoir ob-
tenir un mot, un regard, un signe qui lui dit que
les consolations qu'elle donnait étaient enten-
dus...

Le lendemain, dès le matin, George s'enferma
dans son cabinet. Lorsqu'enfin il jugea à propos
de reparaître, il dit à sa femme, d'un ton dur et sans
la regarder : — Que jamais, ici, les noms de lady
Cleveland et de sir James ne soient prononcés !

Et il sortit.

VIII

L'INFORTUNE.

On ne brave pas impunément la désapprobation publique ; George devait l'éprouver bientôt. Jusqu'alors il ne s'était alarmé que par instant du tort que ses désordres avaient pu lui faire, et ses sages résolutions n'avaient pu l'emporter sur l'attrait du plaisir. Maintenant, les regards étaient plus que jamais fixés sur lui. La mort de lady Cleveland ne pouvait manquer de lui être attribuée par ses ennemis et même par les indifférents, trop heureux de trouver un sujet d'entretien tout à fait *dramatique* ; sa rupture avec sir James était connue et commentée par les malveillants, toujours si nombreux, car ils se composent de la foule des oisifs, et enfin on savait que depuis quelque temps son association avec le docteur West était rompue. Que de sujets de *causeries* ! que de sources fécondes

de scandale et de propos méchants ! Pour se réhabiliter dans l'opinion, il aurait fallu que George prouvât, par une conduite soutenue, qu'il avait renoncé à de honteuses erreurs ; il aurait fallu encore que George sût se taire complètement sur ce qui s'était passé entre lui et sir James ; et George, au contraire, fournissait, par ses désordres habituels, de nouveaux matériaux à la médisance ; et George, paraissant avoir oublié qu'autrefois l'amitié l'avait uni à lady Cleveland et à sir James, affectait, lorsqu'il parlait de l'un et de l'autre, certaines réticences, certains airs de réserve, qui ouvraient un vaste champ aux conjectures malignes.

D'abord il se vit reçu partout, comme précédemment, parce qu'on était curieux de savoir par lui certains détails que seul il pouvait donner aux gens du grand monde ; mais, peu à peu, toutes les portes furent fermées ; peu à peu la considération dont il s'était vu entouré à son début, et sur laquelle il avait fondé ses espérances de fortune, s'évanouit. Chacun se retirait de lui ; chacun évitait ou repoussait l'homme dégradé par le vice le plus honteux, et ce vice jetait des racines de plus en plus profondes. Ce n'était plus avec les gens de bonne compagnie que George perdait la raison ; c'était à la taverne qu'il allait chercher l'oubli de son abais-

sement et de la perte de toutes ses espérances.

Peu à peu, ses anciens amis, ses véritables amis, et le nombre en était petit, avaient été repoussés, expulsés de chez lui. Il avait défendu à Elinor de voir mistress West; il avait rompu avec toute la famille de sa femme, et, comme un insensé, il travaillait sans cesse, sans relâche à creuser l'abîme où devaient s'engloutir sa famille et lui. Sa clientèle ne se composait plus que de ses nouveaux amis de taverne, qui buvaient, avec leur docteur, le prix de ses consultations, et de quelques ouvriers, séduits par la réputation dont *jadis* il avait joui dans le beau monde. Oui, *jadis* ! car des années s'étaient insensiblement écoulées depuis la mort de lady Cleveland ; de cette époque, dataient la perte de la réputation du docteur Stanley, et sa ruine.

Elinor cachait dans la retraite ses souffrances comme épouse et comme mère. Trois enfants étaient nés de cette malheureuse union, formée sous des auspices si rians. Longtemps elle s'était abandonnée au désespoir, aux larmes ; mais elle avait compris enfin l'étendue de ses devoirs, et, chaque jour, elle puisait dans la prière le courage et la force nécessaires pour supporter son sort. Persuadée que George se reprochait la mort de lady Cleveland, que ses constants désordres de-

vaient être attribués au désir d'échapper aux remords qui venaient sans doute l'assaillir, elle usait envers lui de l'indulgence et de la bonté d'un ange. Elle croyait que si son mari avait eu plus de confiance en elle, plus d'abandon, elle aurait pu lui prouver qu'il n'avait rien à se reprocher. Elinor avait essayé une ou deux fois d'aborder ce sujet délicat ; mais il en était résulté des scènes de violences qui avaient amené des désordres encore plus grands. Elle se taisait donc. Le cœur rempli d'une tendre compassion pour ce malheureux, elle accoutumait ses enfants au respect, à la soumission pour leur père *malade* ; elle dérobaît à leurs yeux ce qui aurait pu les éclairer tôt ou tard sur l'affreuse vérité, et seule, elle supportait les tourments, les angoisses d'une gêne toujours croissante et l'effrayante perspective d'une misère qui avançait à grands pas.

Il avait fallu quitter la jolie maison où, six années auparavant, Elinor était entrée avec tant de joie au retour de son voyage comme nouvelle mariée. On s'était réfugié dans l'un des faubourgs. Peu à peu, tout ce qui avait quelque valeur, tout ce dont on pouvait se passer, avait disparu. Le cabinet de George avait seul été conservé intact. Là régnaient encore une sorte de luxe et les apparences d'une certaine aisance. Il le fallait pour conserver la con-

fiance des rares clients qui venaient de temps en temps frapper à la porte du docteur Stanley. Plus de cabriolet, plus de domestiques, plus de femme de chambre. Une jeune fille suffisait à tout, grâce à l'activité d'Elinor qui, en secret, travaillait à l'aiguille, afin d'ajouter quelque chose à des ressources précaires et qu'elle voyait diminuer de jour en jour.

A l'insu de George, elle visitait quelquefois sa famille et mistress West. Dans sa famille, Elinor trouvait peu de consolations et d'encouragement; son père seul comprenait son malheur et y compatissait; mais sa mère lui reprochait d'avoir amené, par une coupable faiblesse, la ruine de son mari. Mistress Bond ne pouvait pardonner à George d'avoir trompé l'espoir, délicieusement nourri, de parvenir, par lui, à marier *convenablement* ses autres filles; elles attendaient encore des établissements qui ne se présentaient pas.

— Et je le conçois, disait aigrement mistress Bond. Quel est l'homme un peu bien placé dans le monde, qui voudrait reconnaître pour beau-frère George Stanley, médecin et chirurgien sans maladies, qu'on ne voit pas ailleurs que dans les tavernes, et qu'on rapporte journellement chez lui ivre-mort!

Elinor ne répondait pas un mot à ces cruelles

paroles. Hélas ! qu'aurait-elle pu dire ! N'avait-elle pas voulu devenir la femme de George, malgré les avertissements qui lui avaient été donnés avant son mariage, et n'était-elle pas forcée de reconnaître, au fond du cœur, qu'en effet ses sœurs trouveraient difficilement à s'établir, parce que nul ne voudrait s'allier à George Stanley ! Elle revenait cependant s'exposer aux duretés de sa mère une fois chaque semaine ; car c'était pour elle un devoir de témoigner à ses parents qu'elle avait conservé les sentiments d'une fille respectueuse et tendre.

Chez mistress West seulement, Elinor pouvait soulager complètement son cœur. Là, elle était encouragée dans une tâche bien pénible, et qu'elle trouvait souvent au-dessus de ses forces.

— Il faut quitter cette ville, dit un jour mistress West. Il faut décidément, mon enfant, vous retirer dans le village dont je vous ai déjà parlé. M. West s'est informé des ressources que le pays peut offrir. Il n'y a point de médecin, point de chirurgien à dix lieues à la ronde...

— Mais, Madame, vous oubliez, répondit Elinor, en se cachant la figure dans ses deux mains, que George n'est plus capable de donner des soins à personne !

— J'en ai causé avec M. West, reprit l'excellente femme ; car, vous comprenez, mon enfant, que ceci est une affaire grave, une affaire de conscience. M. West est persuadé que si une fois vous pouvez arracher George d'ici, ses habitudes se trouvant rompues et la nécessité de travailler se faisant sentir, George se relèvera de son abaissement. Ici, ma bien chère Elinor, votre mari sait que sa réputation est perdue sans retour, mais il peut espérer d'en acquérir ailleurs une qui soit bonne et tout à fait pure. Croyez-le bien, à l'âge de George, il y a encore de la ressource ; tous les bons sentiments ne sont pas éteints. Nous vous aiderons, pour faciliter votre déplacement ; M. West m'a dit de vous le dire. Maintenant, il faut parler à votre mari ; il faut l'amener à désirer ce changement de lieu. Demandez le courage nécessaire à Celui qui a soutenu visiblement vos forces dans les cruelles épreuves qui vous ont été envoyées !

Elinor revint chez elle par le chemin le plus long, afin de se donner le temps de réfléchir à la proposition de mistress West. Elle se sentait ranimée à la seule pensée de la réhabilitation possible de son mari, et son imagination créait des prodiges.

Mais, au moment où elle arrivait à la porte, ses rêves disparurent, et la triste réalité se montra dans sa nudité.

Cependant, craignant de n'avoir pas la hardiesse de parler si elle retardait encore une explication devenue plus que jamais nécessaire, elle monta au cabinet de son mari, et entra, après avoir légèrement frappé.

George, fatigué d'une soirée passée la veille avec deux *amis* qui étaient venus jouer et prendre le punch chez lui, se laissait aller, sur un lit de repos, à une espèce de somnolence. Il tenait à la main un journal qu'il ne lisait pas.

— C'est vous, Elinor ? dit-il pendant qu'elle se débarrassait lentement de son châle et de son chapeau, en jetant un triste regard sur le désordre qui régnait partout. Quel miracle de vous voir ici ! D'où venez-vous donc si matin ? Asseyez-vous là, près de moi !

Et George, attirant doucement sa femme, l'entoura d'un de ses bras.

Elinor s'était promis de garder son sang froid ; cependant elle fondit en larmes.

— Qu'est-ce donc ? demanda George avec une figure souriante. Cette mauvaise habitude de pleurer n'est donc pas encore passée ? Quelle triste

nouvelle m'apportez-vous, mon amour? Maintenant je n'en attends que de cette espèce.

— Détrompez-vous, mon ami, répondit Elinor, en reprenant courage et en parvenant à vaincre son émotion; je ne vous apporte aucune mauvaise nouvelle, je viens seulement vous faire une proposition.

— Laquelle, Elinor? avez-vous trouvé pour moi quelque moyen de faire fortune?

— Non, George, mais je crois avoir trouvé un moyen d'empêcher la misère de nous engloutir. Auriez-vous de la répugnance à quitter cette ville?

— Aucune, mais pour aller où?

— Pour nous retirer dans un village, à Sommerhill.

— Et comment y vivrons-nous? Ce ne sera pas de nos rentes que je sache.

— Ce sera de votre travail, mon ami. Là, vous reprendrez, loin des envieux, votre belle et noble profession. Là, le nom du docteur Stanley deviendra célèbre...

— La célébrité au village! s'écria George en ricanant.

— Vous avez raison, mon ami, je me trompe en parlant de célébrité, je voulais dire...

— Vous vouliez dire, reprit George, dont la figure était devenue sérieuse, que nos ressources sont épuisées et qu'il faut aller cacher notre misère loin d'ici !... Eh bien, Elinor, vous prévenez mes vœux.

— Est-il possible ! s'écria Elinor, qui doutait d'avoir bien entendu.

— Moi aussi, j'ai pensé bien souvent à quitter cette ville maudite, où le malheur n'a cessé de me poursuivre... Partons ! partons quand vous voudrez ; le plus tôt sera le mieux ! J'ai hâte de disparaître à tous les yeux ; j'ai hâte de vivre en paix, inconnu de tous... Vendez les superfluités que vous m'avez conservées avec une délicatesse que j'ai sentie, croyez-le bien, Elinor. Vous êtes un ange, et vous l'êtes d'autant plus véritablement, que vous ne songez pas à vous glorifier de ce titre si bien mérité. Je ferai ce que vous voudrez.

Heureuse d'avoir obtenu si facilement un consentement dont elle avait douté, Elinor remercia son mari avec effusion. Depuis bien longtemps il n'y avait plus entre eux de scènes violentes ni même de bouderies momentanées, parce qu'Elinor avait compris qu'un chagrin réel pesait sur le cœur de son mari, et parce qu'elle lui avait sincèrement pardonné les excès coupables où l'entraînait le

désir d'échapper à ce chagrin qu'il ne voulait pas avouer. George n'était assurément pas, pour sa femme, pour ses enfants, ce qu'il aurait dû être ; mais, du moins, il ne se montrait pas méchant, et c'était loin du logis qu'avaient lieu les honteux excès que le plus honteux de tous les vices traîne à sa suite. Par moment, et lorsque sa raison n'était pas altérée par l'abus des liqueurs fortes, George rendait complète justice à Elinor. Il avait, alors, des accès de noire mélancolie, causés par les reproches que lui faisait sa conscience et par les remords. Mais ces reproches secrets qu'il ne pouvait supporter, mais ces remords qui le rongeaient, ne produisaient d'autre effet que de le plonger dans de nouveaux excès. La perte seule de sa raison le dérobaît au mécontentement de lui-même ; et, tournant ainsi dans un cercle affreux, George était tombé de plus en plus bas dans l'estime publique, dans sa propre estime, et chaque pas que maintenant il faisait était une nouvelle chute.

Les préparatifs de départ demandèrent peu de temps. George les hâtait de tout son pouvoir. Il était d'une impatience extrême de fuir cette ville qui avait vu ses triomphes comme jeune homme, sa dégradation et sa ruine comme homme fait.

— Dieu merci, dit-il, la veille du jour fixé pour se mettre en route, nous n'avons point à faire de visites d'adieu. Personne ne s'étonnera de notre disparition ; personne ne s'inquiètera de ce que nous pouvons être devenus ; n'est-il pas vrai, Elinor ?

Il y avait bien de l'amertume dans le ton qui accompagnait ces paroles.

— Vous êtes injuste, mon ami, répondit Elinor avec douceur ; et il vous sera facile de vous convaincre que nous laissons des regrets.

— A qui je vous prie, ma chère ? Ce n'est pas à votre mère assurément ! Votre père, peut-être, est fâché de vous voir partir ; mais il n'osera pas le témoigner. Je ne m'oppose pas cependant à ce que vous lui conduisiez nos enfants, pour peu que cela vous fasse plaisir ; mais vous m'excuserez de ne pas vous accompagner. Quant au docteur West, quelque oublié que je puisse être, ma présence ici lui porte encore ombrage, je le parie, pour son élève, son *cher* élève qu'il a mis à ma place et qu'il pousse dans le monde tant qu'il peut ; comme si tous les élèves du docteur West devaient être des aigles, uniquement parce qu'ils ont eu le docteur West pour professeur ! Cet homme m'a fait du mal, bien du mal ! je lui pardonne, cependant, et afin de ne pas

donner sujet aux méchants de gloser, vous irez faire une visite ce soir à mistress West, en vous chargeant d'une de mes cartes pour son mari. Tâchez qu'on sache cette démarche. Le monde prononcera entre nous deux quelque jour !

Elinor n'osa pas demander l'explication de ces paroles. Elle devinait, au tremblement de la voix de son mari, qu'il éprouvait une vive émotion, que quelque souvenir amer se réveillait, qu'un mot suffirait pour le mettre hors de lui, et elle se dit qu'il fallait attendre le moment où elle pourrait laver de tout reproche leurs deux seuls amis.

C'était avec la plus vive répugnance qu'Elinor acceptait, du docteur West, un service d'argent. Mais par quel moyen, si elle refusait, subvenir aux frais indispensables exigés par le voyage et l'installation à Sommerhill ? Soit indifférence, soit oubli, soit crainte de connaître la véritable position dans laquelle il se trouvait, George ne s'était pas informé du *comment* s'effectueraient le changement de lieu, et sa femme frissonnait à la seule idée de contracter une dette, relativement considérable, alors qu'elle n'entrevoyait aucun espoir de s'acquitter de bien des années peut-être !

— Prenez toujours, répondit le vieux docteur, à toutes ses objections et aux observations que lui

dictait la droiture de son cœur. Ce qui importe maintenant, c'est d'arracher George à ses habitudes. Nous pouvons attendre, sans nous gêner nullement, quatre, cinq ans, dix ans s'il le faut.

— Oui, prenez, mon enfant, ajoutait de son côté mistress West. Il ne faut point, par une fausse délicatesse, laisser échapper cette occasion, unique peut-être, de sauver George d'une perdition éternelle !

Elinor accepta, et elle sortit de cette maison le cœur pénétré à la fois et de la plus vive reconnaissance et du regret le plus profond pour avoir repoussé, dans les premiers temps de son mariage, les seules personnes qui auraient pu, par leurs conseils et par leur tendre affection, détourner son mari et elle de la fausse route que tous deux avaient suivie.

Comme disparaissaient les petits ridicules que les gens du monde osaient reprocher au bon docteur et à sa femme, devant la vive et pure lumière répandue par leur bonté si vraie, par leur esprit si droit, et par ces vertus domestiques qui seules donnent le bonheur ! Elinor parvint à voir son père en particulier avant de dire adieu à sa famille réunie ; et, cette fois, son cœur s'épancha sans contrainte. Jusqu'alors elle s'était tue sur ses

amères douleurs, parce qu'elle les croyait sans remède ; mais, maintenant, l'espoir était rentré dans son cœur : elle rêvait, pour son mari, une réhabilitation complète, pour ses enfants, des jours heureux, et elle avait besoin de faire partager une joie inattendue à celui dont les avis plutôt écoutés lui auraient épargné tant de douleurs !

— Continuez, ma fille, dit M. Bond vivement attendri, la tâche que vous avez entreprise. Elle est difficile et sainte ! Vos parents ne sont pas riches ; mais ils sauront trouver le moyen de mettre vos enfants et vous à l'abri des horreurs de la misère, ne l'oubliez pas !

Ainsi encouragée, ainsi fortifiée, Elinor, après avoir pris congé de sa mère et de ses sœurs, qui, toutes, se montrèrent plus affectueuses que de coutume, revint chez elle en rendant grâce à Dieu, dont la bonté sait donner, en récompense de l'accomplissement du devoir, des joies si douces et si pures.

Au moment où la voiture sortit de la ville, George ne put vaincre son émotion ; il se couvrit la figure de son mouchoir pour dérober à sa femme et à ses enfants les larmes silencieuses qui s'échappaient malgré lui et coulaient sur ses joues flétries. Elinor devina ce qui se passait en lui ; elle comprit

les inutiles regrets qui venaient l'assaillir, et elle posa doucement sa main sur la sienne.

Pendant ce voyage, qui finit avec la journée, Elinor eut soin que ses enfants ne se rendissent pas importuns à leur père. Il n'était pas accoutumé à les avoir si près de lui, et le babil des deux aînés, les plaintes du plus jeune, qui s'était bientôt ennuyé d'être en voiture, pouvaient le fatiguer.

George, préoccupé d'amères pensées, ne prit pas garde aux soins dont sa femme l'entourait. Son avenir perdu à trente-cinq ans ! Nulle perspective devant lui ! Rien dans le présent, rien dans l'avenir ! Rien... que l'obscurité et la gêne, si ce n'est la misère ! Était-ce là ce qu'il avait espéré dix années auparavant ?... Et dans le passé, que trouvait-il ?

George mit brusquement la tête à la portière... Il fuyait le théâtre de sa ruine sans doute, ce théâtre sur lequel il avait brillé un moment... mais lui, il ne pouvait se fuir !

Elinor, qui voulait ne rien négliger pour rattacher son mari à la vie commune, pour lui faire prendre intérêt à l'existence nouvelle que tous deux allaient commencer, eut recours à mille ruses de femme, ruses bien permises, pour l'obliger de se mêler des détails de leur installation. Sans cesse elle consultait son goût dans l'arrangement de leur

modeste demeure ; sans cesse elle avait recours à lui pour la maison, pour le jardin, et quelques jours s'écoulèrent sans que George témoignât trop d'ennui. Il prit un certain plaisir à déballer ses livres, qu'Elinor lui avait conservés avec soin, et à les ranger dans les rayons placés autour de la pièce destinée à lui servir de cabinet ; c'était la plus jolie de la maison. Elinor le surprit même plusieurs fois les parcourant avant de les mettre à leur rang, et tellement absorbé dans sa lecture, qu'elle pouvait se retirer sans avoir été aperçue. Oh ! comme alors elle sentait grandir ses espérances de retrouver un jour le George d'autrefois ! Avec quelle ferveur elle demandait à Dieu de le ramener, par les jouissances de l'intelligence, à la raison et au bonheur !

Bientôt les malades arrivèrent. Quelques cures remarquables furent faites, car George était un de ces hommes rares qui sont doués de l'instinct ou du génie, c'est tout un, auquel le véritable médecin doit la divination du mal et du remède qu'il y faut appliquer. Chez ce qu'on est convenu d'appeler les classes inférieures de la société, les maladies prennent leur source dans des causes presque toujours les mêmes, et c'était en traitant les classes dites inférieures, que George avait tout d'abord

établi sa réputation ; maintenant, il s'agissait de la reconquérir, et l'amour-propre venant en aide au talent inné autant qu'à la nécessité, George se surpassait, pour ainsi dire, lui-même. Il était à la fois sévère pour l'observation de ses prescriptions, et compâtissant et bon au chevet du malade : il était encore charitable, et dans les secours à procurer aux nécessiteux, il avait pour appui, pour aide zélé, Elinor. Malheureusement elle ne pouvait plus donner que bien peu ; mais, du moins, il y avait chez elle du bouillon pour les femmes en couche, du sucre pour les enfants malades, du vieux linge pour les blessés.

Toujours Elinor avait été disposée à faire du bien aux pauvres ; toujours elle avait ouvert sa bourse à ceux qui quêtaient pour eux ; mais c'était seulement depuis qu'elle-même se trouvait pauvre, qu'elle savait de combien de privations se compose la vie pour ceux qui vivent au jour le jour, et que l'excès d'un travail peu rétribué épuise autant que le manque d'une nourriture saine et suffisante. Combien, aujourd'hui, elle se reprochait la légèreté avec laquelle elle s'était autrefois permis des dépenses qu'alors elle regardait comme indispensables, et qu'elle reconnaissait maintenant avoir été superflues ! Comme elle pleurait sur ses en-

fants destinés à souffrir, dans le présent et dans l'avenir, des fautes de leurs parents ! Mais elle s'abandonnait rarement au découragement qui se faisait sentir à son âme. Il lui fallait de la force et pour elle-même, et pour soutenir celle de George ; pour le maintenir, sans qu'il s'en doutât, dans la voie meilleure où il était entré et où il ne marchait point d'un pas bien affermi, car George n'avait pas rompu avec une vieille habitude. Il s'interdisait les excès qui l'avaient perdu dans l'opinion publique ; il évitait les occasions de s'y laisser entraîner par ses rustiques voisins ; mais chez lui ; mais enfermé dans son cabinet, il recourait souvent encore au moyen perfide employé depuis des années pour ranimer ses facultés intellectuelles et pour s'arracher au sentiment de l'infortune présente.

Elinor feignait de ne pas s'apercevoir de l'état où se trouvait George plusieurs fois par semaine ; mais elle écartait de lui ses enfants, et George croyait sincèrement qu'il se corrigeait, parce qu'il usait d'une certaine retenue ; et George ne se doutant pas des joies que donne l'amour paternel, auquel répondent les affections naissantes d'enfants chéris, saisissait tous les prétextes qui se présentaient pour s'enfermer dans son cabinet. Là, du

moins, il était libre de passer, dans de vagues rêveries, les soirées entières.

— Votre père travaille ; ne faites pas de bruit ! disait Elinor en dévorant ses larmes. Et les enfants réunis autour d'elle chaque soir dans le parloir sur lequel ouvrait le cabinet de George, grandissaient dans un respect profond, mais aussi dans une crainte involontaire de leur père toujours *malade*, toujours enfermé avec ses livres, et dont les rares apparitions, dans les réunions du soir, causaient à leur mère une sorte d'inquiétude que tous avaient bien remarquée. La figure d'Elinor s'altérait, malgré elle, lorsque la porte du cabinet s'ouvrait au moment où elle ne s'y attendait pas ; et si George venait s'asseoir auprès de la lampe avec un livre à la main, elle tardait peu à éloigner ses enfants. Ceux-ci, mécontents de voir se terminer trop tôt la veillée, redoutaient donc la présence de leur père, et ils prenaient en même temps une haute idée de sa supériorité en observant la soumission de leur mère et son empressement à lui éviter la contrariété la plus légère. Ainsi, George était respecté de ses enfants, mais il n'en était pas aimé. Cependant Elinor faisait tout ce qu'elle pouvait pour lui gagner ces jeunes âmes ; elle parlait sans cesse de sa bonté, de la tendresse qu'il leur

portait ; aucun d'eux n'en doutait, parce que leur mère, ils le savaient, ne disait jamais rien qui ne fût vrai, mais aucun d'eux n'en ressentait l'influence directe. Toujours sérieux, toujours triste, George parlait peu. Son regard, tantôt étincelant d'un feu sombre et tantôt vague, incertain, parfois hébété, effrayait presque toujours les trois enfants. S'il lui arrivait de rire, ce rire avait quelque chose de tellement étrange, que les deux aînés se regardaient à la dérobée, et baissaient les yeux comme de concert ; quant au plus jeune, il se réfugiait dans les bras de sa mère en donnant des signes de terreur.

Elinor avait espéré que le repentir sincère de George produirait un changement complet ; il n'en était rien ; mais, du moins, elle n'était plus bouleversée par les scènes scandaleuses qui avaient eu lieu si longtemps ; mais, du moins, le vice honteux qui faisait leur malheur à tous, ne se montrait plus sans voile aux yeux des indifférents, et elle se disait que Dieu finirait par accorder à ses ardentes prières la guérison complète de George ; que George reprendrait un entier empire sur lui-même, à mesure qu'il sentirait renaître la confiance en lui, à mesure que sa clientèle s'étendrait. Il avait, aux environs, des maisons riches... Qui pouvait

savoir si, un jour, le docteur Stanley ne serait pas appelé dans quelqu'une à titre de médecin ? Qui pouvait savoir si, alors, une belle cure ne réveillerait pas l'amour-propre assoupi, ou plutôt affaissé sous un poids bien lourd, sous celui dont le sentiment de son indignité oppressait son âme ! Et, avec plus de ferveur que jamais, Elinor priait Dieu pour George et pour leurs enfants ! Dieu était maintenant son seul recours, son seul appui, et maintenant elle savait tout ce que sa bonté donne de force morale, de fermeté et de résignation à quiconque l'implore du fond du cœur !

IX

LE REMORDS.

Elinor était devenue mère pour la quatrième fois, lorsqu'elle eut le malheur de perdre son père. Ce fut une amère douleur, ajoutée à tant d'autres douleurs. La maladie de M. Bond avait été courte, et la nouvelle de sa mort était arrivée peu de jours après l'annonce de sa maladie. Il fallut, cette fois encore, souffrir seule, supporter en silence des regrets bien sentis et dévorer ses larmes. George, tout à la pensée des affaires de la succession, montrait assez que ce qui le préoccupait, c'était la part revenant à sa femme dans l'héritage ; part bien mince, mais qui devait cependant apporter une sorte d'aisance si on la plaçait sagement, au lieu de dépenser peu à peu ce petit capital. Toujours indulgente et dévouée, Elinor se dit qu'elle devait voir, dans les préoccupations de son mari, une

certaine prévoyance de l'avenir dont il fallait lui savoir gré ; elle se dit aussi qu'il était tout simple que celui dont le travail subvenait aux besoins de tous, pensât, avec une sorte de plaisir, à cet allègement aux peines qu'il prenait, et elle lui pardonna de ne pas pleurer son père. Elle aurait bien voulu aller embrasser sa mère et ses sœurs ; mais une gêne si grande régnait dans la maison, qu'elle dut renoncer à cette consolation. Eh ! d'ailleurs, comment laisser trois jours entiers ses enfants sous la direction d'une autre enfant, de la jeune servante, pauvre orpheline qu'elle avait recueillie et qui l'aidait dans les soins domestiques !

« Non, ce n'est pas possible ! » se dit Elinor en soupirant. Et elle se contenta d'écrire à sa mère et à ses sœurs. Elle écrivit aussi à mistress West. Elle pouvait apprendre du moins à sa meilleure amie que George, s'il n'était pas encore guéri, se montrait plus sage ; que sa clientèle commençait à s'étendre ; qu'il avait l'espoir de devenir médecin d'un riche fabricant des environs : « Si ce bonheur nous arrive, ajoutait-elle, je pourrai parvenir à prélever, sur les dépenses de chaque jour, de quoi m'acquitter envers vous. Oh ! j'y pense sans cesse ! Cette dette sacrée est toujours présente à ma mémoire, et je l'acquitterais dès à pré-

sent sur ce que me laisse mon pauvre père, si je n'avais la crainte que George, voyant ce petit capital entamé, ne se refusât à placer le reste ; que deviendraient alors nos pauvres enfants ! »

Ce qu'Elinor avait espéré, arriva ; George ayant été appelé pour un ouvrier de la fabrique de M. Brown, qui s'était trouvé dangereusement blessé par une machine, montra, dans les soins donnés à cet homme, une si grande habileté, une telle assiduité, un tel dévouement, que, peu de temps après, M. Brown le fit demander pour l'un de ses enfants.

Ce fut là un beau jour ! Elinor savait que, dans le pays, quelques bruits désavantageux avaient couru sur le compte de George ; la ville de*** n'était qu'à trente lieues environ, et l'on avait pu aisément apprendre comment, pourquoi, le docteur Stanley, déjà célèbre, avait dû venir végéter à Sommerhill au lieu de continuer, dans le grand monde, une carrière commencée d'une manière si brillante. Mais, à ce beau jour, le premier depuis bien des années, devaient promptement succéder les affreuses perplexités dont s'était composée l'existence de la malheureuse Elinor dès la première année de son mariage, et qui étaient allées sans cesse en augmentant.

Elinor avait préparé, pour le retour de son mari, une espèce de banquet auquel devaient prendre part les enfants, qui ne mangeaient jamais avec leur père. Il fallait que ce jour-là tout le monde fût heureux. George ne revint pas à l'heure à laquelle il était attendu. On dîna fort tard, et très-tristement. La veillée se prolongea pour les enfants, pour les deux aînés surtout. Frédérick avait commencé une lecture qui l'intéressait vivement, et sa sœur Marie s'était donné une tâche qu'elle demandait avec instance à finir. Quoique bien jeune encore, la pauvre enfant avait deviné que sa mère souffrait, que l'absence prolongée de son père lui donnait de vives inquiétudes, et, avec une finesse toute féminine, elle avait su gagner du temps. De demi-heure en demi-heure, Elinor avait dit à ses enfants de monter dans leur chambre, et, de demi-heure en demi-heure, Marie avait répondu. « Encore un tout petit moment, je vous en prie, maman ! » Quant à Frédérick, absorbé dans sa lecture, il avait profité avidement du loisir qui lui était laissé pour dévorer plus de la moitié de son volume.

Minuit et demi venait de sonner à l'horloge de bois placée dans le parloir. Pour la vingtième fois, Elinor était allée ouvrir la fenêtre et écouter si elle

n'entendait pas, dans le silence de la nuit, le bruit des pas de son mari...

— Maman, qu'il fait froid ! dit Marie en s'enveloppant du tablier de sa mère. Et elle lui souriait en répétant : Oh ! qu'il fait froid !

— Chut ! Écoutons !.. s'écrie Elinor dont la figure exprime une épouvante mêlée de douleur.

Des chants se faisaient entendre dans le lointain. A mesure qu'ils approchaient, la pâleur d'Elinor augmentait. La malheureuse femme avait reconnu la voix de George, et elle ne devinait que trop dans quel état il revenait !

Soudain, elle ferme brusquement la fenêtre.

— Allons, dit-elle d'un ton sec, il faut monter tous les deux et vous coucher à l'instant !

— Maman, demanda Marie avec un accent caressant, est-ce que vous ne venez pas faire avec nous la prière ?

— Non, faites-là seuls pour ce soir. Partez, partez vite, et qu'avant cinq minutes vous soyez au lit !.. Frédérick, ne m'entendez-vous pas ?

Frédérick, à son grand regret, ferma son livre. Il prit une lumière et monta avec Marie... Quelques instants après, tout dormait dans la maison, excepté Elinor.

Elle ouvrit doucement la porte du parloir, puis

celle du vestibule, et elle alla au devant de George.

« Heureusement, il est seul ! » se dit-elle en tremblant d'émotion douloureuse plus encore que de froid.

George, en la voyant, se mit à rire aux éclats.

— Oh ! je vous en prie, mon ami, s'écria Elinor qui le prit par le bras, taisez-vous ! on peut vous entendre !

— Eh ! quand on m'entendrait, qu'est-ce que cela me fait ? répondit George d'une voix élevée. Le vin de M. Brown est bon, et il traite grandement ! Nous nous sommes juré une amitié éternelle, et nous ne nous serions pas quittés de toute la nuit, si je n'avais pensé à vous, Elinor !

— Je vous en remercie, George. Mais, au nom du Ciel, ne faites pas de bruit ! Tout le monde dort...

— Mais moi, si je n'ai pas envie de dormir ? Jamais je ne me suis senti en si bonne disposition pour passer gaiement la nuit à rire et à causer en prenant un bol de punch. Il faut m'en faire, et tout de suite ! J'ai les choses les plus bouffonnes du monde à vous raconter.

— Oui, je vous ferai du punch et nous causerons toute la nuit si vous voulez ; mais venez, rentrons, il fait froid !

— Froid ! oh ! je n'ai pas froid, moi ! Regardez la belle lune ! Je sais une chanson sur la lune... Aidez-moi donc à trouver l'air !

— Venez, venez, je vous en supplie ! Quand nous serons auprès du feu, je vous la chanterai.

Elinor parvint enfin à faire rentrer George.

Elle eut le courage de chanter la chanson qu'il voulait ; elle lui fit du punch ; elle écouta tout ce qu'il lui plut de raconter, et ce fut seulement vers le jour qu'elle se trouva seule, seule avec la plus amère douleur, seule avec ses larmes !

« Il faut lui parler, et je lui parlerai ! » disait-elle tout haut, comme pour se bien fortifier dans cette résolution, comme pour s'engager plus solennellement à accomplir un pénible devoir.

Mais le lendemain, au moment où elle portait le déjeuner à son mari, elle sentit s'évanouir tout son courage, car George lui tendit la main d'un air repentant et en disant à mi-voix : — Pas de reproche, je vous en prie, Elinor ! Je me suis dit tout ce que vous pourriez me dire !... Pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi ! si vous saviez combien je suis malheureux ! Mais vous ne le savez pas !...

— Je ne le sais pas, George, dites-vous ! Oh ! pouvez-vous le croire !

— Non, Elinor, vous ne le savez pas !... La perte

momentanée de ma raison est le seul remède aux tortures que j'endure !

— Le seul, mon ami ! Et, lui prenant la main, elle s'assit auprès de lui. Le seul, quand vous avez en moi une amie si vraie, si dévouée !... Pourquoi ne pas épancher vos chagrins dans ce cœur qui vous aime ?

— Elinor, n'insistez pas ! Quelque jour peut-être... Écoutez-moi. Je vous jure, sur ce que j'ai de plus sacré au monde, que cette fois sera la dernière ! Je vous jure de refuser toutes les invitations, de quelque part qu'elles viennent !... Mais je ne peux vous promettre de renoncer à ce qui seul m'arrache à moi-même et à cette pensée constante, déchirante, dont je suis obsédé... Pas un mot de plus... non, pas un, je vous en supplie ! Le public ignorera... le public ne saura pas que votre sort est uni... à celui d'un homme... dégradé... tel que je suis... Mais me relever de cette dégradation est impossible !... Il faut que vous me permettiez de perdre volontairement ma raison... si vous ne voulez pas qu'elle m'abandonne... à toujours !

En disant ces mots, George se cacha la figure dans ses deux mains.

— Qu'a-t-il donc, ô mon Dieu ! se demandait tout bas Elinor, mais elle n'osa pas le demander tout haut.

A dater de ce jour, George tint religieusement la promesse tant de fois parjurée jusqu'alors ; et, à dater de ce jour, Elinor crut devoir fermer plus que jamais les yeux sur ces excès qui n'avaient plus lieu qu'au logis.

Espérant que le moment de la confiance arriverait enfin, et voulant rendre sa maison agréable à George autant que possible, elle se fit une loi de rester à travailler auprès de lui chaque jour après dîner, aussi longtemps qu'il lui plaisait de tenir table. Avec une complaisance inépuisable, elle écoutait les folies tristes ou gaies qu'il débitait du moment où se faisait sentir l'effet des liqueurs spiritueuses, et, parfois, elle parvenait à le mettre bien avec lui-même. Alors, quelques éclairs de cet esprit charmant qui, jadis, l'avait séduite, brillaient à travers de sombres nuages, et des larmes silencieuses coulaient sur les joues amaigries de la pauvre femme, que quelques années avaient tellement vieillie, qu'à peine si l'on retrouvait encore des traces de sa beauté disparue bien avant l'âge.

La clientèle de George avait augmenté : grâce au dévouement d'Elinor, aucun scandale ne venait alarmer la confiance de ceux qui recouraient à lui ; mais elle comprenait qu'il fallait se résigner désormais à vivre dans la gêne, à végéter obscurément, et renoncer à donner à ses enfants la brillante édu-

cation qu'elle avait rêvée pour eux. Des années devaient s'écouler avant que George pût espérer de se voir recherché par tous ses riches voisins ; ce qu'il gagnait, en soignant les paysans et quelques fermiers, suffisait à peine aux besoins de chaque jour...

Un matin, une lettre arriva pour Elinor ; cette lettre était de mistress West, et elle annonçait que depuis quelque temps le bon docteur ne quittait plus son lit. « Plusieurs fois, lui mandait son amie, il a témoigné le désir de vous voir ; mais nous savons, lui et moi, que c'est chose impossible, ma chère enfant ; je ne vous en parle que pour vous prouver qu'il vous aime tendrement. Oui, nous vous aimons, nous vous estimons et nous vous admirons ! »

En ce moment, George rentra. Elinor lui donna la lettre qu'elle venait de recevoir. Il la parcourut d'un air soucieux, et la rendit à sa femme sans dire un seul mot.

Après avoir fait quelques pas en long et en large dans le parloir, il sortit de nouveau et il ne revint qu'à l'heure du dîner.

— Laissez là votre ouvrage, dit-il, lorsque la servante eut fini de desservir. J'ai à vous parler de quelque chose de sérieux...

Et, remplissant son verre jusqu'au bord, il le vida d'un trait.

— Je vous écoute, mon ami, répondit doucement sa femme, qui continuait de travailler avec ardeur.

— Laissez là votre ouvrage, vous dis-je ! Ce que vous faites n'est pas si pressé. Cette couture peut bien être remise à demain !

— J'obéis, reprit Elinor ; et elle posa son ouvrage sur la chaise placée devant elle.

George se versa un nouveau verre de vin et garda le silence.

— Ne me regardez pas ainsi ! s'écria-t-il tout à coup. Ai-je donc l'air d'un fou?... Cela se peut bien, car ce que j'ai à vous dire... vous le traiterez peut-être de folie... Écoutez-moi bien !

Il se tut encore.

Elinor n'osait ni le regarder, ni dire un mot, ni faire un geste, tant elle se sentait alarmée de l'état où elle le voyait.

— Le docteur West va mourir, reprit George avec effort. S'il pouvait écrire, il m'écrirait pour me demander pardon !... Cela vous étonne, n'est-ce pas ?... Ah ! c'est qu'il sait bien ce qui s'est passé lors de l'opération de lady Cleveland !... Oh ! c'est qu'il sait bien qu'il a fait trembler ma main

en murmurant tout bas le mot de... *bourreau*!

George se cacha la figure dans ses deux mains ; mais presque aussitôt, il se redressa, se versa encore à boire, et, sans regarder sa femme, il continua ainsi : Les suites de l'opération ont été malheureuses, sans aucun doute... Mais quant à l'opération elle-même... Eh bien, il faut que je l'avoue, Elinor, je ne sais trop comment elle a été faite.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria involontairement la pauvre femme.

— Mais je soutiens, reprit George en s'animant, que tout allait bien, jusqu'au moment où cet indigne mot est venu frapper mon oreille !... Et ce n'est pas tout... Lady Cleveland avait fait un mensonge, en disant que sir James venait de consentir à ce que l'opération eût lieu en son absence... Je savais qu'il n'en était rien. Pendant ce temps, M. West écrivait à sir James et faisait auprès de lui le bon apôtre... Enfin, il s'arrangeait de manière à laisser peser sur moi toute la responsabilité... et la mort de lady Cleveland me fut imputée par sir James !... et tout le public m'accusa de l'avoir tuée !

Il y eut encore un long silence. Elinor respirait à peine ; son cœur battait violemment dans sa poitrine.

George se versait sans cesse à boire.

— Eh bien, oui, dit-il, je l'ai tuée!

Elinor bondit sur sa chaise, et retomba assise, sans force et sans voix.

— Oui, continua George avec un rire convulsif, j'ai été son *bourreau*! Vous comprenez bien, Elinor, son *bourreau*!... Ce mot répandu dans le public par *le docteur* West, devait faire fortune... Il a fait fortune, en effet, en ruinant la mienne. Sir James m'a renié... M. West m'a renié... tous m'ont renié!... Mais ce n'est pas cela qui m'a fait le plus de mal, oh! non... Ce sont les reproches de ma conscience!... Que de fois, depuis, je me suis demandé si, ce jour-là, j'étais bien en état d'opérer cette malheureuse femme!... Ce doute!... oh! ce doute est affreux! il égare ma raison, il abat mon intelligence, il m'opprime le cœur!...

De nouveau, George pressa son front brûlant de ses deux mains, et il demeura comme écrasé sous le poids d'affreux souvenirs.

— George, mon pauvre George! dit Elinor qui s'était levée toute tremblante, vous vous trompez, vous vous égarez!... Mistress West m'a assurée que son mari avait été content de vous.

George repoussa doucement sa femme qui se penchait vers lui; elle s'assit en retenant une de ses mains dans les siennes.

— Oh! dit-il avec un douloureux accent, vous

ne savez pas, vous, Elinor, ce que c'est qu'une mauvaise conscience!... Un meurtre!... Un meurtre!... Le jour, la nuit, sans cesse, mille et mille voix ont dit : Meurtrier ! Il me l'a dit, sir James ! Il m'a dit : Je vous croyais mon ami, et vous m'avez trompé ! Et vous m'avez laissé partir sans m'avertir de ce qui se préparait !... M. West, lui, ne me doit rien, il n'est pas mon ami... Eh bien, c'est lui qui m'a écrit ! c'est lui qui a voulu avoir mon assentiment à ce meurtre... car c'est un meurtre ! vous êtes un meurtrier !

Elinor pleurait en silence.

— Oui, je veux boire ! je veux noyer ma raison, et la noyer sans cesse ! Du vin ! du vin ! dit George, en frappant sur la table de son poing fermé ; et il remplit de nouveau son verre.

— Puisque j'ai commencé, il faut que j'achève, reprit George dont les yeux s'animaient, dont les joues s'empourpraient. Il faut que vous sachiez bien toute ma misère!... misère dont vous avez été la première cause.

— Moi ! s'écria Elinor, en pâlisant de douleur et d'effroi.

— Oui, vous ! oui, vous, Elinor, qui vous croyez innocente devant Dieu et devant les hommes!... Je vous aimais... Si vous l'aviez voulu, j'aurais

rompu avec sir James dans les premiers temps de notre mariage... Si vous l'aviez voulu, j'aurais rompu avec toutes mes anciennes relations... Et aujourd'hui nous ne serions pas au village de Sommerhill ruinés à jamais!... Oui, à jamais, complètement, sans retour, dans mon honneur comme dans ma fortune!... L'épouse n'est pas une maîtresse, entendez-vous! La maîtresse use de son empire pour satisfaire ses fantaisies et ses caprices... La jeune épouse en doit user pour fonder son avenir et celui de sa famille future!

— Ah! George, George, pouvez-vous me punir ainsi de vous avoir trop aimé! reprit la malheureuse Elinor qui sanglotait.

— Non, rien de tout cela ne serait arrivé si vous l'aviez voulu! reprit George avec toute la dureté que donne l'injustice. Mais, vous aussi, vous étiez charmée de sir James!... de sir James qui me perdait... qui m'a perdu!... Oui, j'ai été fou!... Cette scène, lors de son retour, m'a longtemps poursuivi comme si j'y assistais encore!... Que de fois mes rêves m'ont rendu l'image de lady Cleveland, se soulevant sur son lit comme un spectre qui sort de sa tombe, et jetant à la vue de son mari un cri... Ce cri!... il retentit souvent la nuit à mon oreille, et il me réveille en sursaut!.. Je ne l'entends ja-

mais dans le sommeil de l'ivresse... Je veux m'enivrer toujours ; le jour, la nuit, je veux boire !... A boire, Elinor !... quand je suis ivre, je ne vois plus rien... ni ces pauvres enfants en deuil de leur mère que j'ai tuée !... ni sir James s'arrêtant d'un air hautain au moment où je vais l'aborder et me disant du ton du mépris : Monsieur !... Quand je suis ivre, je n'ai pas peur !... Oui, j'ai eu peur !... Que de fois, au moindre bruit, j'ai tressailli, croyant qu'on venait m'arrêter pour me traîner aux assises !... car j'ai tué !... j'ai tué lady Cleveland !... M. West vous le dira comme il l'a dit à tout le monde, le *bon* docteur.

— Eh bien, s'écria Elinor, qui se ranima soudain, j'irai l'adjurer de dire la vérité !... Il vous la doit, George, et il la dira tout entière, car il est au moment de paraître devant Dieu !

En prononçant ces mots, Elinor s'était levée ; des larmes, tout à coup taries, tremblaient aux bords de ses paupières ; son regard, plein d'une profonde pitié, était attaché sur George.

Celui-ci la regarda fixement, mais sans la voir. L'exaltation qui l'avait soutenu jusqu'alors commençait à tomber ; ses idées devenaient confuses... Il porta la main à son front, et se renversa sur son siège comme s'il cherchait à ressaisir ses pensées fugitives.

Elinor sentait ses genoux fléchir. Elle s'assit.

Il y eut un long silence.

Les réflexions qui se présentaient en foule à l'esprit d'Elinor étaient bien amères. Sans doute, George se montrait injuste en l'accusant d'avoir été la cause de ses désordres. Et pourtant, il y avait quelque chose de vrai, quelque chose de fondé dans le reproche qu'il venait, pour la première fois, de lui adresser. Oui, elle avait usé de son empire sans but, sans prévision ; oui, elle avait sacrifié, à l'espoir incertain de le voir parvenir par la protection de sir James, le présent et l'avenir ; l'avenir même ! cet avenir *certain*, que le talent aurait donné au docteur Stanley, s'il n'avait vécu que pour l'étude ! Séduite elle-même par les joies trompeuses du monde, elle n'en n'avait reconnu le vide que lorsqu'il était déjà bien tard pour en dégoûter son mari ; et, rebelle à tous les conseils d'un père tendre, d'une amie vraie, elle *avait été lâche dans l'accomplissement du devoir* qui ordonnait à l'épouse de braver la colère de l'époux pour lui ouvrir les yeux sur le gouffre vers lequel il courait ! George l'aurait écoutée alors que les joies d'une union nouvelle, et depuis longtemps désirée, lui donnaient pour premier besoin le bonheur de celle qu'il aimait ! George l'aurait écoutée encore si, après avoir osé lui dire une première fois comment

le public le jugeait, elle avait de nouveau tenté de parler avec douceur et tendresse à sa raison et à son cœur ! Mais son plus cher désir, son unique préoccupation avait été de conserver à tout prix l'amour de George... Elle l'avait donc aimé pour elle-même et non pour lui !.. Depuis des années, elle expiait durement sa faiblesse, mais ses enfants ne l'expiaient-ils pas aussi !.,,

A cette pensée, Elinor, qui était restée comme affaissée sur elle-même, se redressa.

— George, dit-elle, et se levant, elle alla se mettre à genoux auprès de son mari en lui prenant la main, tous les deux nous avons été bien coupables ! Tous les deux nous demanderons pardon à Dieu ! à Dieu que tous les deux nous avons si souvent oublié ! Il nous pardonnera ! il daignera nous relever de l'abaissement où nous sommes réduits ! Cet abaissement, George, ce n'est pas la misère qui nous menace... Cet abaissement, c'est l'oubli où tous les deux nous sommes tombés en ce qui touche notre devoir dans cette vie, notre espérance dans l'autre ! Oui, nous avons oublié que la vie d'ici-bas n'est qu'un passage, et que, par les nobles souffrances seules, que par des luttes courageuses contre soi-même, on devient mûr pour l'éternité ! Mon ami, vous, le père de mes enfants, dites

que vous me pardonnez de n'avoir pas été tout ce que j'aurais dû être !

George entourra sa femme de ses bras, et murmura ces mots : Nous avons tous les deux beaucoup à nous pardonner !.. Vous irez donc trouver M. West, et vous me direz la vérité ?

— Je vous le promets ! répondit Elinor. Je vous promets, sur ce que j'ai de plus cher au monde, que vous saurez la vérité tout entière, quelle qu'elle soit. Dès demain je partirai, et dans trois jours je serai de retour.

La nuit qui suivit fut cruelle pour Elinor. Elle se repentait amèrement d'avoir promis à son mari de lui dire la vérité tout entière, quelle qu'elle pût être. Si, en effet, lady Cleveland avait succombé par la faute de George !.. A cette pensée, un frisson parcourait ses veines... George en perdrait la raison !...

« Non, cela n'est pas, cela ne peut-être ! » disait Elinor à genoux, les yeux baignés de larmes ; et, priant Dieu avec ferveur. elle lui demandait des forces, du courage, un courage surhumain pour un moment où il lui faudrait dire peut-être à George : *Vous l'avez tuée !..* « Cela n'est pas, non, non, cela n'est pas ! » répétait-elle sans cesse.

Soudain une autre pensée, celle de ses enfants,

vint l'assaillir. Pendant ces trois journées d'absence pouvaient se trouver annulés tous les soins qu'elle avait pris pour leur dérober la connaissance du vice affreux de leur père ! L'inquiétude, le remords, les tortures d'une conscience bourrelée l'entraîneraient peut-être à aller chercher hors du logis des distractions coupables.

« Mon Dieu ! ô mon Dieu ! s'écria-t-elle, glacée d'effroi à cette seule pensée, daignez me donner la parole qui persuade ! daignez faire que George écoute ma voix et comprenne qu'il doit respecter ses enfants et lui-même !.. Je n'aurais pas dû promettre de partir demain... Rien n'est préparé pour cette courte absence. Je peux retarder d'un jour... Retarder ! et le malheureux qui attend ces paroles... consolantes... ou terribles que je dois rapporter ! Et si M. West n'existait plus quand j'arriverai !.. Non, non ! c'est demain qu'il faut partir ! oui, demain ! Mon Dieu, pardonnez-moi de ne pas compter davantage sur votre providence ! »

Elinor passa le reste de la nuit à faire, sans bruit, les arrangements qui pouvaient rendre facile à Marie, âgée de douze ans seulement, le gouvernement de la maison pendant les trois jours qu'elle serait absente.

C'était à la rude école de l'adversité qu'Elinor

avait dû apprendre bien des choses ignorées jusqu'au jour où le mariage lui était apparu tel qu'il est en effet, comme une association sérieuse, qui impose à la femme de grands devoirs, des devoirs souvent difficiles, et auxquels tardent peu à s'ajouter ceux de la maternité ! Si, quelquefois, l'amour maternel lui avait montré comme affreuses les privations auxquelles elle devait soumettre ses enfants, et l'exigence dont elle usait envers eux, envers Marie surtout, sa fille chérie, elle était revenue bientôt à cette pensée : Marie doit se marier un jour ! qu'elle apprenne donc ce que le malheur m'a enseigné, et que, de bonne heure, elle s'accoutume à ce sacrifice constant de soi-même à autrui dont se compose l'existence tout entière de la femme !

Au petit jour, Elinor éveilla la jeune servante et l'envoya commander une chaise de poste ; puis elle éveilla Frédéric et Marie.

— Comment, maman, vous partez aujourd'hui ? s'écria Marie. Et pour trois jours ! Que c'est long !

— Maman, puisque vous allez à la ville, dit Frédéric, apportez-moi, je vous en prie, ce livre de géographie que vous m'avez promis !

Elinor sourit tristement, et, d'un ton sérieux, elle dicta à ses enfants leurs devoirs envers leur père pour tout le temps de son absence. Elle re-

commanda à Marie, en particulier, le soin de son jeune frère et de sa jeune sœur, et à Frédérick, d'aider en tout Marie, qui devait la représenter comme maîtresse de maison et comme ménagère.

— Maintenant, ajouta-t-elle en terminant, allez préparer ensemble le déjeuner sous le grand chêne. Pendant ce temps, j'habillerai Henri, et nous causerons encore de la tâche que je vous laisse à remplir.

Avant de monter à la chambre des enfants, Elinor entra doucement chez son mari... Il dormait. Elinor se retira en se disant : « Il faut pourtant que je lui parle avant de partir. »

X

LES ENFANTS.

Elinor s'était trompée, George ne dormait pas ; mais il avait feint de dormir afin de n'être pas troublé dans ses pensées amères, dans ses réflexions douloureuses. Pour la première fois il se jugeait !...

Après une nuit d'insomnie, George demeurait immobile, les yeux fermés, comme perdu dans cette contemplation intérieure de tout ce que reproche la conscience ; contemplation à laquelle l'homme le plus complètement pervers ne peut toujours échapper. Le remords l'avait fait jusqu'alors délirer, parce que ce remords n'était pas accompagné de repentir ; mais, en ce moment, le repentir se faisait sentir. La douceur angélique d'Elinor, sa modération lorsque George avait osé lui reprocher de ne l'avoir pas retenu dans des désordres honteux, le dévouement sans bornes qu'elle

avait montré depuis tant d'années, dont elle allait donner encore une preuve, enfin, une tendresse si constante et que rien n'avait pu altérer, tout cela était apparu à George pendant la nuit précédente, lentement, progressivement, et, à l'instant où Elinor refermait doucement la porte, des larmes silencieuses coulèrent sur les joues de celui qui en avait tant fait répandre à une femme dévouée ! L'émotion profonde que George éprouvait et dont il ne songeait pas à se défendre, car il était seul, tout à fait seul, avait quelque chose de déchirant et de doux tout ensemble ; elle se composait du sentiment de son indignité et d'une reconnaissance inexprimable pour l'amour dont il n'avait cessé d'être l'objet !

« Mon Dieu ! mon Dieu ! » murmurait George, en appuyant fortement les deux mains sur son cœur.

Mais, à cette émotion, succédèrent bientôt les cruels souvenirs qui, depuis longtemps, torturaient son esprit et son âme... George sauta à bas du lit, s'habilla, et descendit au parloir dans l'intention de dire à Elinor « Ne partez pas ! c'est inutile ! qu'est-il besoin d'aller chercher la confirmation de ce que je ne sais que trop déjà !... »

Il n'y avait personne au parloir. George s'approcha de la fenêtre et alors il aperçut, aux rayons

du soleil levant, un charmant tableau. C'était Elinor, entourée de ses enfants, tenant le plus jeune sur ses genoux, et assise sous un beau chêne qui couvrait, de son ombre, une partie de la pelouse s'étendant devant la maison. Des touffes de rosiers en fleur servaient d'encadrement à ce joli groupe d'enfants, qui mangeaient de bon appétit du lait et du pain noir dans des écuelles de bois. Elinor partageait avec eux ce frugal repas, animé par les mutineries pleines de gaieté du petit Henri, le favori de ses deux sœurs et de son frère. Tous les quatre faisaient entendre de joyeux éclats de rire, qui amenaient un triste sourire sur les lèvres d'Elinor. George n'avait pas encore songé à s'apercevoir combien elle était changée ; aujourd'hui, dans cet instant, ce changement le frappait d'un douloureux étonnement. Sa pâleur si grande, sa maigreur si effrayante disaient qu'elle avait souffert... oh ! bien souffert !... A peine si son mari lui-même pouvait reconnaître celle que, quinze ans auparavant, il avait conduite à l'autel brillante de fraîcheur, d'espoir, de beauté !...

Soudain, les éclats de rire cessent ; les cris joyeux de Henri s'apaisent ; tous ces jeunes visages prennent une expression sérieuse, et quelques coups d'œil furtifs font comprendre à George qu'il a été

aperçu... Son cœur se serre. Est-il donc, pour ses enfants, un objet de terreur?... Il se retire de la fenêtre mécontent, irrité contre ses enfants et contre lui-même, et il rentre dans son cabinet... Tout à coup il s'arrête, comme retenu par une main invisible, devant la glace qui orne la cheminée. Il vient d'être frappé du changement d'Elinor... mais ce changement, fruit de longues souffrances morales, qu'est-il au prix de celui que des désordres habituels lui ont fait subir? Elinor est pâle, il l'est aussi; elle est maigre, il l'est aussi... et cependant, la pâleur, la maigreur d'Elinor touchent et intéressent, tandis que sa pâleur et sa maigreur le rendent effrayant... Ses yeux sont infiltrés de sang; des rides nombreuses sillonnent ses tempes et ses joues; son regard est hagard, et ses cheveux gris, qui tombent en désordre et par mèches le long de ses joues, se hérissent en partie sur son front...

« Je comprends, dit-il avec un rire convulsif qui le rend encore plus effrayant, que je puisse passer pour un épouvantail ! »

George se jette sur son fauteuil et se couvre la figure de ses deux mains en murmurant : « Mais eux, du moins, ils peuvent m'éviter, ils peuvent me fuir... Oh ! que ne puis-je aussi m'éviter et me fuir moi-même ! »

Quelques instants après, Elinor entra. Elle attira une chaise auprès du fauteuil de George, et prenant la main de son mari, elle dit avec tendresse : Mon ami, j'ai une prière à vous adresser.

— Laquelle? demanda George d'un air abattu.

— Je serai absente trois journées entières... Mon ami... nos enfants ignorent... Je voudrais... Promettez-moi de les quitter le moins possible!... Ne me comprenez-vous pas? ajouta-t-elle en baisant la voix tandis que ses joues se couvraient de rougeur.

— Oui, je vous comprends... Mais je ne peux rien promettre.

— Mon ami, je vous en supplie! Par respect pour vous, par ménagement pour eux!

— Non, Elinor, je ne peux rien promettre... Je suis trop malheureux! Que voulez-vous que devienne un misérable haï de ses enfants, abandonné de Dieu!..

—Haï de vos enfants, vous!... Ah! George, pouvez-vous le penser! Pouvez-vous croire que je ne leur aie pas appris à vous aimer... à vous honorer!...

— Et à me craindre!

— Ils craignent seulement, répondit Elinor d'un ton plein d'affection, de vous importuner... Je les

ai accoutumés dès l'enfance à respecter votre repos... Mon ami, pouvez-vous vous regarder comme haï de vos enfants, comme abandonné de Dieu ! Non, vous n'êtes point haï, vous n'êtes pas abandonné. La bonté paternelle de Celui qui peut tout vous viendra en aide, mon ami, dès que vous l'implorerez avec ferveur !... George, prions ensemble ! Demandez à Dieu, avec moi, de vous relever de votre abaissement, de vous pardonner !...

— Celui-là seul qui n'est pas coupable ose prier !...

— Ah ! George, s'il en était ainsi, tout retour serait donc refusé au repentir ?

— Je suis un meurtrier !

— Non, George, vous ne l'êtes pas, j'en suis certaine ! Et le fussiez-vous, le meurtrier lui-même peut encore espérer en la miséricorde sans bornes de Dieu ! Les hommes sont trop souvent sans pitié, sans compassion les uns pour les autres, mais Dieu !... Dieu, notre père à tous ! Dieu, notre refuge ! Dieu, notre appui !... Oh ! croyez-le, Dieu pardonne à celui qui reconnaît, qui avoue sa faute, qui en rougit et qui réunit toutes les forces de son âme et de son intelligence pour lutter contre un coupable penchant et pour en triompher ! Mon ami, je ne demande plus aucun engagement, aucune

promesse, mais je compte sur vos tendres soins pour nos enfants, et, pour nous tous, sur la bonté et la protection de Dieu !

Quelques instants après, la chaise de poste qui emportait Elīnor sortait du village de Sommerhill.

George, après le départ de sa femme, resta assez longtemps absorbé dans ses pensées... Mais enfin, las du silence qui régnait autour de lui et surtout fatigué de lui-même, il passa dans le parloir.

Marie travaillait auprès de la fenêtre. Elle se leva comme en sursaut, et se hâta d'avancer une chaise auprès de la table sur laquelle était servi le déjeuner pour son père ; déjeuner substantiel et choisi, qui ne ressemblait en rien au repas très-frugal que George avait vu faire, le matin même, à sa femme et à ses enfants. Il en fut frappé, et, d'un air préoccupé, il se mit à table. Aussitôt, Marie retourna à sa place et reprit son ouvrage, ne levant les yeux que pour s'assurer si son père avait tout ce qu'il lui fallait.

George se décida à déjeuner ; mais c'était par contenance et afin de cacher à sa fille une préoccupation qui pouvait devenir trop visible. Jamais encore il ne s'était trouvé ainsi seul avec son enfant,

avec sa fille Marie, dont le visage calme et doux rappelait beaucoup celui de George, alors que les années, et surtout les excès, n'en avaient pas fait disparaître la régularité et la beauté.

Au moment précis, indiqué d'avance par sa mère, Marie se leva, alla chercher le café et le servit à son père, en plaçant auprès de lui une bouteille d'eau-de-vie.

George repoussa doucement cette bouteille à laquelle, d'ordinaire, il recourait chaque matin au moins deux fois. Par l'effet d'un sentiment de pudeur instinctive, il ne voulait pas, devant cette enfant si calme, si pure, puiser à la source d'où étaient sortis tant de maux; il lui semblait que c'eût été une profanation.

— Marie, dit-il, après une longue hésitation, est-ce que vous avez pour habitude, ainsi que votre mère, vos frères et votre sœur, de manger du pain noir à déjeuner.

— Oui, mon père, nous en mangeons toujours, à dîner comme à déjeuner.

— Pourquoi vous servez-vous d'écuelles et de cuillers de bois?

— Parce que les écuelles sont moins chères que les tasses en faïence et moins fragiles. Maman aime mieux aussi les cuillers de bois que celles de fer.

— Dites-moi, mon enfant, votre mère partage-t-elle habituellement votre déjeuner? Mange-t-elle aussi *toujours* du pain noir et du lait?

— Oui, mon père... c'est-à-dire quand elle déjeune, car bien souvent elle ne prend rien du tout.

— Elle aime donc beaucoup le pain noir et le lait?

— Je ne le crois pas, mon père. Frédérick et moi nous n'aimions guère l'un et l'autre dans le commencement. Mais maman nous a bien assurés que plus on se nourrit simplement, mieux cela vaut, et qu'on finit par se trouver bien des mets les plus simples. Et puis, elle nous dit toujours que c'est une bonne habitude à prendre quand on est jeune, bien portant et heureux, parce que si le malheur vient et qu'on soit obligé de s'y accoutumer plus tard par nécessité, c'est bien plus rude!

A ces mots, George sentit comme un dard aigu qui lui perçait le cœur. Le *malheur* était venu, et la *nécessité*, dans toute sa *rudesse*, pesait sur Elinor! En silence, elle s'imposait toutes les privations afin que George n'en éprouvât aucune. Jamais elle ne partageait ni le déjeuner ni le dîner de son mari, sous prétexte qu'elle préférerait déjeuner et dîner à part avec ses enfants, dont la turbulence aurait pu fatiguer leur père; et ce père était déli-

catement nourri ; il voyait servir sur sa table les mets de la saison, des primeurs quelquefois... tandis que sa femme, ses enfants vivaient de pain noir et de lait!.. Aisance pour lui, misère pour eux ! Et, pour combler la mesure du dévouement à l'époux, Élinor disait à ses enfants, leur persuadait qu'il fallait vivre ainsi quand on était *heureux* afin de se préparer aux *jours mauvais* ! Mais les orphelins, élevés par la paroisse, n'étaient pas plus misérables ! Et elle, elle, cette Elinor, accoutumée depuis le berceau aux jouissances d'une existence douce et confortable, elle se soumettait en silence, et depuis des années, à toutes les conséquences d'une faute qui n'était pas la sienne !

Quelque chose d'amer semblait couler 'goutte à goutte dans la blessure que George venait de recevoir par les paroles de sa fille... Il essaya, pour bannir de pénibles pensées, de changer le sujet de l'entretien.

— Comme vous travaillez, Marie ! Peut-on demander pour qui, ma chère enfant ?

Marie rougit jusqu'au front, baissa la tête et répondit à mi-voix : Je fais une chemise d'homme.

Cette question avait été adressée par George à sa fille sans qu'il attachât, à la réponse qu'il allait recevoir, la moindre importance ; mais la

rougeur et l'embarras visible de Marie excitèrent sa curiosité.

— Alors, vous travaillez pour moi ou pour Frédéric ? dit-il.

— Oh ! cette chemise est trop grande pour Frédéric, répondit Marie, en s'efforçant de sourire.

— Eh bien, en ce cas, elle est pour moi. Pourquoi ne pas le dire tout de suite, ma fille ? Il n'y a pas de mystère à mettre à cela.

— C'est un secret, répondit Marie, dont les yeux se remplirent de larmes.

— Un secret ?.. Comment, vous pleurez ?

— Oui, parce que j'ai désobéi à maman. Elle m'avait défendu d'apporter mon ouvrage dans la chambre où vous seriez, mon père ; mais j'ai pensé que vous n'y prendriez pas garde, et voilà que c'est tout le contraire... et je suis punie d'avoir voulu faire à ma tête, au lieu d'obéir à maman.

— Je ne comprends pas, Marie, s'il faut vous le dire, quel mystère, quel secret il peut y avoir relativement à la confection d'une chemise ?

— Oh ! ne me le demandez pas, mon père, je vous en prie ! Je ne dois pas mentir, et je ne dois pas non plus dire le secret de maman. Elle le garde depuis si long-temps !

— Chère enfant ! reprit George, d'une voix si affectueuse et si douce que le cœur de Marie en fut ému ; jamais son père ne lui avait parlé avec un tel accent ; jamais il ne l'avait regardée avec tant de tendresse. Elle attacha un instant ses yeux humides sur lui... Il y avait, dans ce regard, un naïf étonnement mêlé d'une affection contenue.

— Oh ! si vous saviez le secret de maman, dit-elle, je suis sûre que vous l'aimeriez encore davantage !... Ainsi, mon père, si vous le voulez, je peux bien vous le dire.

— Mon enfant, je ne l'exige pas. Si votre mère vous l'a défendu, ou si vous avez promis de vous taire, je ne veux pas que vous désobéissiez à votre mère ou que vous manquiez à votre promesse.

— Oh ! maman ne nous a rien défendu à ce sujet, parce qu'elle ne nous en a jamais parlé positivement... Mais nous avons bien vu qu'elle se cachait de vous, mon père, et alors nous avons deviné sa volonté. N'est-ce pas comme si elle nous l'avait dite ?

— Oui, ma fille. Cependant, puisqu'aucune promesse ne vous lie, puisqu'aucune défense ne vous a été faite, je peux bien, moi, votre père,

vous demander de me dire la vérité. Il importe peut-être beaucoup au bonheur de votre mère et au mien que je sache le secret dont vous parlez.

Marie regarda de nouveau son père, mais, cette fois, avec l'expression d'une vive anxiété.

— Alors, je vais tout vous dire ! s'écria-t-elle, après un instant d'hésitation. Voici ce que c'est. Maman se procure beaucoup de linge à faire. Nous nous levons tous les matins à cinq heures, Isabelle et moi, et nous nous mettons à l'ouvrage avec maman, qui se lève encore plus matin. Isabelle fait les ourlets, moi je fais les surjets, maman fait les piqûres, et tous les jours, avant votre déjeuner, nous avons fini une chemise d'homme.

— Ainsi, c'est pour de l'argent que vous travaillez ?

— Oui, mon père. Cet argent sert à une foule de chose dans la maison, et aussi à nous acheter des vêtements. Quelquefois, quand maman voit comme nous travaillons, Isabelle et moi, sans lever les yeux, même un tout petit moment, elle dit en riant qu'elle a peur que nous ne devenions avares, c'est-à-dire que nous n'aimions beaucoup l'argent ; et cela nous fait rire aussi, car nous ne sommes pas avares du tout ; mais c'est bien vrai que nous voudrions gagner beaucoup d'argent !

— Qu'en feriez-vous de cet argent ?

— Oh ! nous n'en serions pas embarrassées, mon père ! Il y a d'abord à payer les mois d'école pour Frédérick, et plus tard, il faudra payer pour qu'il puisse devenir docteur ; c'est pour cela que maman nous apprend en même temps à être bien économes. Ensuite il y a à payer les gages de la servante... et une foule d'autres choses qui tourmentent bien maman... sans compter d'autres choses encore qu'elle veut faire... mais ceci est un grand secret !... Au reste, je peux bien vous le dire si vous voulez, mon père, car maman ne viendra pas à bout de sitôt de faire ce qu'elle veut.

— Quel est donc ce *grand secret* ? demanda George avec une sorte d'effroi ; tout ce qu'il venait d'entendre lui serrait le cœur.

— Vous saurez donc, mon père, reprit Marie en baissant un peu la voix, comme si elle craignait d'être entendue de sa mère qu'elle *trahissait*, parce qu'elle avait besoin de dire l'étendue du dévouement de cette mère que Marie révérait avec une âme développée par le plus touchant exemple d'abnégation complète de soi-même ; vous saurez donc que maman veut avoir pour vous quelque chose... qui vous fera bien plaisir... un petit cheval !

— Un cheval ?

— Oui, mon père; un cheval pour vous, afin que vous puissiez faire, sans vous fatiguer autant, vos courses aux environs. Malade comme vous êtes...

— Mais, je ne suis point malade, ma fille !

— Si, si, mon père, nous le savons bien; et c'est pour cela que nous prenons garde de vous tourmenter, de vous importuner; c'est pour cela qu'il vous faut un régime meilleur qu'à nous qui nous portons bien, à l'exception de maman, pourtant, qui est, je crois, plus malade encore que vous ! Mais elle dit que non, quoique cela se voie du reste sur sa figure. Ainsi donc, poursuivit Marie, sans se douter du mal que ses paroles faisaient à son père, depuis bien longtemps déjà, maman nous avait parlé de ce cheval qu'elle voulait vous donner, et, tous les jours, nous comptions l'argent mis dans une bourse pour cela, en y ajoutant quelque chose chaque fois que maman recevait ce qui lui était dû pour l'ouvrage fait... mais voilà qu'à Noël de l'année dernière, est arrivé un matin le marchand de vin avec une note si longue... si longue!.. cela n'en finissait pas; et il y avait même des choses que maman ne connaissait pas du tout !

George se leva brusquement, et se mit à aller et venir dans le parloir.

— Vous souffrez, mon père ! s'écria Marie, qui crut que son père allait avoir une de ces *crises* dont parlait souvent sa mère, et dont tous les enfants étaient fort effrayés, sans attacher une idée positive à ce mot de *crise* ; et la pauvre petite devint toute pâle.

— Non je ne souffre pas... Continuez, Marie, continuez ! dit George sans la regarder. Continuez, vous dis-je, je le veux !

— Eh bien, reprit Marie, intimidée par le ton de son père et par la crainte de cette crise qui le rendait si malade d'ordinaire, ce vilain marchand de vin voulut être payé tout de suite. Il n'y eut pas moyen d'obtenir qu'il attendît... Bien heureusement, il y avait assez d'argent dans la bourse pour l'empêcher de faire ce qu'il disait, de faire vendre nos meubles !... Si vous saviez comme maman a pleuré ce jour-là !... Et nous donc ! Il s'en manquait de si peu pour vous acheter un cheval ! Et cela vous est si nécessaire, mon père, à vous qui êtes malade et qui avez été accoutumé à avoir un cabriolet ! Ensuite, cela aurait fait un si bon effet dans le voisinage !... Comme le dit maman, on aurait vu alors que vous êtes au dessus de vos affaires, puisque vous ne seriez plus allé à pied, de jour comme de nuit, ce qui n'est pas convenable

pour un médecin de campagne surtout! Mais ce n'est pas tout! Le pire, c'est que, comme il manquait encore quelque petite chose pour payer tout à fait le marchand de vin, il a fallu garder Frédéric trois mois à la maison, faute de pouvoir payer les mois d'école, et maman a eu beau faire, il n'a pas travaillé pendant ce temps; de sorte que lorsqu'il est retourné à l'école, il ne savait presque plus rien, et il a été puni.

George, ne pouvant plus tenir au supplice qu'il endurait, passa dans son cabinet dont il ferma la porte brusquement.

« Ah ! mon Dieu, murmura Marie, voilà sa crise qui va le prendre, et maman ne m'a pas dit ce qu'il faut faire alors !... »

La pauvre petite prêta longtemps l'oreille... Peu à peu, comme elle n'entendait pas le plus léger bruit, elle se rassura, et mettant de côté son ouvrage, elle desservit la table, ainsi que chaque jour elle le faisait après le déjeuner de son père. Alors seulement elle s'aperçut qu'il n'avait pas mangé et qu'il n'avait pas même pris son café.

« Il est malade, mon Dieu, il est malade, et plus qu'à l'ordinaire ! et maman n'est pas là ! se dit encore la pauvre enfant. Il ne faut pas qu'Isabelle et Henri viennent ici... Mais moi... il faut

que j'y reste... si mon père avait besoin de quelque chose... Je vais recommander à Sara de bien veiller sur Henri, et de faire travailler Isabelle auprès d'elle. »

Pendant que Marie, instruite par l'exemple de sa mère, commençait ainsi à remplir la mission de la femme ici-bas, George enfermé dans son cabinet, le front appuyé sur sa main, croyait entendre résonner encore à son oreille les cruelles paroles que l'innocente enfant venait de prononcer, sans soupçonner le mal que chacune avait fait à son père.

« Ah ! je suis un misérable ! se disait-il. J'ai vécu depuis des années de la substance propre de ma femme et de mes enfants ! J'ai dévoré le produit de leurs travaux, de leurs sueurs, de leurs privations, de leurs larmes ! Je les ai réduits à la misère !... J'ai réduit ma femme à chercher du travail... à devenir couturière !... à faire de ses filles des ouvrières !... Et mon fils... mon premier-né !... celui à qui un si bel avenir était promis... Il ne peut recevoir d'instruction qu'à titre d'indigent ! Comme à l'enfant du mendiant, il la lui faut gratuite... car il y a des dettes à payer, des dettes faites par son père pour assouvir la plus brutale, la plus ignoble de toutes les passions !.. Était-ce là ce que j'avais promis à cette malheureuse jeune fille,

à mon Elinor, lorsqu'elle consentit à devenir ma femme ! Était-ce là le sort que je réservais à mes enfants ! Oh ! je suis un monstre de perversité !... Et ce monstre, ce lâche, digne du plus profond mépris, est encore aimé de sa malheureuse femme et cette femme, cet ange d'indulgence et de bonté, loin de lui reprocher ses crimes, l'entoure de soins, de tendresse, apprend à ses enfants à le respecter... à voir un père dans celui qui est la cause de tous leurs maux ! dans celui qui a détruit pour eux le présent et l'avenir !... Et je pourrais trouver grâce devant Dieu !... Non, non ! jamais, jamais !

Deux heures passèrent ainsi. George serait resté enfermé toute la journée peut-être, si quelqu'un n'était pas venu le demander.

Il rentra longtemps après l'heure du dîner. La table était mise, mais il traversa le parloir sans s'y arrêter, et il alla s'enfermer de nouveau dans son cabinet.

Marie, réellement inquiète, avait fait partager ses inquiétudes à son frère.

— C'est l'absence de maman qui chagrine mon père et qui l'empêche de manger, j'en suis sûre, disait Marie. Si j'osais frapper à la porte !.. Qu'en dis-tu, Frédérick ?

— Oui ! et s'il se fâche ! Attendons, encore.

— Mais c'est que le dîner ne vaudra plus rien du tout, et maman a tant recommandé que tout fût bon, comme quand elle est là !..

Après quelques moments d'hésitation, Marie se décida cependant à frapper, en avertissant son père que le dîner était servi.

— Je ne prendrai rien, dînez sans moi, répondit George à travers la porte.

La pauvre Marie regarda son frère.

— Eh bien, dînons, s'écria Frédérick d'un air joyeux, puisque mon père l'ordonne...

— Nous avons dîné, répondit Marie ; ce que Sara a préparé peut servir pour le déjeuner de demain ; je vais le lui dire.

— Le grand mal, reprit Frédérick, quand nous mangerions ce dîner dont mon père ne veut pas ! Il ne nous arrive pas si souvent de faire un bon repas ! Isabelle, je le parie bien, sera de cet avis, et Henri, donc ! ce pauvre petit, qui a rôdé toute la journée dans la cuisine autour de Sara !

La pensée de régaler Henri l'emporta sur les scrupules de Marie ; cependant elle débattit encore assez longtemps avec Frédérick, et surtout avec elle-même, la question de savoir s'il fallait prendre au pied de la lettre ces mots : *Dînez sans moi*, et comprendre qu'elle pouvait disposer du dîner

préparé pour son père... Enfin, les quatre enfants se mirent à table, Marie veillant à ce qu'on ne fît pas de bruit.

Henri était si joyeux de prendre sa part de ce qui était pour lui un véritable banquet que, sans l'attention constante de sa sœur à le contenir, il aurait fait plus de tapage à lui seul que Frédéric et Isabelle.

— Papa est bien bon ! Oh ! qu'il est bon ! disait le pauvre enfant. Maman n'est pas si bonne !

— Ah ! peux-tu dire cela ! s'écria Marie. Notre père est malade ; voilà pourquoi il lui faut des mets dont nous n'avons pas besoin, nous qui nous portons bien !

— C'est égal, dit à son tour Frédéric, quand maman nous régalerait de temps en temps, les choses n'en iraient pas plus mal, bien au contraire !

— Oh ! tu ne t'embarasses guère, toi, mon frère, de trouver de l'argent pour payer les mois de l'école !

— Pour ce qu'on y apprend, ce n'est guère la peine d'y aller...

— Oh ! je sais bien que tu voudrais en être dispensé !

— Et le thé ? est-ce que nous ne prendrons pas le thé !

— Du tout, du tout, répondit Marie. Quant à cela, vous pouvez bien vous en passer... Voyons, desservons vite, afin qu'Isabelle et moi nous puissions travailler jusqu'à la nuit et finir notre tâche de tous les jours. Il faut que maman, à son retour, soit contente de nous. Va courir dans le jardin, mon frère, avec Henri, et surtout allez assez loin de la maison, pour que mon père ne puisse vous entendre!

Quelques instants après, les deux sœurs étaient assises auprès de la fenêtre du parloir, et travaillaient en causant tout bas.

XI

LA RÉCOMPENSE.

Il faisait nuit depuis longtemps, lorsque Marie se hasarda de nouveau à frapper à la porte du cabinet.

— Que voulez-vous? demanda George de l'intérieur.

— Mon père, répondit Marie, Henri est déshabillé, et il voudrait bien vous embrasser avant d'aller au lit.

George vint ouvrir, et aussitôt deux petits bras lui entourèrent le cou; c'était Henri, porté par sa sœur, qui s'élançait au-devant de son père.

George se sentit ému. Il prit l'enfant, et le serra contre son cœur en silence.

Marie, Frédéric, Isabelle étaient groupés autour de leur père et le regardaient curieusement;

Frédéric tenait à la main un flambeau qui éclairait cette scène.

Le petit Henri prouvait à son père, par ses caresses, qu'il n'avait plus peur de lui, et George en était vivement touché.

— Papa est bon ! bien bon ! disait Henri, que le souvenir du bon dîner fait le jour même animait d'une joie enfantine. Papa dînera demain avec nous, et nous mangerons encore de bonnes choses. N'est-ce pas, papa ?

— Oui, mon fils, oui, mon bel ange ! répondait George qui avait à peine entendu, mais que des caresses si nouvelles pour lui remuaient jusqu'au fond du cœur.

— Henri, il ne faut pas tourmenter mon père, dit Marie ; et elle voulut reprendre son jeune frère. Mais il s'attacha à son père.

— Je ne veux pas m'en aller ! s'écria-t-il. Je veux faire ici ma prière devant le grand fauteuil de papa.

— C'est qu'il en a l'habitude, reprit Marie. Tous les jours, maman nous amène ici pour l'hymne du soir. Mon père, voulez-vous permettre que Henri fasse comme de coutume ?

— Oui, ma fille, répondit George d'une voix altérée ; et il s'assit à l'écart, en remettant l'enfant aux mains de sa sœur.

— Non, non, pas là ! dans le grand fauteuil ! s'écria Henri.

— Est-ce qu'un enfant commande quelque chose à son père ! dit Marie. Voyons, Henri, mettez-vous à genoux, là, à votre place ordinaire, et priez Dieu de tout votre cœur !

Henri obéit. Il était beau comme un ange ainsi agenouillé auprès du grand fauteuil, les mains jointes, ses beaux yeux bleus levés au ciel et ses belles boucles blondes éparses sur ses épaules nues.

Marie commença l'hymne du soir. Les voix de Frédérick, d'Isabelle et de Henri s'unirent à la sienne, et les larmes de George coulèrent.

La figure couverte de son mouchoir, il se laissait aller sans contrainte à l'émotion la plus vive, la plus profonde qu'il eût éprouvée depuis longtemps ; quelque chose de pénétrant et de doux se faisait sentir à son âme... Mais lorsque le chant cessa, lorsqu'il entendit ses enfants demander à Dieu de veiller sur leur père, sur leur mère et sur eux ; lorsque la voix enfantine de Henri prononça ces mots : Faites, bon Dieu, que papa guérisse et qu'il ne soit plus jamais malade ! à son tour il tomba à genoux, et il s'humilia devant la bonté de Celui qui se faisait sentir à son âme et qui le

rappelait au bien par la voix innocente de ses enfants !

Le silence avait succédé à la prière.

A la vue de leur père à genoux, les trois enfants et Henri lui-même s'étaient tus à l'instant. Jamais, jusqu'alors, ils ne l'avaient vu s'unir à eux pour la prière du soir...

Par un mouvement brusque, George se releva et tendit les bras à ses enfants... Henri fut le premier à courir à son père.

Il les embrassa tous, puis les repoussant doucement, il dit d'une voix altérée : Que Dieu daigne vous bénir ! Laissez-moi, maintenant, laissez-moi !

Un instant après, il était seul.

Cette nuit encore se passa sans sommeil ; mais les pensées de George furent moins amères. Non, il n'était point haï de ses enfants ; non, il n'était pas abandonné de Dieu ; ses enfants l'aimaient et Dieu s'était fait sentir à lui !

Le lendemain, il voulut partager leur frugal repas ; mais son cœur était plein, et il ne put rien prendre.

A l'heure ordinaire, le déjeuner qui lui était destiné fut servi par Marie, tandis qu'Isabelle travaillait dans le parloir ; quant à Frédérick, il

était allé à l'école. George n'eut pour convive que Henri, dont le babil excitait quelquefois un triste sourire et d'autre fois le navrait en le faisant pénétrer de plus en plus avant dans cette vie de privations à laquelle se trouvaient condamnés ses enfants.

Il sortit pour aller voir quelques malades, et, au retour, il s'enferma dans son cabinet. Vainement il voulut lire ; vainement il voulut s'occuper ; il ne pouvait que sentir, et c'était pour lui une souffrance. La journée lui paraissait être d'une longueur mortelle ; il allait et venait tantôt dans son cabinet, tantôt dans le parloir où travaillaient ses deux filles, tantôt dans le jardin ; et partout il traînait avec lui ce découragement de l'âme cent fois plus affreux que l'ennui qui, pourtant, l'accompagne.

George voulut qu'on attendît, pour se mettre à table, l'heure à laquelle Frédérick revenait de l'école, et, pour la première fois, il vit ses enfants réunis autour de lui à dîner. A ce repas encore il ne put manger, et il fit enlever le vin placé auprès de lui. Sa préoccupation, sa tristesse contenaient la joie que les enfants ressentaient de tous ces changements.

N'ayant pas l'habitude de les avoir ainsi avec

lui, ne les connaissant pas, à bien dire, il se sentait gêné de leur présence et il cherchait vainement sur quel sujet les faire causer...

Un mot de Marie lui ayant donné à penser que le lendemain étant jour de congé à l'école, tous les quatre ne seraient pas fâchés de faire une promenade, George décida, à leur grande joie, qu'on irait au bois voisin et qu'on y dînerait sur l'herbe. Tous les visages s'épanouirent, celui de George excepté. Pour jouir d'un *bonheur* accordé à des enfants, bonheur bien facile et que leur procure le seul changement de place, il faut avoir ce que George n'avait pas, l'esprit libre et le cœur en paix ; mais il goûta du moins la satisfaction de voir qu'il leur avait promis un grand plaisir, et que toutes leurs pensées se tournaient avec joie vers la partie de campagne projetée pour le jour suivant ; les plaisirs de toute espèce étaient si inconnus de ces pauvres enfants !

Le soir, ils vinrent, comme le jour précédent, faire la prière auprès de lui, et avec lui ; car George essaya de s'unir à eux, d'élever avec eux son âme jusqu'à Dieu. Cependant il ne retrouva pas l'émotion de la veille. Chez George, énérvé depuis longtemps par des excès multipliés, l'abattement succédait vite à un premier élan ; et, il faut

le dire, la privation de toute liqueur spiritueuse le faisait d'autant plus souffrir, que ses souvenirs se réveillaient et que le fantôme de lady Cleveland se dressait devant lui, de plus en plus terrible, à mesure qu'approchait le moment du retour d'Elinor!...

La partie de campagne eut lieu. On alla loin, bien loin dans le bois; on dîna sur l'herbe, on courut, on rit de bon cœur, et il y eut des moments où la joie de ses enfants fit du bien à George.

La nuit suivante, il dormit quelques heures; mais, en s'éveillant, il sentit tomber sur sa pensée tout le poids de la journée à passer encore dans le doute et dans l'attente; supplice affreux et qui lui devenait plus cruel de minute en minute,

Ses enfants, encore charmés des plaisirs de la veille et se familiarisant avec ce père qui avait été pour eux, jusqu'alors, comme une divinité redoutable et inconnue, cherchèrent à l'amuser en lui montrant leur jardin, et à l'intéresser en lui parlant des plantations qu'ils avaient faites ou qu'ils se proposaient de faire. Tout cela se trouvait tellement en dehors des habitudes et de la manière de vivre de George, préoccupé d'ailleurs par des idées sombres, qu'il commençait à éprouver une sorte d'irritation, d'impatience, qu'il ne dissimulait

pas sans peine. Il lui semblait que les heures se traînaient avec une lenteur désespérante, et que jamais cette troisième journée ne finirait. Il ne pouvait espérer de voir arriver sa femme avant dix ou onze heures du soir, et midi seulement venait de sonner !

Soudain, les enfants, qui étaient au fond du jardin avec lui, s'écrièrent :

— Voilà une voiture !... J'entends le fouet du postillon !... C'est maman ! et tous s'élancèrent vers la maison.

— Non, ce ne peut être Elinor ! se dit George, en les suivant machinalement.

Mais il entend la voiture s'arrêter devant la maison, et aussitôt l'air retentit de cris joyeux... C'est sa femme, il n'en doute plus... Haletant, il s'appuie contre un arbre...

— George, mon cher George ! dit une voix bien connue, et à l'instant Elinor est dans ses bras ; et elle murmure à son oreille ces mots : Vous ne l'avez pas *tuée* !

— Est-ce vrai, bien vrai ? demande George d'une voix altérée, en pressant étroitement Elinor sur son cœur.

— C'est la vérité ! la vérité sortie des lèvres d'un mourant ! Venez, mon ami, mon pauvre George,

venez ! J'ai pour vous quelques lignes du docteur West, de notre meilleur ami.

Elinor l'entraîne dans son cabinet, dont elle ferme la porte, en éloignant d'un geste les enfants.

George, pâle et tremblant, se jette sur un siège, Elinor s'assied auprès de lui et lui présente la lettre de M. West ; mais il fait signe qu'il ne peut lire, qu'un nuage est devant ses yeux... Elinor ouvre la lettre et lit ces mots d'une voix émue :

« Prêt à paraître devant Dieu, j'atteste que la mort de lady Cleveland ne peut vous être attribuée. A genoux, George, à genoux, et rendez grâces à Dieu. »

George, obéissant à la voix qui lui crie : A genoux ! s'agenouille et appuie son front baigné de sueur sur la main de sa femme qu'il presse convulsivement dans les siennes.

Elinor est tremblante comme lui...

— Continuez ! dit George si bas qu'on l'entend à peine.

Elinor continue : « Oui, malheureux, à genoux devant Celui qui vous a épargné un crime ! Il a puni une conduite coupable en vous ôtant la mémoire ; en vous faisant entendre un mot que je n'ai pas prononcé ! Ce mot, il parlait de votre cons-

science ! Souvenez-vous, George !... Étiez-vous en état de faire cette importante opération ? Je l'ai faite seul ; j'ai pris de vos mains ces instruments que vous n'étiez pas digne de toucher, alors que sortant d'une orgie vous osiez vous présenter devant cette femme courageuse selon le monde, mais non pas devant Dieu !... alors que vous n'étiez plus maître de votre raison !... »

— Je... me souviens ! dit George en levant soudain la tête. Oui, il m'arracha des mains les instruments de chirurgie ; oui, ce fut alors que je crus entendre... Oh ! Elinor, continuez, je vous en supplie !

Elinor continua : « Vous n'avez donc rien à craindre au sujet du passé ; mais songez à l'avenir, George ! non-seulement à l'avenir qui vous est destiné ici-bas, mais à celui qui vous attend dans l'autre vie ! Mon état de faiblesse ne me permet pas d'en écrire davantage ; mais j'ai pu dire à votre femme des détails qu'elle vous reportera. Puisse le repentir dont vous êtes, dit-on, pénétré, se manifester par votre changement de conduite !

Votre ami,

WEST.

George avait de nouveau appuyé sa tête sur la

main de sa femme ; il ne pleurait pas, il ne priait pas ; la joie qu'il ressentait était si vive, qu'elle ressemblait presque à de la douleur. Cependant, sa poitrine s'allégeait, et il éprouvait quelque chose de doux en sentant tomber sur ses cheveux, blanchis avant le temps, les larmes d'Elinor !.. Lui aussi, il aurait voulu pouvoir pleurer !... lui, aussi, il aurait voulu pouvoir prier !.. Enfin, il se releva, et s'asseyant auprès de cette femme si tendre, si dévouée, dont il avait fait le malheur, il demeura immobile et silencieux, les yeux fixés devant lui sans rien voir.

— Mon ami, dit Elinor, vous êtes depuis longtemps justifié auprès de sir James. Il a quitté la ville de***, vous vous en souvenez, quelques mois après la mort de sa malheureuse femme, puis il y est revenu deux ans après. C'est alors que notre digne ami a cru devoir provoquer une explication sur le passé. Si, dès lors, mon pauvre George, vous aviez eu plus de confiance en moi, si dès lors, vous m'aviez avoué la source du chagrin qui vous dévorait, vous n'auriez pas tant souffert !

— Et toi donc, pauvre ange ! Ne parleras-tu jamais de toi ? s'écria George, avec un accent si tendre qu'Elinor en fut touchée jusqu'au fond de l'âme.

— Mon Dieu, je vous rends grâces ! s'écria-t-elle.

Le bonheur va renaître pour nous !... Merci, ô George, merci !... Mon ami, laissez-moi vous tout dire ! Laissez-moi vous raconter, avec quelque suite, les nouvelles que j'apporte... Mais avant tout, un mot sur nos enfants, je vous en prie !...

— Ils ne m'ont pas quitté pendant votre absence... Non, je ne me crois plus abandonné de Dieu et haï de mes enfants ! Oh ! que j'ai souffert !... Mais puis-je parler de mes souffrances, à vous, Elinor, à vous !... Les vôtres les ont surpassées ! que de sacrifices !...

— Ah ! George, ne me plaignez pas ! La source d'où découlent toutes les forces ne s'est-elle pas ouverte pour moi du jour où j'ai su y puiser ! Vous apprendrez à y puiser à votre tour, mon ami, et alors seulement nous serons tous aussi heureux qu'il est possible de l'être ici-bas ! Un mot encore sur cette pauvre lady Cleveland. Sa propre imprudence et celle de son mari l'ont perdue. Je ne veux point l'accuser ; depuis longtemps elle a paru devant Dieu, et Dieu, dans sa miséricorde infinie, juge tout autrement que l'homme, dont la sagesse est si incertaine, dont l'indulgence a des limites si étroites !... Aussi j'espère qu'elle aura trouvé grâce devant lui. Mais que de maux sont résultés de ce que mistress West, avec son bon sens accoutumé,

appelle *faux courage* ! Mon ami, il m'a fallu bien des années pour comprendre ce que c'est que le vrai courage ! Il m'a fallu bien des années pour reconnaître que le véritable héroïsme est tout autre chose qu'un masque pris pour obtenir les applaudissements de la foule !... Pauvre lady Cleveland ! Le sentiment plus sûr de ses devoirs, comme épouse et comme mère, l'aurait mieux guidée. Elle a payé de sa vie une dangereuse erreur... Mais vous, George, vous ne pouvez vous accuser, mais personne ne peut vous accuser de cette mort, grâce à Dieu ! L'émotion causée par la brusque apparition de sir James a précipité la fin de lady Cleveland. Oui, rendons grâces à Dieu avec ferveur, avec une gratitude infinie ! Sa bonté vous a sauvé !

— Parle encore ! dit George, qui avait laissé tomber sa tête sur l'épaule d'Elinor. Ta voix produit sur moi l'effet d'une musique céleste !

Elinor parla encore ; elle sut trouver de ces mots qui persuadent, consolent et relèvent un coupable à ses propres yeux ; elle sut éveiller l'espoir de l'avenir dans cette âme, si longtemps accablée par la désespérance ; elle sut montrer à George un but et une récompense dans les soins à prendre pour arracher leurs enfants à la misère, pour leur donner cette

éducation sans laquelle les plus nobles facultés de l'intelligence et de l'âme sont comme si elles n'existaient pas ; et lorsqu'enfin elle le quitta, George était calme, presque réconcilié avec lui-même et décidé à faire usage de tout ce qu'il possédait de talent et de volonté pour reprendre la place d'homme distingué qu'il avait si longtemps occupée.

Avec l'indulgence d'une femme accoutumée à beaucoup pardonner, Elinor excusa l'indifférence de son mari pour les autres nouvelles qu'elle lui avait annoncées ; il ne songeait même pas à s'informer de l'état où elle avait laissé le docteur West. Elle se disait qu'après tant d'années de trouble, de remords et de désordre, dont enfin il rougissait sincèrement, George devait être comme absorbé dans une triste contemplation de lui-même, et qu'il faudrait du temps pour que son âme abattue, reprenant quelque ressort, se rattachât à tout ce qui donne du charme à la vie.

Ce fut au milieu de ses enfants qu'Elinor se délassa des fatigues d'un voyage fait si rapidement. Elle était avide de savoir ce qui s'était passé pendant son absence ; et, de nouveau, elle rendit grâces à Dieu qui avait tout conduit visiblement.

Le jour suivant commença la vie de famille. Elinor n'était plus dans la cruelle nécessité de

cacher un père à ses enfants ; elle pouvait, elle devait, au contraire, les rapprocher les uns des autres ; mais il fallait éviter à George l'espèce de fatigue et même de dégoût qui résulte souvent d'un changement dans des habitudes prises depuis des années ; il fallait aussi contenir la joie des enfants que cette existence nouvelle associait enfin à un père longtemps plus redouté qu'aimé. Elinor devinait que George avait besoin d'être soutenu sans cesse, non par des conseils, mais par une tendresse infatigable, et qu'elle devait ne pas se décourager de ses découragements, ne pas s'affliger de ses accès de tristesse, ne pas s'effrayer enfin de ses moments d'humeur, et, avant tout, ne pas témoigner les craintes qui en résultaient.

Rompre avec un vice enraciné est difficile, lorsque surtout ce vice offre un moyen prompt et sûr de se dérober momentanément au souvenir du passé, au sentiment de la gêne présente, à la pensée de la misère à venir ! Et la difficulté était plus grande encore dans un village où il n'était guère possible de procurer à George les distractions que l'homme instruit trouve dans ses relations avec d'autres hommes instruits. Telle était la tâche d'Elinor. Avec ferveur, elle demanda à Dieu de l'aider dans son accomplissement.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis son re-

tour, lorsqu'un matin, seule avec son mari auprès duquel elle était venue travailler, elle lui dit : Mon ami, il faut que je vous parle de ma famille. Je n'ai pu voir ma mère qu'un instant ; elle est assez mécontente, sous le rapport de la fortune, des mariages qu'ont fait mes sœurs ; mais mes sœurs se trouvent heureuses, et c'est beaucoup. John est en chemin de s'enrichir ; il avait le génie du commerce, et il le prouve aujourd'hui. Quant à Albert, votre favori, il est marin, comme vous savez, et, déjà, on peut lui prédire un avancement rapide. Vous le voyez, George, avec de l'éducation, avec de l'instruction, une nombreuse famille finit par faire son chemin dans le monde ; chacun des membres dont elle se compose trouve sa place ; ainsi donc la première occupation des parents doit être de procurer à leurs enfants cette éducation, source première de leur fortune future. Ne le pensez-vous pas ?

— Je le pense comme vous, Elinor, et je comprends où vous en voulez venir. Mais que pouvons-nous pour nos malheureux enfants, réduits comme nous le sommes à une gêne si grande que le plus léger sacrifice d'argent nous est interdit ?

— Mon ami, d'abord nous pouvons leur donner ce que nous-mêmes nous avons reçu, et, ensuite,

nous pouvons encore profiter pour eux de la bonne volonté de nos connaissances, de nos amis, de nos parents.

— Où sont-elles, nos connaissances ? où sont-ils, nos amis ? demanda George avec un peu d'amertume.

— Commençons par les parents, répondit Elinor en souriant. John m'a offert de se charger du sort futur de notre Frédérick. Si vous vous décidiez à mettre Frédérick dans le commerce, John se fait fort de le pousser de telle sorte, que notre fils, âgé maintenant de quatorze ans, serait en état, à vingt ans, de se tirer d'affaire, et, un jour, il pourrait bien doter ses sœurs ; car je vois loin et je suis fort ambitieuse, ajouta Elinor, qui cherchait à faire luire sans cesse l'espérance aux yeux de George.

— Mais Frédérick ne sait rien.

— Détrompez-vous, mon ami. Cet enfant n'est pas un prodige sans doute et il ne sait que ce qu'il est possible d'apprendre dans une école de village : mais, si vous le permettiez, je pourrais profiter de la bonne volonté pour nous tous de notre jeune vicaire. Il m'a offert de compléter l'instruction de Frédérick.

— Je pourrais, il me semble, reprit George,

donner des leçons à mon fils ; ce serait une occupation meilleure que toute autre, puisque, utile cet enfant, elle remplirait mes moments de loisir, malheureusement trop nombreux.

— Oh ! Frédérick et moi nous ne demanderons pas mieux ! s'écria Elinor.

— D'ailleurs, reprit George, notre jeune vicaire est bien jeune en effet, et notre Marie sera bientôt une jeune fille.

— Et que diriez-vous, mon ami, si je rêvais pour Marie un mariage possible ?

— Comment, s'écria George surpris, vous penseriez déjà à marier votre fille ?

— Une mère pense au mariage de sa fille, répondit Elinor en riant, dès que sa fille vient au monde.

— Mais songez donc que notre jeune vicaire peut devenir pasteur dans quelque cure considérable, et que Marie ne possède rien au monde, que jamais elle ne possèdera rien !

— Mon ami, est-ce donc ne rien posséder, aux yeux d'un homme raisonnable, que d'avoir l'amour du travail, l'habitude d'une vie rude, une âme épurée ou plutôt retrempée au creuset du malheur ?

— Eh bien, répondit George, qui sourit à son tour, va pour le mariage de Marie avec notre jeune

vicaire ! J'y donne d'avance mon consentement. Et Isabelle ? avez-vous songé à elle ? lui avez-vous trouvé aussi un mari ?

— Pas encore, mais, comme dit le poète français :

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter !

— Revenons à Frédérick, reprit George. Il vous doit, mon Elinor, de n'avoir pas grandi dans une ignorance complète... Vous seule vous avez tout fait pour nos enfants ! Le produit de votre travail leur a donné du pain ; le produit de votre travail leur a donné l'instruction première... Il est temps, bien temps que le père fasse à son tour quelque chose pour ceux qui ne lui doivent encore que la vie... et la misère !

— Allons, George, il ne faut pas retomber dans vos idées noires, au moment où tout nous sourit ?

— Tout nous sourit, dites-vous ?

— Mais sans doute, mon ami ! Ne sentez-vous pas le bonheur venir vers nous ? le véritable bonheur, et non le faux bonheur que donnent et la fortune et le monde ! Après seize années de mariage, nous sommes encore époux amants ; nous avons des enfants bien portants, gais, contents de leur sort ; nous avons de bons parents, prêts à leur tendre une main secourable ; un avenir s'ouvre pour notre

fil aîné; un avenir se montre pour notre Marie; votre clientèle augmente : déjà vous comptez, au nombre de vos clients, deux des personnes les plus marquantes du pays, M. Brown et M. Flammsted; encore un an ou deux, et tout le voisinage vous appellera comme médecin; enfin, mon cher George, nous avons, dans M. et mistress West, les meilleurs des amis. J'espère que le bon docteur se relèvera encore cette fois de la maladie qui l'a conduit aux portes du tombeau, et, de ce côté, vous trouverez un appui pour notre Henri. Le fils du bon docteur m'a dit que sa femme et lui seront, pour notre cher enfant, ce que M. et mistress West ont été pour vous. Ah! George, ne soyons pas ingrats envers la Providence divine qui nous vient en aide, vous le voyez! Aidons-nous nous-mêmes, ainsi que Dieu nous l'ordonne, en soutenant notre courage par la pensée du bien immense promis à nos efforts, le bonheur de nos enfants!

— Je voudrais, Elinor, dit George, vous entendre toujours! Lorsque vous parlez, les obstacles s'aplanissent; tout devient doux et facile, et mon courage grandit avec le vôtre... Mais lorsque vous vous éloignez, lorsque je me trouve livré à mes tristes pensées, aux souvenirs amers du passé... tout devient rude et difficile!... Ah! que vous êtes

supérieure à moi, Elinor ! J'ai été faible et vous avez été forte ! J'ai été lâche et vous avez été courageuse ! Je me suis avili, et vous vous êtes élevée ; je me suis traîné dans la fange, et, planant au-dessus de cette fange, vous m'avez soutenu, vous m'avez aidé à en sortir, et vous ne vous êtes pas détournée de moi avec mépris !... et vous n'avez pas craint d'être souillée de ma souillure ? et vous m'avez respecté ; et vous avez appris à nos enfants à respecter, à chérir celui qui ne méritait que l'indignation et la haine de tous les cœurs honnêtes ! Oui, vous êtes un ange !...

-- Je ne suis qu'une femme, répondit Elinor vivement émue. Je ne suis que ce que toute femme doit être, la plus tendre, la plus sincère amie de son époux !

— Femme et mère ! s'écria George. D'aujourd'hui seulement je sais ce que signifient ces deux mots ! Femme et mère ! titres sacrés, dignes de la vénération de tous ! dignes de l'adoration de l'homme, et que l'homme trop souvent foule aux pieds ! Elinor, je vous révère ! Elinor, ce que j'éprouve aujourd'hui pour vous est bien au-dessus de ce qu'on appelle amour ! L'amour ! je vous ai aimée d'amour parce que vous étiez jeune et belle... Mais aujourd'hui !... aujourd'hui, c'est une admiration, c'est une

vénération profonde ! Aujourd'hui, vous êtes mon âme, ma conscience ! Aujourd'hui, je vis en vous, par vous, et j'espère en vous, comme l'enfant espère en sa mère ! en sa mère qui est tout pour lui ! en sa mère vers laquelle il court pour trouver une consolation dans ses douleurs ! en sa mère à laquelle il demande ses joies et son bonheur !... Je ferai ce que vous voudrez, Elinor ! Je serai l'instituteur de mes enfants ; je les guiderai dans la voie que vous avez tracée. Commandez, j'obéirai !... Celui qui prétendait à être le maître, n'a été que le misérable jouet de ses passions... Mais soyez là, toujours là, et que votre tendresse me rende facile une route hérissée pour moi de tant d'épines !... Songez que je ne suis pas accoutumé encore à bien faire !... Pardonnez donc si je marche longtemps encore d'un pas incertain !

Elinor, baignée de larmes, embrassa son époux.

XII

LA MÈRE.

Oui, George avait besoin d'être soutenu par Elinor dans la tâche qu'il entreprenait ! Ses enfants avaient grandi loin de lui, quoique sous le même toit ; il ne s'était pas intéressé à leurs progrès ; il ignorait combien ces progrès sont lents, et qu'élever des enfants, que développer leur âme et leur intelligence est un travail de chaque instant, qui exige autant de patience que de persévérance. Frédérick, de son côté, n'avait jamais senti le joug paternel. Accoutumé à la douceur de sa mère, il était tout prêt à se révolter de la sévérité de son père : il fallait donc que, sans cesse, Elinor travaillât à ranimer le courage de George, à lui inspirer de la patience ; et que, d'un autre côté, elle contînt Frédérick, qui murmurait d'une exigence *tyrannique*, disait-il en s'indignant.

Richard, le jeune vicaire, lui était d'un grand secours auprès de Frédérick. Par ses représentations pleines de justesse, il amenait le fils à la soumission envers le père, et, en même temps, il entretenait son zèle, il excitait son ardeur au travail en lui facilitant, par des leçons données avec assiduité, des études toutes nouvelles ; mais là s'arrêtait son pouvoir.

Jusqu'alors, le docteur Stanley n'avait vu qu'avec répugnance le jeune vicaire. Cette répugnance prenait sa source, et dans le sentiment de son infériorité comme homme dégradé par une honteuse passion, et dans la crainte du droit de représentation que pourrait s'arroger Richard à titre de ministre de l'Évangile. Plus sa conscience lui avait dit qu'il était blâmable, plus il avait redouté le blâme, plus il avait évité avec soin l'homme que son caractère autorisait à parler hautement de ces lois divines et humaines si honteusement violées. Aujourd'hui que le docteur Stanley donnait l'exemple d'un retour sincère au bien, il restait encore quelque chose de ce sentiment de répulsion ; mais cependant, comme il fallait étudier celui dans lequel Elinor voyait le futur époux de sa fille, le docteur Stanley n'évitait plus le jeune vicaire. Seulement, il ne l'accueillait pas encore, quoiqu'il rendît tout

bas justice à la sage retenue de Richard envers le père de famille qui avait oublié si longtemps tous ses devoirs, et il commençait à lui savoir gré de ses soins pour Frédérick.

Deux années passèrent ainsi sans secousse, mais le bonheur ne régnait pas dans cette maison. Comme l'avait dit George à sa femme, elle était hérissée de bien des épines, la route toute nouvelle où il était entré, et son humeur se ressentait des luttes incessantes qu'il fallait livrer à un vice profondément enraciné. Afin de couper dans le vif, seul moyen de guérison dans tous les cas, selon son expression, George avait proscrit de chez lui toutes les liqueurs spiritueuses ou fermentées, et il refusait les invitations à dîner de ses voisins. Mais son attention même à fuir les occasions de s'oublier lui rappelait constamment qu'il existait un moyen de se soustraire aux humeurs noires, au découragement, à l'ennui dans lesquels le jetait souvent une position précaire, et de relever son esprit abattu, affaibli par les excès passés. Elinor devinait ce qui se passait dans l'âme et dans la pensée de son mari ; elle lui venait en aide, en lui procurant autant de distractions qu'il était possible dans ce petit village, et elle assistait aux leçons données à Frédérick, avec une constance à l'épreuve, parce

que ces leçons étaient trop souvent une cause d'irritation pour George, qui ne trouvait pas chez son fils les facultés intellectuelles que lui-même avait possédées.

L'idée de se séparer de son premier-né avait longtemps affligé profondément Elinor ; mais enfin elle était parvenue à comprendre qu'éloigner Frédérick de la maison paternelle serait le seul moyen d'empêcher de naître, entre le père et le fils, une de ces antipathies monstrueuses qui troublent si souvent la paix des familles, et elle s'était résignée à cette dure nécessité.

Le moment du départ arriva, à la grande joie de Frédérick. Il n'était pas d'âge encore à sentir ce que vaut la tendresse d'une mère, et il ne songeait qu'au bonheur d'échapper à la sévérité de son père. Quant à George, il avait quelquefois souhaité ce moment ; mais, à l'idée des dangers qui allaient entourer son fils ainsi livré à lui-même dans un âge bien tendre, l'amour et la sollicitude paternelle se réveillèrent ; et, après quelques hésitations, il fit ce qu'Elinor n'aurait pas osé demander, il écrivit à son beau-frère et au docteur West, pour leur recommander Frédérick.

— Mon fils, dit-il en lui remettant les deux lettres, vous allez vous trouver livré à bien des séduc-

tions !.. Songez que s'y laisser entraîner amène des suites amères, et qui se font sentir jusqu'à nos derniers jours ! Demandez au travail ce que le travail donne toujours, la paix du cœur et une honnête aisance et souvenez-vous sans cesse de ceci : C'est que, dans la jeunesse, on fonde le malheur ou le bonheur de toute sa vie ! Maintenant partez, et tâchez de vous faire aimer de votre oncle qui vous ouvre généreusement une belle carrière.

Le jeune vicaire, qu'une affaire appelait à la ville de***, se chargea de conduire Frédérick chez son oncle John, et de le lui recommander au nom d'Elinor, qui avait adressé à son frère une lettre comme en dicte seul le cœur d'une mère.

En voyant combien George se trouvait soulagé par le départ de son fils, Elinor ressentit une peine bien grande : il n'aimait pas cet enfant !... Et cependant, Frédérick n'avait rien fait pour mériter de n'être pas aimé de son père ! Frédérick était pourtant le premier-né !... Oui, mais son caractère n'avait pas été assoupli dès le berceau par la main paternelle ; mais, malgré toutes les précautions prises par Elinor, Frédérick avait deviné, avec le secours de quelques personnes malveillantes du village, quelle avait été la *maladie* de son père, et son respect s'en était trouvé altéré !... Il ne fallait

pas qu'il en fût de même pour Henri ; il fallait, au contraire, que le père et le fils s'attachassent l'un à l'autre par tous ces liens que l'habitude de vivre ensemble fait naître et resserre chaque jour ; et tous deux s'y montraient disposés.

Henri avait été le premier à donner des témoignages d'affection à son père, au moment même où ce père, à la fois si coupable et si malheureux, se croyait haï de ses enfants, et George s'en souvenait ; de son côté, Henri se souvenait que ce père malade et redouté l'avait accablé de caresses pendant l'absence de sa mère, et il s'était insensiblement habitué à le suivre partout, à rester près de lui des heures entières dans son cabinet, sans jamais se voir renvoyé, et enfin à parler avec cette liberté, cette confiance, cet abandon qui rendent l'enfance si attrayante ; en un mot, Henri était le favori de George comme il l'avait toujours été de toute la famille. On ne pouvait voir un plus bel enfant ; déjà il annonçait des dispositions remarquables ; un esprit aimable et fin, et une ardeur pour le travail réellement au-dessus de son âge. Mais il fallait empêcher que l'orgueil ne vînt gâter tant d'avantages précieux ! Elinor se promit d'y veiller et de cultiver soigneusement l'âme, pendant que George travaillerait à développer l'intel-

ligence ; car elle voulait que son fils fût heureux, non pas seulement dans le temps présent, mais dans l'avenir et dans l'éternité, et elle savait, par une amère expérience, que les agréments extérieurs, que les dons de l'esprit sont loin de suffire au bonheur et de l'assurer !

La mort du bon docteur West vint jeter les deux époux dans une affliction profonde ; ils s'attendaient à cette perte, sans doute ; mais le nombre des vrais amis est si petit, que leur disparition, quoique prévue, n'en est pas moins douloureuse pour qui sait sentir.

Peu de temps après, mistress Bond succombait à son tour, et ainsi s'éclaircissaient encore les rangs de ceux qu'Elinor avait tant aimés et dont elle avait été aimée elle-même. Elle pleura longtemps en secret sa mère, qui n'avait pas su être mère complètement ; et sans se permettre de rien reprocher à sa mémoire, Elinor se promit de veiller plus attentivement sur le choix d'un époux pour ses filles, que mistress Bond n'avait veillé sur le choix qu'elle avait fait de George. Elle savait trop maintenant que, même dans le meilleur ménage, la tâche de la femme est bien grande ; que, sur elle, pèse le fardeau des tourments, des misères de chaque jour, et qu'il faut prendre garde de le

centupler en permettant à une jeune fille, aveuglée par l'amour, de passer légèrement sur un défaut ou sur un vice qui menace non-seulement son bonheur, mais encore celui de la famille à venir !

La paix, et ce quelque chose de doux qui est peut-être le seul bonheur possible sur cette terre, étaient entrés dans la demeure du docteur Stanley. Le premier, il avait voulu que les affaires de la succession de mistress Bond fussent confiées à son beau-frère John, et que les fonds, sur lesquels avait été prélevée la somme due depuis si longtemps à mistress West, fussent placés. L'augmentation dans le revenu était petite ; mais, d'un autre côté, le docteur Stanley, plus occupé, gagnait davantage, et enfin le travail d'Elinor et de ses filles, qui avaient pu s'adjoindre comme apprenties deux pauvres enfants abandonnées, contribuait à répandre une sorte de bien-être dans cette maison où régnaient l'ordre et la plus stricte économie. Plus de mémoire à payer, plus de dettes à éteindre ; aussi George avait-il un bon cheval pour faire ses courses dans les environs, ce qui l'avait fait gagner singulièrement en considération parmi ses voisins, et, chaque année, il voyait croître sa clientèle.

Ce fut un beau jour que celui où Richard lui demanda la main de Marie, maintenant âgée de

dix-huit ans ! Richard avait été nommé pasteur dans une cure du voisinage, et il aurait pu faire, sous le rapport de la fortune, un meilleur mariage. Mais il avait vu Marie grandir sous la direction d'une mère sage, se former aux leçons du malheur ; apprendre, dès le berceau, que la mission de la femme est, ici-bas, toute de dévouement, d'abnégation de soi-même, de soumission aux décrets du ciel, de douceur, de résignation... et il ne pouvait douter qu'il ne fût facile de rendre heureuse celle qui saurait le rendre heureux !

— Ma fille est à vous, si ma fille vous aime, répondit George, les larmes aux yeux. Sa mère et moi, nous vous avons dès longtemps choisi pour notre fils. Que Marie vous accepte, et nous vous confierons avec la joie la plus grande, avec la tranquillité la plus entière, le soin de son bonheur.

Marie aimait Richard ; il avait été son instituteur ainsi que celui de Frédérick ; il lui avait appris à honorer Dieu, à rendre au Créateur le culte le plus digne de sa bonté par la pratique d'une piété élevée et par celle des bonnes œuvres... Tous deux furent unis. Il n'y eut qu'une fête de famille, à laquelle vint assister Frédérick.

George était bien heureux. Réconcilié enfin avec lui-même, il comprenait tout ce qu'il y avait

•

de joies à attendre de ses enfants, et il sentait croître l'amour qu'il leur portait. Un jour, il marierait aussi Isabelle ; un jour il marierait ses fils, car on ne craignait plus maintenant de s'allier au docteur Stanley ; car on ne rougissait plus maintenant de lui appartenir !... Ces pensées le rendirent plus affectueux pour Frédérick qu'il ne l'avait encore été, et le jeune Stanley sentit à son tour son cœur s'échauffer à l'amour que lui montrait son père. En partant pour retourner auprès de son oncle, il promit que sa famille aurait à se glorifier de lui.

Il y a bien des douleurs encore dans la joie qu'éprouve une mère qui vient de donner sa fille à un époux, alors même qu'elle a choisi cet époux pour sa fille. Elinor l'éprouvait. Jamais Marie ne l'avait quittée, et désormais Marie devait vivre loin d'elle ! On se verrait souvent, bien souvent, mais on ne se verrait plus tous les jours ni à chaque instant du jour ! mais une autre affection, une affection bien puissante calmerait, chez Marie, des regrets qu'Elinor ressentirait seule dans toute leur vivacité !... L'amour avait pris place dans cette âme jusqu'alors uniquement remplie par l'amour filial... Il s'écoula du temps avant qu'Elinor pût s'accoutumer à la douloureuse pensée de n'être plus le premier objet des affections de Marie.

« Je suis injuste envers ma fille, je suis ingrate envers le Ciel, se disait-elle souvent. Marie fait ce que j'ai fait moi-même ; comme elle, j'ai quitté ma mère pour suivre mon époux... »

Mais une voix secrète répondait aussitôt : Ma mère n'avait pas été pour moi ce que j'ai été pour Marie !

Oui, l'existence de la femme ne se compose que de continuels sacrifices au bonheur de tout ce qui l'entoure.

Le moment vint où il fallut se séparer aussi de Henri. Les dispositions extraordinaires de cet enfant méritaient d'être soigneusement cultivées ; son père mettait en lui sa joie et l'espoir de voir briller un jour, d'un nouvel éclat, dans la médecine, le nom de Stanley ; il fut donc décidé qu'on l'enverrait étudier en pension jusqu'au moment où il pourrait devenir l'élève du jeune docteur West ; et, plus que jamais, George comprit les graves conséquences qui étaient résultées de ses fautes passées. Il avait dépendu de lui de donner à ses enfants une grande aisance, une éducation brillante, et de laisser à son favori un nom célèbre, une belle et riche clientèle ; il avait dépendu de lui de voir ses enfants grandir dans la maison paternelle et prospérer autour de cette maison, comme grandissent et prospèrent les rejetons d'un arbre

vigoureux... Par son inconduite, il s'était réduit à végéter dans un pauvre village; il avait obligé Elinor à vivre de privations et du travail de ses mains; ses enfants devaient s'éloigner et recourir, pour faire leur chemin dans le monde, à la bonté d'un parent de leur mère, à l'obligeance de quelques amis; enfin il lui fallait s'estimer *heureux* d'avoir pu marier sa fille aînée à un obscur pasteur de village, sans fortune; peut-être ne pourrait-il pas procurer à Isabelle le même avantage, car il n'avait à lui donner ni dot ni talent pour y suppléer, et pour lui assurer une existence lorsqu'il ne serait plus!...

Telles étaient les pensées qui poursuivaient sans cesse le malheureux George depuis le départ de Henri, Aussi, son humeur devenait-elle de plus en plus sombre; mais toute idée de recourir à la source impure où tant de fois il avait puisé l'oubli de ses enfants, de ses torts, de lui-même, était bannie sans retour. Il voulait que son Henri n'eût pas à lui reprocher de souiller de nouveau le nom que son fils devait illustrer; et lorsque, poursuivi par une amère tristesse, il se sentait succomber sous le fardeau du repentir, c'était auprès d'Elinor qu'il allait chercher quelque allégement.

au trouble intérieur qui le torturait ; et toujours Elinor le remettait bien avec lui-même. Elle tournait vers Dieu les pensées de George ; elle lui parlait, avec l'accent de la ferveur et de la conviction, de la récompense promise au-delà de cette vie, au courage, à la résignation ; elle lui montrait chacun combattant ici-bas contre ses propres passions ou contre celles des autres, et elle le ranimait par le tableau du bonheur assuré dès ce monde à leurs enfants, élevés dans l'adversité et fortifiés, retrem-pés dès le bas âge dans des luttes qui avaient développé de bonne heure en eux la puissance morale, les facultés intellectuelles.

Une autre épreuve était encore réservée à George et à Elinor.

Isabelle, arrivée à cet âge où les jeunes filles ne cessent de songer au mariage, avait fait la connaissance, chez son beau-frère, d'un jeune homme du voisinage, fort riche, et qui s'était épris de sa beauté ; elle l'aimait aussi, mais naturellement peu confiante, elle avait su dérober à la connaissance de tout le monde, et la passion qu'elle ressentait et celle qu'elle inspirait. A la cure même, où elle rencontrait fréquemment Arthur Kennedy, personne ne se doutait que déjà des engagements avaient été pris par les deux jeunes gens.

Un soir, pendant les vacances que Henri, âgé alors de seize ans, était venu passer avec Frédéric près de son père, on se trouvait réuni dans le cabinet de George. Richard et sa femme étaient là ainsi que les deux jeunes apprenties qui faisaient, pour ainsi dire, partie de la famille. Henri, toujours vif et rieur, attaqua gaiement Isabelle au sujet de *la passion* qu'elle avait inspirée à Kennedy, et dont on parlait à *vingt lieues à la ronde*.

Tout le monde se regarda.

Isabelle, visiblement embarrassée, voulut détourner l'entretien ; mais Henri ayant insisté, il fallut bien en venir à une explication ; il fallut bien avouer enfin que l'amour d'Arthur était accueilli, qu'il était partagé...

— Malheureuse enfant ! s'écria George, qui, jusqu'alors, avait écouté en silence. Mais vous ne savez donc pas quelle est la réputation d'Arthur Kennedy ?

— Je le sais, répondit Isabelle résolument, et je sais aussi que ce sont des calomnies. Arthur m'en a parlé ; il m'a dit tout ce dont on l'accuse...

— Des calomnies ! répéta George. Non, ma fille, ce ne sont pas des calomnies. Arthur aime le plaisir...

— Comme on l'aime à son âge, mon père ; ce n'est pas là un grand crime.

— Arthur *aime à boire*, malheureuse enfant, ne le savez-vous pas ?

Elinor retint avec peine un cri de douleur, et se cacha la figure dans son mouchoir.

— Isabelle ! au nom du ciel, renoncez à ce funeste amour ! s'écria George. Isabelle... un père vous supplie !... Il vous le demande à genoux !

— Mon père, que faites-vous ? qu'allez-vous faire ? s'écrièrent ensemble Frédérick et Marie, en retenant George qui s'était élancé de son fauteuil et qui voulait s'humilier devant sa fille.

Isabelle, appuyée sur l'épaule de Henri, pleurait, tandis que Richard, debout derrière le fauteuil de George, demeurait immobile et silencieux. Les jeunes apprenties s'étaient levées aussi, et, tout effrayées de cette scène inattendue, elles contemplaient avec angoisse la figure de George, qui exprimait une vive douleur.

— Oui, répéta-t-il en joignant les mains, un père vous supplie ! un père vous demande de ne pas appeler sur votre tête les affreuses douleurs dont il a abreuvé votre mère ! Un père vous demande de ne pas vous dévouer au malheur ! Il vous demande de ne pas préparer, à vous et aux enfants qui

peuvent naître de cette union, le plus affreux avenir !... Isabelle, vous avez vu les larmes versées par votre mère pendant des années...

— George !... George ! s'écria Elinor, en se levant baignée de pleurs et en lui couvrant la bouche d'une de ses mains.

— Laissez-moi, laissez-moi ! répondit George, qui la repoussa brusquement. Je dois dire à cette enfant quel est le sort au-devant duquel elle court !... Il faut qu'elle sache que ce père aussi, *aimait à boire* !... Il faut qu'elle sache que ce père, par son inconduite, vous a précipitée dans le désespoir et dans la misère ! Il faut qu'elle sache que ce père, qui avait juré à l'autel de vous aimer, de vous protéger, de vous rendre heureuse, vous a sacrifiée à la plus honteuse des passions ! Il faut qu'elle sache que l'amour même n'a pu le retenir ! Il faut qu'elle sache enfin que des années se sont écoulées dans les désordres les plus coupables, et que si elle et ses frères, elle et sa sœur n'ont pas manqué de pain, c'est qu'il y avait ici un ange ! un ange de dévouement ! un ange pour lequel chaque instant de la vie était une souffrance ! un ange qui aimait celui que personne n'estimait plus ! un ange que Dieu, dans sa miséricorde, a laissé sur la terre pour me sauver de la damnation éternelle !

Épuisé par la violence de ce qu'il éprouvait, George retomba sur son fauteuil, pâle et sans voix.

Sa femme, ses enfants, à genoux autour de lui, sanglotaient.

Henri, désolé d'avoir provoqué cette explication, embrassait Isabelle, et lui demandait tout bas pardon ; mais Isabelle, absorbée dans une amère douleur, était hors d'état de répondre.

— Relevez-vous, Elinor ! dit George avec effort, Ce n'est pas à vous, c'est à moi de m'humilier devant vous, devant ces malheureux enfants qui vous doivent tout ! Je ne défends rien à Isabelle... je n'en ai plus le droit... Mais vous, Elinor, vous qui savez l'infortune sans bornes que les vices d'un époux amènent ; vous qui savez le sort affreux réservé à la femme que le mari déshonore et ruine par son inconduite, défendez à votre fille d'épouser jamais Arthur Kennedy ! Déjà sa mère est morte de douleur !... Son père le renie... Dans quelques années, il sera sans ressources et le rebut de l'espèce humaine ! Dites encore à votre fille combien d'années se sont écoulées avant que j'aie pu sortir de la fange où je vivais... et qu'elle apprenne de vous ce que ma santé et mon humeur, altérées par les plus coupables excès, jettent encore de trouble dans notre intérieur et vous donnent de peines

amères!... Oui, Elinor, vous devez *tout* lui dire! Ce devoir que je vous impose est cruel! mais il s'agit du bonheur de notre enfant! Mais il s'agit de l'arracher au sort affreux qui fut le vôtre, Elinor, ne l'oubliez pas... Laissez-moi, mes enfants; laissez-moi tous, j'ai besoin d'être seul! Pressez-vous autour de votre mère! Écoutez-la vous raconter ses malheurs!... Elle m'épargnera, je le sais, car son âme est pleine d'indulgence et de tendresse,... Mais moi, oui, moi, je dirai tout à cette malheureuse enfant, dès que je me sentirai la force de détacher le bandeau placé sur ses yeux et sur les vôtres, par votre mère, qui voulait me conserver un respect que je ne mérite pas! »

Les jours qui suivirent cette scène furent douloureux, et les vacances passèrent tristement.

Isabelle écoutait, sans répondre, les représentations de sa mère, les aveux humiliants de son père; elle ne s'expliquait pas sur les sentiments que les unes et les autres faisaient naître en elle; mais lorsque l'on commença à s'occuper des préparatifs du départ de ses deux frères, elle déclara que son désir était d'accepter l'invitation que lui avait faite depuis longtemps la femme de son oncle John, d'aller passer quelque temps à la ville de ***.

Elinor l'embrassa en silence. Elle avait aimé,

et elle devinait les tortures que devait éprouver le cœur de sa pauvre enfant ; et elle lui pardonnait une réserve dont elle s'affligeait et qu'elle comprenait tout ensemble.

Isabelle partit avec ses deux frères, et George et Elinor se trouvèrent seuls.

Plus que jamais Elinor devait cacher ses chagrins, car plus que jamais George était sombre. Il craignait qu'Arthur Kennedy ne poursuivît Isabelle de son amour jusque dans le lieu où elle s'était réfugiée, et qu'Isabelle ne sût pas résister à la passion qu'elle-même éprouvait. Cette douleur fut épargnée à George et à la pauvre mère.

Un an après le départ d'Isabelle, Arthur Kennedy était marié ; et deux ans plus tard, mistress West, âgée de près de quatre-vingts ans, écrivait à Elinor : « Mon troisième fils est amoureux de votre fille. Voulez-vous la lui donner ? »

C'était un mariage *raisonnable* sous tous les rapports. Isabelle estimait et aimait d'amitié l'époux qui se présentait et dont la fortune lui permettait d'appeler auprès d'elle ses parents.

George désirait depuis longtemps avec ardeur de suivre les études de Henri ; Elinor le savait ; mais il fallait s'éloigner du pays que Marie habitait ; mais il fallait accepter les offres de Richard

et de Frédérick, qui demandaient instamment que leur père, toujours malade, consentît à vivre sans travailler et cessât de repousser l'aide qu'ils lui offraient... Elinor se résigna.

Depuis près de trente ans elle avait quitté la ville de***, lorsqu'elle revint s'y fixer. Désormais elle ne pouvait plus être heureuse que du bonheur de ses enfants, et tous prospéraient; et tous l'entouraient de respect, de tendresse; tous cherchaient à répandre quelque joie sur les derniers jours de leur père, qui pouvait croire, en se voyant l'objet de tant d'amour, de tant de soins, que nul, si ce n'était lui, ne se souvenait des malheurs causés par son inconduite.

Elinor n'eut pas la douleur de survivre à celui qu'elle avait tant aimé; Dieu l'appela la première à rendre compte de la vie qui lui avait été donnée et de la mission qu'elle avait eue à remplir comme épouse et comme mère. Elle s'endormit paisiblement dans les bras de George désolé, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants en pleurs; elle s'endormit en les bénissant et en remerciant Dieu avec ferveur d'avoir épargné à ses filles les terribles épreuves par lesquelles elle avait dû passer; elle s'endormit calme, résignée, tranquille sur le sort de tout ceux qu'elle aimait, et assurée de re-

voir un jour son époux, ses enfants, dans le sein de
Celui qui est la joie du fort, le soutien du faible,
le recours des opprimés !

FIN.



TABLE

	Pages
I. — La lune de miel.....	1
II. — Un premier nuage.....	22
III. — L'épouse.....	44
IV. — Le maître.....	66
V. — Une amie.....	88
VI. — Un parjure.....	110
VII. — Scènes d'intérieur.....	132
VIII. — L'infortune.....	154
IX. — Le remords.....	176
X. — Les enfants.....	198
XI. — La récompense.....	220
XII. — La mère.....	241

TABLA

1	La casa de los señores
2	La casa de los señores
3	La casa de los señores
4	La casa de los señores
5	La casa de los señores
6	La casa de los señores
7	La casa de los señores
8	La casa de los señores
9	La casa de los señores
10	La casa de los señores
11	La casa de los señores
12	La casa de los señores
13	La casa de los señores
14	La casa de los señores
15	La casa de los señores
16	La casa de los señores
17	La casa de los señores
18	La casa de los señores
19	La casa de los señores
20	La casa de los señores

CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE DE E. MAILLET

RUE TRONCHET, 15, A PARIS

FORMAT IN-4.

Journal pour tous. Première année. 1 volume. — Deuxième année. 1 vol. — Troisième année. 1 vol. — Quatrième année. 1 v. — Cinquième année. 1 vol. — Sixième année (1^{er} semestre). 1 v.

Chaque volume se vend séparément. Broché. 5 fr. 50

La reliure en percaline se paye en sus. 1 fr. 50

La reliure mosaïque, tranches jaspées. 2 fr.

Chacun de ces volumes, dont le prix est de 5 fr. 50 c. seulement, ne renferme pas moins de 12,000,000 de lettres, c'est-à-dire la valeur de 50 volumes in-8, et contient plus de 300 vignettes.

La semaine des enfants. Première année. 1 vol. — Deuxième année. 1 vol. — Troisième année. 1 vol. — Quatrième année. 1 vol.

Chaque année se vend séparément. Brochée. 5 fr. 50

La reliure en percaline se paye en sus. 1 fr. 50

La reliure en toile mosaïque, tranches dorées. 2 fr.

La reliure en toile rouge, dos et plats en or. 3 fr.

Le foyer des familles, magasin catholique illustré (M. Paul de Caux, directeur). Année 1860. 1 vol. Broché. 5 fr. 50

La reliure en percaline se paye en sus. 1 fr. 50

La reliure en percaline, tranches dorées. 2 fr.

La guerre d'Italie. 1 beau volume illustré de 100 gravures sur bois. Broché. 2 fr. 75.

Relié en percaline gaufrée. 3 fr. 75

Le tour du monde, nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. Edouard Charton. Première année, un magnifique volume contenant 450 gravures dessinées par les plus célè-

bres artistes et de nombreuses cartes. Prix, broché en un ou deux volumes. 25 fr.

La reliure en percaline, tranches jaspées, se paye en sus :

En un volume. 2 fr.

En deux volumes. 3 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches dorées :

En un volume. 5 fr.

En deux volumes. 8 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or ;

En un volume. 7 fr.

En deux volumes. 12 fr.

Les paysans badois, texte et dessins par Charles Lallemand. 1 volume contenant 16 grandes planches coloriées et 12 vignettes imprimées dans le texte. Prix, cartonné en percaline. 12 fr.

FORMAT GRAND IN-4.

Pierre l'ébouriffé, joyeuses histoires et images drolatiques pour les enfants de 3 à 6 ans. Traduit de l'allemand du docteur Hoffmann, par Trim. 1 vol. cartonné, en noir. 2 fr.
Le même, en couleur. 3 fr.

About (Edmond) : Le Roi des montagnes, illustré de 158 vignettes sur bois par Gust. Doré. 1 vol. br. 10 fr.

Le cartonnage en percaline dorée se paye en sus. 4 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches dorées. 4 fr.

Belèze : Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne. 1 beau vol. de près de 1,900 pages. Broché. 21 fr.

Le cartonnage en percaline se paye en sus 2 fr. 25 c.

Le même, avec tranches et garde-peignes. 5 fr.

Bouillet : Dictionnaire universel d'histoire et de géographie. Ouvrage recommandé par le Conseil de l'instruction publique, approuvé par Mgr l'archevêque de Paris et autorisé par le Saint-Siège. 1 beau volume de plus de 2,000 pages. Broché. 21 fr.

Bouillet : Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts. Nouvelle édition. 1 vol. broché. 21 fr.

Le cartonnage en percaline se paye en sus. 2 fr. 25

La demi-reliure en chagrin avec tranches jaspées. 4 fr.

La même, avec tranches et garde-peignes. 5 fr.

Colart : Histoire de France méthodique et comparée, avec texte, tableaux synoptiques et 73 gravures sur acier. Nouv. édition. 1 vol. format oblong broché. 13 fr. 50

Le cartonnage se paye en sus. 1 fr. 50

La demi-reliure chagrin. 3 fr.

Dufferin (lord) : Lettres écrites des régions polaires. 1 beau vol. traduit de l'anglais et illustré de 20 vignettes. Broché. 10 fr.

Le cartonnage percaline dorée se paye en sus. 4 fr.

Le même, en percaline ordinaire. 3 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches dorées. 4 fr.

Figuier (Louis) : Histoire des grandes inventions dans les temps anciens et modernes. 1 vol. illustré de 221 vignettes sur bois. Broché. 10 fr.

Le cartonnage en percaline dorée se paye en sus. 4 fr.

La demi-reliure, tranches dorées. 4 fr.

Goldsmith : Le vicair de Wakefield, traduit par Charles Nodier et illustré de gravures sur acier par Tony Johannot. 1 volume broché. 10 fr.

Le cartonnage en percaline dorée se paye en sus. 4 fr.

Le même, en percaline ordinaire. 3 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches dorées. 4 fr.

Gumpert (Mme Thècle de) : Le monde des enfants. 1 beau vol. trad. de l'allemand et illustré de 90 vignettes par Jungt. br. 10 fr.

Le cartonnage en percaline dorée se paye en sus. 4 fr.

Le même, en percaline ordinaire. 3 fr.

La demi-reliure avec tranches dorées. 4 fr.

Lafaye : Dictionnaire des synonymes de la langue française. 1 fort volume. Broché. 15 fr.

Le cartonnage en percaline se paye en sus 2 fr. 25

La demi-reliure chagrin, tranches jaspées. 3 fr. 50

La même, avec tranche et garde-peignes. 4 fr. 50

Le nouveau magasin des enfants, par Ch. Nodier, Stahl, Octave Feuillet, Balzac, E. de la Bédolière et J. Janin, édition ornée de 350 vignettes par Messonnier, Tony Johannot, Bertall et Lorenty. 4 volumes. Prix, brochés. 40 fr.

Chaque volume se vend séparément. Broché. 10 fr.

Le cartonnage en percaline dorée de chaque volume se paye en sus. 4 fr.

Le même, en percaline ordinaire. 3 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches dorées. 4 fr.

Livingstone (le Dr) ; Exploration dans l'intérieur de l'Afrique australe, traduites de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. Loreau. 1 magnifique volume illustré de 45 belles gravures et de 2 cartes. Broché. 20 fr.

Le cartonnage en percaline dorée en sus. 4 fr.

Le même, en percaline ordinaire. 3 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches dorées. 4 fr.

Saintine (X.-B.) : Le chemin des Ecoliers; Voyage de Paris à

- Marly-le-Roi par les bords du Rhin. 1 volume illustré de 450 vignettes par Gustave Doré, etc. Prix, broché. 20 fr.
- Le cartonnage en percaline dorée se paye en sus. 4 fr.
- La demi-reliure, tranches dorées. 4 fr.
- Sand** (George) : Les romans champêtres, illustrés par Tony Johannot, et composés des ouvrages suivants :
- La mare au diable ; François le Champy. 1 vol.
- La petite Fadette ; André ; La fauvette du docteur. 1 vol.
- Chaque volume se vend séparément, broché. 10 fr.
- Le cartonnage en percaline dorée se paye en sus. 4 fr.
- Le même, en percaline ordinaire. 3 fr.
- La demi-reliure chagrin, tranches dorées. 4 fr.
- Taine** (H) : Voyage aux Pyrénées. 1 magnifique volume illustré de 350 vignettes sur bois par Gustave Doré. Broché. 20 fr.
- Le cartonnage en percaline dorée se paye en sus. 4 fr.
- Le même, en percaline ordinaire. 3 fr.
- La demi-reliure chagrin, tranches dorées. 4 fr.
- Vapereau** (Ch.) : Dictionnaire universel des contemporains. 1 v. broché. 23 fr.
- La reliure en percaline se paye en sus. 2 fr. 25
- La demi-reliure chagrin, tranches jaspées. 4 fr.
- La même, avec tranches et garde-peignes. 5 fr.

FORMAT IN-8.

LA RELIURE DE CHAQUE VOLUME SE PAYE EN SUS DES PRIX CI-APRÈS,
SAVOIR :

Dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 4 fr.

- Fléchier** : Les grands jours d'Auvergne, précédé d'une introduction de M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 volume. 7 fr. 50
- Gobineau** (comte A. de) : Trois ans en Asie. 1 vol. 6 fr.
- Lamartine** (A. de) : OEuvres ; nouvelle édition, illustrée de 21 gravures sur acier. 6 volumes in-8 cavalier papier vélin :
- Premières et nouvelles méditations poétiques. 1 vol. 7 fr.
- Jocelyn. 1 volume. 6 fr.
- Harmonies et recueils. 1 volume. 6 fr.
- Voyage en Orient. 2 vol. 12 fr.
- Histoire des Constituants. 4 volumes. 20 fr.
- Histoire de la Restauration. 8 volumes. 40 fr.
- Le tailleur de pierres de Saint-Point. 1 vol. 4 fr.

Saint-Simon (le duc de) : Mémoires complets et authentiques.
20 volumes. 120 fr.

La reliure de ce dernier ouvrage en demi-chagrin, tranche dorée, coûte 2 fr. 50 c., et 2 fr. avec la tranche jaspée.

FORMAT IN 18 JÉSUS

BIBLIOTHÈQUE ROSE

**Volumes pour les enfants et pour les adolescents,
à 1 franc et à 2 francs,**

Illustrés par Bertall, Castelli, Doré, Foulquier, etc.

LA RELIURE DE CHAQUE VOLUME SE PAYE EN SUS DES PRIX CI-APRÈS,
SAVOIR :

Percaline gaufrée, tranches jaspées, 75 c.; la même percaline avec tranches dorées, 1 fr.

VOLUMES A 1 FRANC

Fénelon : Fables. 1 vol. contenant 8 vignettes par Forest.

Swift : Voyages de Guliver à Lilliput et à Brobdingnag. 1 vol.
contenant 10 vignettes par Forest.

VOLUMES A 2 FRANCS

Andersen : Contes choisis. 1 volume contenant 40 vignettes par Bertall.

Anonymes : Douze histoires pour les enfants de 4 à 8 ans, par une mère de famille. 1 volume en gros caractères, contenant 18 vignettes par Bertall.

— Les enfants d'aujourd'hui, par le même auteur. 1 vol. contenant 40 vignettes par Bertall.

Bawr (Mme de) : Nouveaux contes. 1 volume contenant 40 vignettes par Bertall.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Belèze : Jeux des adolescents. 1 volume contenant 140 vignettes.

Berquin : Choix de petits drames et de contes. 1 volume contenant 40 vignettes par Foulquier.

Boiteau (P) : Légendes recueillies ou composées pour les enfants. 1 vol. contenant 42 vignettes par Bertall.

Carraud (Mme Z.) : La petite Jeanne. 1 volume contenant 20 vignettes par Forest.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Castillon (A.) : Les récréations physiques. 1 vol. contenant 38 vignettes par Castelli.

Cervantès : Don Quichotte. Edition à l'usage des enfants. 1 v. contenant 60 vignettes par Bertall et Forest.

Chabreul (Mme de) : Jeux, rondes et exercices des jeunes filles. 1 vol. contenant 55 vignettes par Fath, et la musique des rondes.

Colet (Mme L.) : Enfances célèbres. 1 vol. contenant 66 vignettes par Foulquier.

Edgeworth (Miss) : Contes de l'adolescence. 1 volume contenant 22 vignettes par Copin.

— Contes de l'enfance. 1 vol. contenant 22 vignettes par Coppin.

Genlis (Mme de) : Contes moraux. 1 volume contenant 40 vignettes par Foulquier.

Grimm (les frères) : Contes choisis. 1 volume contenant 40 vignettes par Bertall.

Hauff : La caravane. 1 vol. contenant 40 vignettes par Bertall.

— L'auberge du Spessart. 1 volume contenant 40 vignettes par Bertall.

Hawthorne (N.) : Le livre des merveilles. 2 volumes contenant 40 grandes vignettes par Bertall.

Chaque volume se vend séparément.

Le Sage : Gil Blas. Edition à l'usage de la jeunesse. 1 volume contenant 40 vignettes par Leroux.

Mayne Reid (le capitaine) : Les exilés dans la forêt. 1 volume contenant 12 grandes vignettes.

— L'habitation du désert. 1 volume contenant 24 grandes vignettes par Gust. Doré.

— A fond de cale. 1 volume contenant 12 grandes vignettes.

— A la mer ! 1 vol. contenant 12 grandes vignettes.

— Les veillées de la chasse. 1 vol. contenant 40 vignettes par Freemann.

— Le chasseur de plantes. 1 vol. contenant 12 grandes vignettes.

— Les vacances des jeunes Boërs. 1 vol. contenant 12 grandes vignettes.

Pape-Carpantier (Mme) : Histoire et leçons de choses pour les enfants. 1 vol. contenant 30 vignettes par Bertall.

Perrault et Mmes **d'Aulnoy** et **Leprince de Beaumont** : Contes de fées. 1 volume contenant 40 vignettes par Bertall, Forest, etc.

Porchat (J.) : Contes merveilleux. 1 vol. contenant 20 vignettes par Bertall.

Séguir (Mme la comtesse de) : Nouveaux contes de fées. 1 volume contenant 20 grandes vignettes par Doré.

— Les petites filles modèles. 1 volume contenant 21 grandes vignettes par Bertall.

— Les malheurs de Sophie. 1 volume contenant 42 vignettes par Castelli.

— Mémoires d'un âne. 1 vol. contenant 75 vignettes par Castelli.

— Les Vacances. 1 vol. contenant 40 vignettes par Bertall.

Vimont (Ch.) : Histoire d'un navire. 1 vol. contenant 40 vignettes par Alex. Vimont.

HISTOIRE UNIVERSELLE

Publiée sous la direction de **M. Victor DURUY**.

LA RELIURE, DOS EN CHAGRIN, PLATS EN TOILE, TRANCHES DORÉES,

se paye, par volume, 1 fr. 75 c.; tranches jaspées, 1 fr. 50 c., en sus des prix marqués ci-dessous :

Bouchot (A) : Histoire du Portugal et de ses colonies. 1 volume contenant 2 cartes et 2 plans. 4 fr.

Chéruel : Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France. 2 volumes reliés en un et formant ensemble 1350 pages. 12 fr.

Demogeot (J.) : Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours. 1 volume. 4 fr.

Dreyss : Chronologie universelle. 1 vol. de plus de 900 pages, imprimé sur deux colonnes en petits caractères. 6 fr.

Duruy (V.) : Histoire de France (abrégé de l'). Edition illustrée d'un grand nombre de vignettes et de cartes géographiques. 2 beaux volumes. 7 fr. 50

— Histoire romaine. 1 volume contenant 7 cartes, 1 plan de Rome et 12 vignettes. 4 fr.

— Histoire grecque. 1 volume contenant 8 cartes, 7 plans et 7 vignettes. 4 fr.

- Duruy (V.) :** Histoire sainte d'après la Bible. 1 volume contenant 8 cartes et 2 plans. 3 fr.
- Fleury :** Histoire d'Angleterre, comprenant celle de l'Ecosse, de l'Irlande et des possessions anglaises. 2 volumes contenant 9 cartes, cinq plans et treize vignettes. 9 fr.
- Geffroy :** Histoire des Etats scandinaves (Suède, Norwège, Danemark). 1 vol. contenant 5 cartes, 2 plans et 1 vignette. 3 fr. 50
- Guillemin :** Histoire ancienne. 1 vol. contenant 8 cartes, 4 plans et 11 vignettes. 4 fr.
- Maury (A.) :** La terre et l'homme. 1 volume. 5 fr.
- Pierron (A.) :** Histoire de la littérature grecque. 1 vol. 4 fr.
— Histoire de la littérature romaine. 1 vol. 4 fr.
- Sédillot :** Histoire des Arabes. 1 volume contenant 3 cartes et 3 vignettes. 4 fr.
- Zeller :** Histoire de l'Italie. 1 volume contenant 4 cartes, 6 plans et 6 vignettes. 4 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

NOUVELLE COLLECTION IN-18 JÉSUS

On peut se procurer chaque volume de cette collection relié;
le prix de la demi-reliure, dos en chagrin, est de 1 franc 50 c.;
tranches dorées, 1 fr. 75 c.; avec plats dorés, 2 fr. 10 c.

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

(A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

- About** (Ed) : La Grèce contemporaine. 4^e édit. 1 vol.
— Nos artistes au salon de 1857. 1 vol.
Anonyme : L'Enfant, par M^{***}. 1 vol.
Balzac (H. de) : Théâtre, contenant Vautrin, les Ressources de Quinola, Paméla Giraud, la Marâtre, 1 vol.
Barran (Th. H.) : Histoire de la révolution française (1789-1796). 1 vol.
Bautain (l'abbé) : La belle saison à la campagne. 3^e édit. 1 vol.
Bayard (J. F.) : Théâtre, avec une Notice de M. Eugène Scribe, de l'Académie française. 12 vol.
Chaque volume se vend séparément.
Belloy (marquis de) : Le Chevalier d'Aï, ses aventures et ses poésies. 1 vol.
— Légendes fleuries. 1 vol.
Busquet (E.) : Le poème des heures. 1 vol.
Caro (E.) : Etudes morales sur le temps présent.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Castellane (comte P. de) : Souvenirs de la vie militaire en Afrique. 3^e édit. 1 vol.
Champfleury : Contes d'été. 1 vol.
Charpentier : Les écrivains latins de l'empire. 1 vol.
Dargaud (J. M.) : Histoire de Marie Stuart. 2^e édit. 1 vol.
— Voyage aux Alpes. 1 vol.
Daumas (général E.) : Mœurs et coutumes de l'Algérie (Tell, Kabylie, Sahara). 3^e édition. 1 vol.
Déville : Excursions dans l'Inde. 1 vol.
Didier (Ch.) : Les amours d'Italie. 1 vol.
— Les nuits du Caire. 1 vol.
Enault (L.) : Constantinople et la Turquie, tableau historique, pittoresque, statistique et moral de l'empire ottoman. 1 vol.
— La Norvège. 1 vol.
— La Terre Sainte, voyage des quarante pèlerins de 1853, avec la carte de la Palestine et le panorama de Jérusalem. 1 vol.

Eyma (X.): Les deux Amériques, histoire, mœurs et voyages. 1 vol.

— Les Peaux-Rouges, scènes de la vie indienne. 1 vol.

Fétis: La musique mise à la portée de tout le monde; exposé succinct de tout ce qui est nécessaire pour juger de cet art, et pour en parler sans en avoir fait une étude approfondie. 2^e édition, suivie d'un dictionnaire des termes de musique, et d'une bibliographie de la musique. 1 vol.

Figuier (L.): Histoire du merveilleux dans les temps modernes. 4 vol.

— L'alchimie et les alchimistes, ou essai historique et critique sur la philosophie hermétique. 3^e édit. 1 vol.

— Des applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts, introduction à l'Année scientifique et industrielle. 1 vol.

— L'Année scientifique et industrielle; 1^{re} année (1856). 1 vol.; 2^e année (1857). 1 v.; 3^e année (1858). 1 v.; 4^e année (1859). 1 v.

Gautier (Th.): Un Trio de romans. 1 vol.

Gerardy Saintine: Trois ans en Judée. 1 vol.

Giguet (P.): Le livre de Job, précédé des livres de Ruth, Tobie, Judith et Esther, traduit du grec des Septante, par P. Giguet. 1 vol.

Gotthelf (J.): Nouvelles bernoises, traduites par M. Max Buchon. 2^e édit. 1 vol.

Heuzé: L'année agricole, 1^{re} année (1859). 1 vol.

Hommaire de Hell (Mme): Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale. 1 vol.

Houssaye (A.): Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française. 4^e édit. 1 vol.

— Le Violon de Franjolé. 6^e édition. 1 vol.

— Philosophes et comédiennes. 3^e édition. 1 vol.

— Poésies complètes. 4^e édition. 1 vol.

— Voyages humoristiques. 1 vol.

Hugo (Victor): Théâtre. 3 volumes:

TOME I: Lucrèce Borgia, Marion Delorme, Marie Tudor, la Esméralda, Ruy-Blas.

TOME II: Hernani, le Roi s'amuse, les Burgraves.

TOME III: Angelo, procès d'Angelo et d'Hernani, Cromwell.

— Les Contemplations. 2 vol.

— Les Enfants, livre des mères, extrait des œuvres poétiques de l'auteur. 1 vol.

Jouffroy (Th.): Cours de droit naturel. 3^e édit. 2 vol.

— Mélanges philosophiques. 3^e édit. 1 vol.

— Nouveaux mélanges philosophiques. 2^e édition. 1 vol.

Jourdan (L.): Contes industriels. 1 vol.

Lamartine (Alph. de): Œuvres. 9 vol.

Méditations poétiques. 2 vol.

Harmonies poétiques. 1 vol.

Recueils poétiques. 1 vol.

Jocelyn. 1 vol.

La chute d'un ange. 1 vol.

Voyage en Orient. 2 vol.

— Histoire des Girondins. 6 vol.

— Histoire de la Restauration. 8 vol.

— Lectures pour tous. 1 vol.

- Lanoye** (Ferd. de): L'Inde contemporaine. 2^e édition. 1 volume contenant une carte.
- Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale, depuis Mungo-Park jusqu'au docteur Barth. 1 vol.
- Lauge**: Etudes scientifiques. 1 vol.
- La Vallée**: Zurga le chasseur. 1 vol.
- Lenient**: La Satire en France au moyen âge. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Libert**: Histoire de la chevalerie. 1 vol.
- Lutfullah**: Mémoires traduits de l'anglais et annotés par l'auteur de l'Inde contemporaine. 1 vol.
- Macaulay** (lord): OEuvres diverses, traduites par MM. Pichot, Adolphe Joanne et D.-D. Forgues 2 vol.
- Marmier** (X.): En Amérique et en Europe. 1 vol.
- Gazida. 1 vol.
- Les fiancés du Spitzberg. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Lettres sur le Nord. 5^e édition. 1 vol.
- Un été au bord de la Baltique et de la mer du Nord (Dantzig; Oliva; Marienbourg; la côte de Poméranie; l'île de Rugen; Hambourg; l'embouchure de l'Elbe; Helgoland). 1 vol.
- Michelet**: La Femme. 2^e édit. 1 vol.
- L'Amour. 4^e édition. 1 vol.
- L'Insecte. 4^e édition. 1 vol.
- L'Oiseau. 6^e édition. 1 vol.
- La Mer. 1 vol.
- Milne** (W. C.): La vie réelle en Chine, traduite de l'anglais par M. Tasset, et annotée par G. Pauthier. 2^e édition. 1 vol.
- Moges** (le marquis de): Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon. 1 vol.
- Molé-Gentilhomme** et **Saint-Germain Leduc**: Catherine II, ou la Russie au XVIII^e siècle; scènes historiques. 1 vol.
- Monnier** (Marc): L'Italie est-elle la terre des morts? 1 vol.
- Montaigne** (M.): Essais, précédés d'une lettre à M. Villemain, sur l'éloge de Montaigne, par P. Christian. 1 vol.
- Mornand** (F.): La vie des eaux, contenant les bains de mer et les eaux thermales, avec des notes sur la vertu curative des eaux, par le docteur Roubaud. 2^e édition. 1 vol.
- Mortemart-Boisse** (baron de): La vie élégante à Paris. 2^e édit. 1 vol.
- Nodier** (Ch.): Les sept châteaux du roi de Bohême; les quatre talismans. Edition illustrée. 1 vol.
- Nourrisson** (J. F.): Les Pères de l'Eglise latine, leur vie, leurs écrits, leur temps. 2 vol.
- Orsay** (comtesse d'): L'ombre du bonheur. 1 vol.
- Patin** (Th.): Etudes sur les tragiques grecs. 2^e édition. 4 vol.
- Perrens** (F. T.): Jérôme Savonarole, d'après les documents originaux et avec des pièces justificatives en grande partie inédites. 3^e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Deux ans de révolution en Italie (1848-1850). 1 vol.
- Pfeiffer** (Mme Ida): Voyage d'une femme autour du monde, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par W. de Suckau. 1 vol.

- Mon second voyage autour du monde, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par W. de Suckau. 1 vol.
- Rougebief** (Eug.): Un fleuron de la France. 1 vol.
- Saintine** (X.-B.): Picciola. 1 vol.
- Seul! 1 vol.
- Sand** (George): L'homme de neige. 2 vol.
- Elle et lui. 1 vol.
- Jean de La Roche. 1 vol.
- Scudo** (P.): Critique et littérature musicales. 2 vol.
- L'Année musicale, 1^{re} année (1859). 1 vol.
- Le chevalier Sarti. 1 vol.
- Simon** (Jules): La liberté. 2^e édit. 2 vol.
- La liberté de conscience. 4^e édition, 1 vol.
- La religion naturelle. 5^e édit. 1 vol.
- Le devoir. 6^e édition. 1 vol.
- Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Taine** (H.): Essai sur Tite-Live. 2^e édition. 1 vol.
- Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Essais de critique et d'histoire. 1 vol.
- Les philosophes contemporains. 2^e édition. 1 vol.
- Voyage aux Pyrénées. 2^e édit. 1 vol.
- Texier** (Edmond): La chronique de la guerre d'Italie. 1 vol.
- Théry**: Conseils aux mères. 2 vol.
- Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Topffer** (R.): Nouvelles genevoises. 1 vol.
- Rosa et Gertrude. 1 vol.
- Le presbytère. 1 vol.
- Réflexions et menus propos d'un peintre genevois, ou Essai sur le beau dans les arts. 1 vol.
- Troplong**: De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains. 1 vol.
- Ulliac-Trémadeure** (Mlle): La maîtresse de maison. 2^e édition. 1 vol.
- Vapereau**: L'année littéraire, 1^{re} année (1858). 1 vol. ; 2^e année (1859). 1 vol.
- Viardot** (L.): Les musées d'Allemagne. 3^e édit. 1 vol.
- Les musées d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, de Russie. 3^e édit. 1 vol.
- Les musées d'Espagne. 3^e édit. 1 vol.
- Les musées de France (Paris). 2^e édition. 1 vol.
- Les musées d'Italie. 3^e édition. 1 vol.
- Viennet**: Épitres et satires. 1 vol.
- Warren** (comte Édouard de): L'Inde anglaise avant et après l'insurrection de 1857. 3^e édition, revue et considérablement augmentée. 2 vol.
- Zeller** (J.): Épisodes dramatiques de l'histoire d'Italie. 1 vol.
- L'année historique, 1^{re} année (1859). 1 vol.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE DE E. MAILLET

15, RUE TRONCHET

OUVRAGES DE FONDS

Martin de Noirliu : *Catéchisme philosophique* à l'usage des gens du monde et des catéchismes de persévérance. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

— *Un sergent de la vieille garde dans son village*, ou ma religion c'est d'être un honnête homme. 2^e édition, 1 vol. gr. in-32. 35 c.

Ulliac Trémadeure (Mlle) : *Nouvelles*. Scènes du monde réel. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

— *Secrets du foyer domestique*. 1 vol. in-18 jésus (faisant partie de la bibliothèque des bons livres), à 1 fr. le vol. 1 fr.

— *Le même ouvrage*, (faisant partie de la bibliothèque de la jeune fille), illustré de six jolies lithographies. 3 fr.

Fernan Caballero : *Un ange sur la terre* (Lagrimas), roman religieux traduit de l'espagnol par M. Alph. Marchais. 1 vol. in-18 jésus, faisant partie de la bibliothèque des bons livres à 1 fr. le vol. 1 fr.

— *Le même ouvrage*, illustré de 4 jolies lithographies, faisant partie de la bibliothèque de la jeune fille, 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Emma Faucon : *Voyage d'une jeune fille autour de sa chambre*. 1 vol. in-18 raisin. 75 c.

— Sous presse, *le même ouvrage*, 2^e édition, considérablement augmentée par l'auteur et faisant partie de la bibliothèque des bons livres à 1 fr. le vol. 1 fr.

Prières à l'usage de la confrérie du Saint-Sacrement, instituée à Mautreux-le-Vieux, en Alsace, en 1696. Brochure in-18, tirée à 200 exemplaires et vendue au profit de l'église de Mautreux-le-Vieux. 1 fr.

L'Oraison dominicale méditée par l'abbé A. E. N., brochure in-18. 20 c.

Écile ou la vertueuse ouvrière. 1 vol. in-18. 60 c.

Paroissien romain, contenant en latin et en français les *Offices de l'Eglise*, pour tous les dimanches et fêtes de l'année, avec l'explication de la messe et des notes sur les fêtes et les psaumes, suivi d'un *Recueil de prières*, tirées de saint Augustin, saint Bernard, sainte Thérèse, saint François de Sales, Bossuet, Fénelon et l'Imitation de Jésus-Christ, par Mme de Barberey.
 1 beau vol. in-18, 2^e édition, br. 4 fr.
 — En 2 vol., plus minces. 5 fr.
 — Relié en toile noire, en 1 vol., 5 fr.; — en 2 vol. 6 fr.
 — Id. en chagr. tr. dor., 1^{er} choix, 8 fr. 50; 2^e choix. 7 fr. 50
 — Id. Riche rel. en tr. rouge ou bleue, garnis ou non garnis, de 12 fr. à 40 fr.

Cet ouvrage est approuvé par huit archevêques et évêques, qui en parlent tous dans les termes les plus favorables. Mgr le cardinal de Bonald s'exprime ainsi : « Ce livre rédigé avec intelligence, est un des plus utiles que l'on puisse mettre entre les mains des fidèles; il leur apprendra à servir Dieu en esprit et en vérité; nous l'approuvons et nous désirons qu'il se répande de plus en plus. »

L'archevêque de Sens dit : « Le modeste auteur des *Offices de l'Eglise*, contenant l'explication des cérémonies de la messe, et un *Recueil de prières*, tirées de nos meilleurs écrivains catholiques, avec la pieuse intelligence d'une chrétienne, a su y joindre des lectures et des instructions qui rendent cet ouvrage extrêmement utile aux fidèles. C'est un bon livre de piété de plus; nous l'approuvons et nous le verrons avec plaisir se répandre dans les familles chrétiennes de notre diocèse. »

Le livre des sacrements avec notice historique et poème sur chaque sujet par Galoppe d'Onquaire. 1 vol. in-12, br. 2 fr.
 — Le même, 1 vol. in-8°, 4 grav. 4 fr.

Le calvaire ou la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ en forme de méditations pour le chemin de la croix. 1 vol. in-18, encadré or et couleur. 4 fr.
 — Le même ouvrage encadré en couleur seul. 2 fr.

Epreuves et consolations par Mlle A. M., 2^e édition. 1 vol. in-18, broché. 1 fr.

A. Dupré. Essai de réforme grammaticale suivi d'exercices de dictées. 1 vol, in-12, cartonné. 1 fr. 50
 — Le même ouvrage, partie du maître. 1 fr. 59

Le guide des commissaires-priseurs et autres officiers vendeurs de meubles par J. Brunard. 1 vol. in-12, br. 2 fr. 50

La vérité au peuple au point de vue religieux. 1 vol. in-18. 40 c.

Le mariage religieux et la sanctification du dimanche. 1 vol. in-18. 30 c.

De Peretti (l'abbé). Bonaparte ou la France sauvée. 1 vol. in-8° broché. 3 fr.

- Ponlevoy.** Vie de Xavier Ravignan. 2 vol. in-8°. 15 fr.
- Ravignan.** Conférences. 4 vol. in-8°. 28 fr.
- Félix.** Conférences 1856 à 1860. 5 vol. in-8. 17 fr. 50
— Chaque volume séparément contenant une année. 3 fr. 50
- Amon.** Vie de saint François de Sales. 2 vol, in-8. 12 fr.
- Ventura.** Conférences, ou la Raison catholique et la Raison philosophique. 3 vol. in-8. 18 fr.
— La Tradition, faisant suite aux Conférences. 1 vol. in-8. 7 fr.
— Essai sur le pouvoir public chrétien. 1 vol. in-8. 7 fr.
— Essai sur le pouvoir politique chrétien. 1 vol. in-8. 7 fr.
— La Femme catholique. 2 vol. in-8. 12 fr.
— Les femmes de l'Évangile. 2 vol. in-8. 10 fr.
- Gratry.** Connaissance de Dieu. 2 vol. in-8. 12 fr.
— Logique, 2 vol. in-8, br. 12 fr.
— Connaissance de l'Âme. 2 vol. in-8. 12 fr.
- Comte de Falloux.** Madame Swetchine, sa vie et ses pensées. 2 vol. in-8. 15 fr.
- Lacordaire.** Conférences. 6 vol. in-8. 30 fr.
— Le même ouvrage. 6 vol, in-12. 20 fr.
— Conférences de Toulouse. 1 vol. in-8. 7 fr.
— Vie de saint Dominique. 4 vol. in-12. 3 fr.
— Lettres à un jeune homme sur la piété. Br. in-8, chaque lettre. 50 c.
— Marie-Madeleine. 1 vol. in-18, br. 2 fr.
- Poujoulat.** Le R. P. de Ravignan. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- Dupanloup.** De l'Éducation et de la haute éducation. 3 volumes in-8. 22 fr. 50
- Nettement.** Histoire de la littérature sous la Restauration. 2 vol. in-8. 10 fr.
— Histoire de la littérature sous le gouvernement de Juillet. 2 vol. in-8. 11 fr.
— Histoire de la conquête d'Alger. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- Lecourtier.** Retraite des dames. 1 vol. in-12, br. 4 fr.
- Gaume.** Catéchisme de Persévérance. 8 vol. in-8, br. 32 fr.
— Le Ver rongeur. 1 vol. in-8. 5 fr.
- Orsini.** La Bible des familles. 1 vol. in-8. 6 fr.
— La Vie de la Vierge. 2 vol. gr. in-8, très-belles gravures. 20 fr.
— Histoire de la Vie de saint Vincent de Paul. 10 belles gravures. 10 fr.
- Vie des saints,** pour tous les jours de l'année, par une réunion d'ecclésiastiques et d'écrivains catholiques. 800 gravures dans le texte. 4 beaux vol. 24 fr.

- L. Veuillot.** Mélanges. 6 vol. in-8. 36 fr.
 — Ça et Là. 2 vol. in-12. 8 fr.
 — Quelques erreurs sur la papauté. 1 vol. in-18. 2 fr. 25
- Cazalès.** La douloureuse Passion. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
 — Vie de la sainte Vierge. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
 — Vie de N.-S. Jésus-Christ. 2 vol. in-12. 5 fr.
- Bouix.** Vie de sainte Thérèse. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- Montalembert.** Vie de sainte Elisabeth. 2 vol. in-12. 7 fr.
- Ravignan.** Dernière retraite donnée aux religieuses carmélites. 1 vol. in-12. 2 fr.
 — Entretiens spirituels. 1 vol. in-12. 3 fr.
- Latour.** Lettres de Silvio Pellico. 1 vol. in-12. 4 fr.
- Moreau.** Confessions de saint Augustin. 1 vol. in-12. 4 fr.
- Nettement.** Souvenirs de la Restauration. 1 vol. in-12. 3 fr.
- Ozanam.** OEuvres choisies. 1 vol. in-12. 3 fr.
- Nicolas.** Etudes philosophiques sur le christianisme. 4 volumes in-12. 14 fr.
 — Du protestantisme et de toutes les hérésies. 2 vol. in-12. 7 fr.
 — La Vierge Marie. 2 vol. in-12. 8 fr.
- Martin de Noirliu.** Exposition des dogmes principaux. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
 — Consolateur des affligés et des malades. 1 vol. in-12. 2 fr.
 — La Bible de l'enfance. 1 vol. in-12. 1 fr. 50
 — Histoire de la Religion. 1 vol. in-18. 60 c.
 — Catéchisme expliqué aux enfants de huit à dix ans. 50 c.
 — Un sergent de la vieille garde dans son village, ou ma religion c'est d'être un honnête homme. 1 vol. in-32. 35 c.
- Daurignac.** Vie de sainte Françoise Jeanne de Chantal. 1 vol. in-12. 3 fr.
 — Vie de saint Ignace. 2 vol. in-12. 5 fr.
 — Vie de saint François Xavier. 2 vol. 5 fr.

On se charge de la confection de toute espèce de reliures dans le goût le plus moderne et au prix le plus modéré.

On expédie pour la France et l'étranger tous les ouvrages demandés en livres anciens et modernes.

Paris. — DE SOYE et BOUCHET, imprimeurs, 2, place du Panthéon.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

BIBLIOTHÈQUE DES BONS LIVRES

A UN FRANC LE VOLUME

Fernan Caballero. Un Ange sur la terre (Lagrimas).
Roman religieux de mœurs contemporaines, traduit par
M. Alph. Marchais. 1 vol. in-18 jésus. 1

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

- Scènes de la vie des campagnes. Première série. 1 vol.
in-18 jésus. 1
- Scènes de la vie des campagnes. Deuxième série 1 vol.
in-18 jésus. 1
- Scènes de la vie du monde. 1 vol. in-18 jésus. 1
- Elia, ou l'Espagne il y trente ans. 1 vol. in-18 jésus. 1
- Un été à Bornos. 1 vol. in-18 jésus. 1
- Désirencia. 2 vol. in-18 jésus. 2

Hubert Lebon. Le Parfait chrétien. 1 vol. in-18 jésus. 1

Emma Faucon. Voyage d'une jeune fille autour de sa
chambre. 2^e édition, entièrement refondue et augmentée
par l'auteur. 1

Martin de Noirlieu. Catéchisme philosophique. 1 vol.
in-18 jésus. 3

- Un Sergent de la vieille garde dans son village, ou ma
Religion c'est d'être un honnête homme. 1 v. in-32. 35 c.

Une série de bons ouvrages choisis parmi nos meilleurs auteurs
moraux paraîtront successivement, à 1 franc le volume, et nous
fait espérer l'accueil favorable de nos lecteurs.

Ulliac Trémadeure, Mlle Sophie

Secrets du foyer domestique (Nachahmung eines Werkes von Mrs. Henry
Clements Ellis)

Paris 1861

P.o.gall. 2214 ew

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10099463-4